PRÉCIS

DE

LA VIE DE FÉNELON,

[illegible]

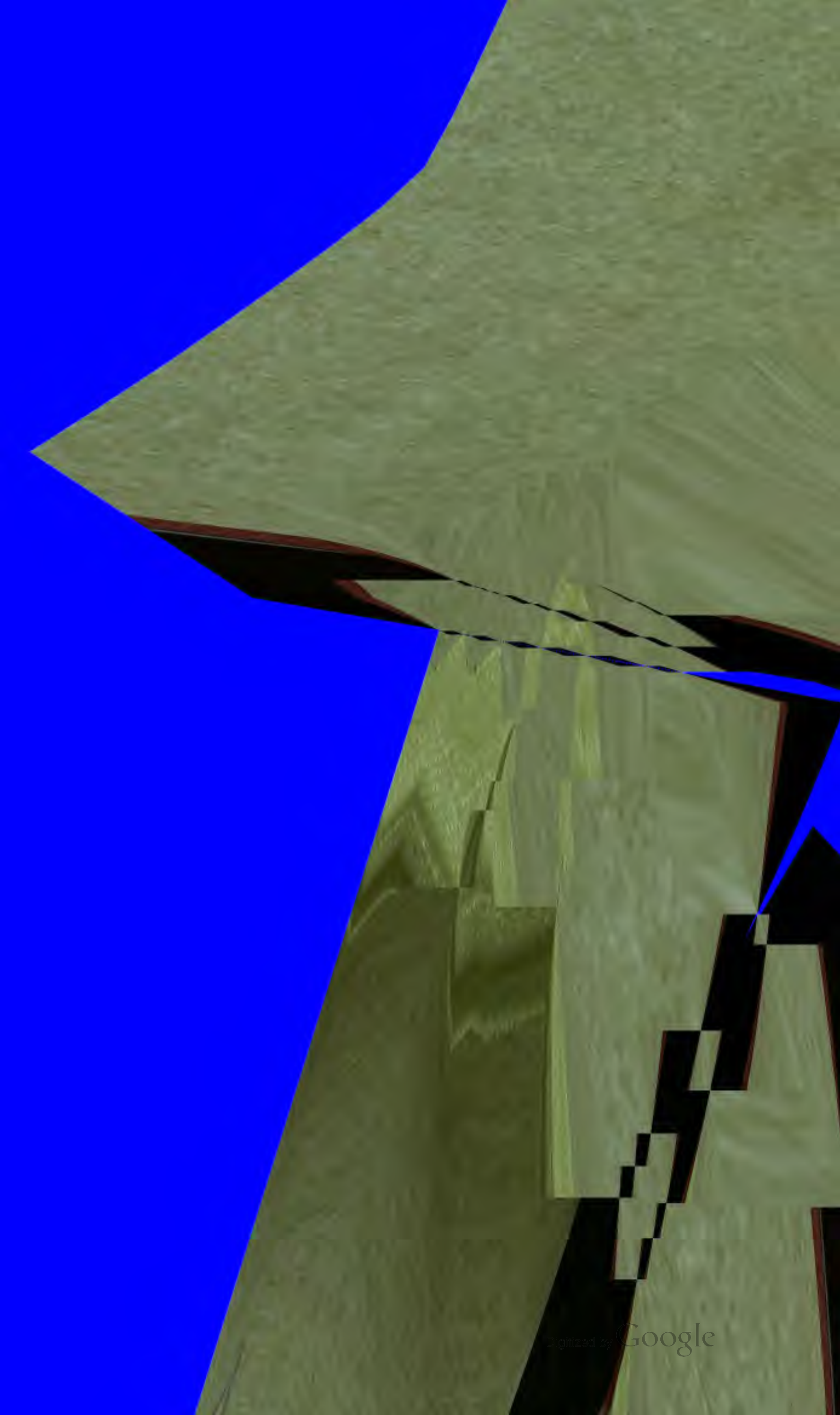
D'UNE NOTICE DE SES [illegible]

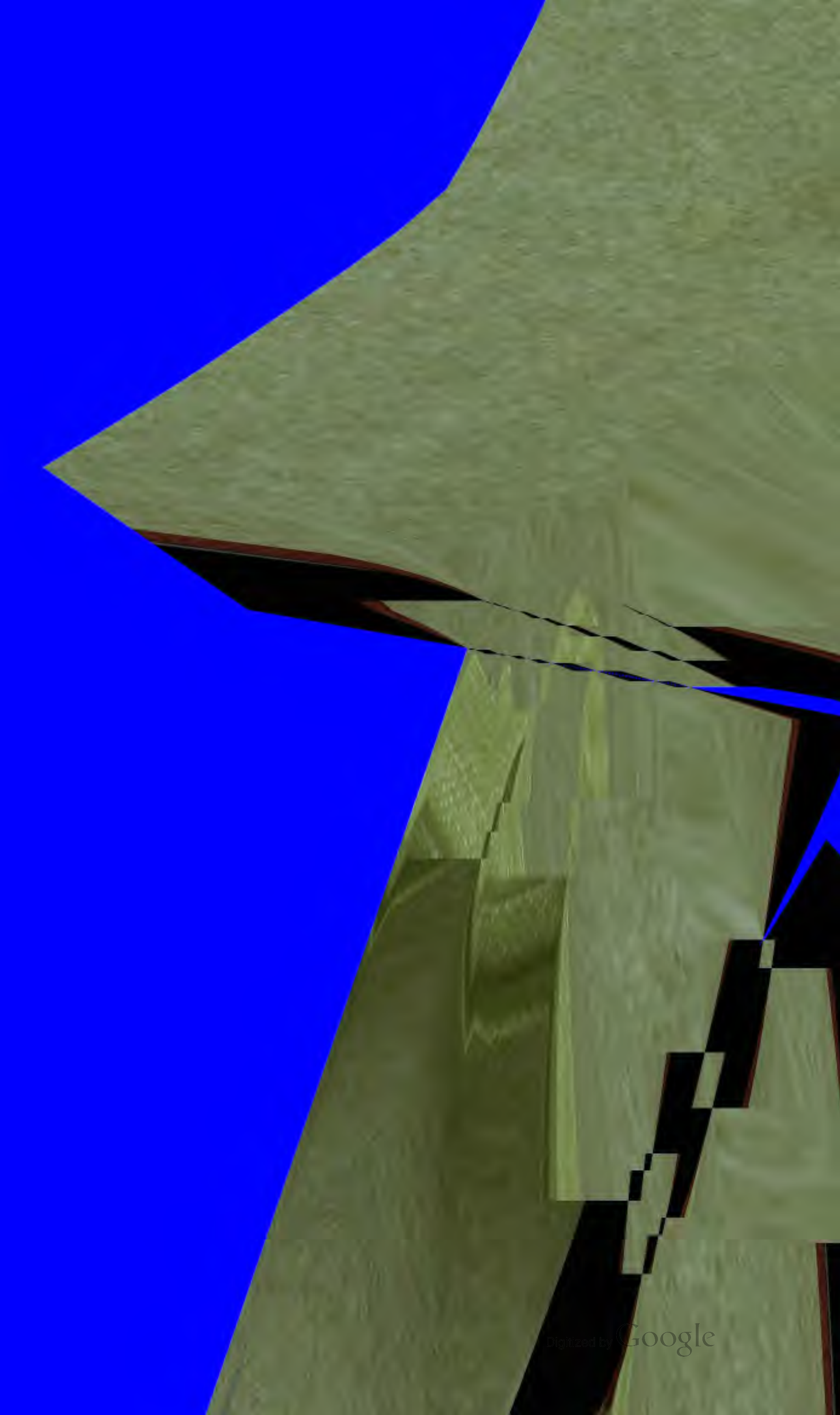
ET D'UN AVERTISSEMENT

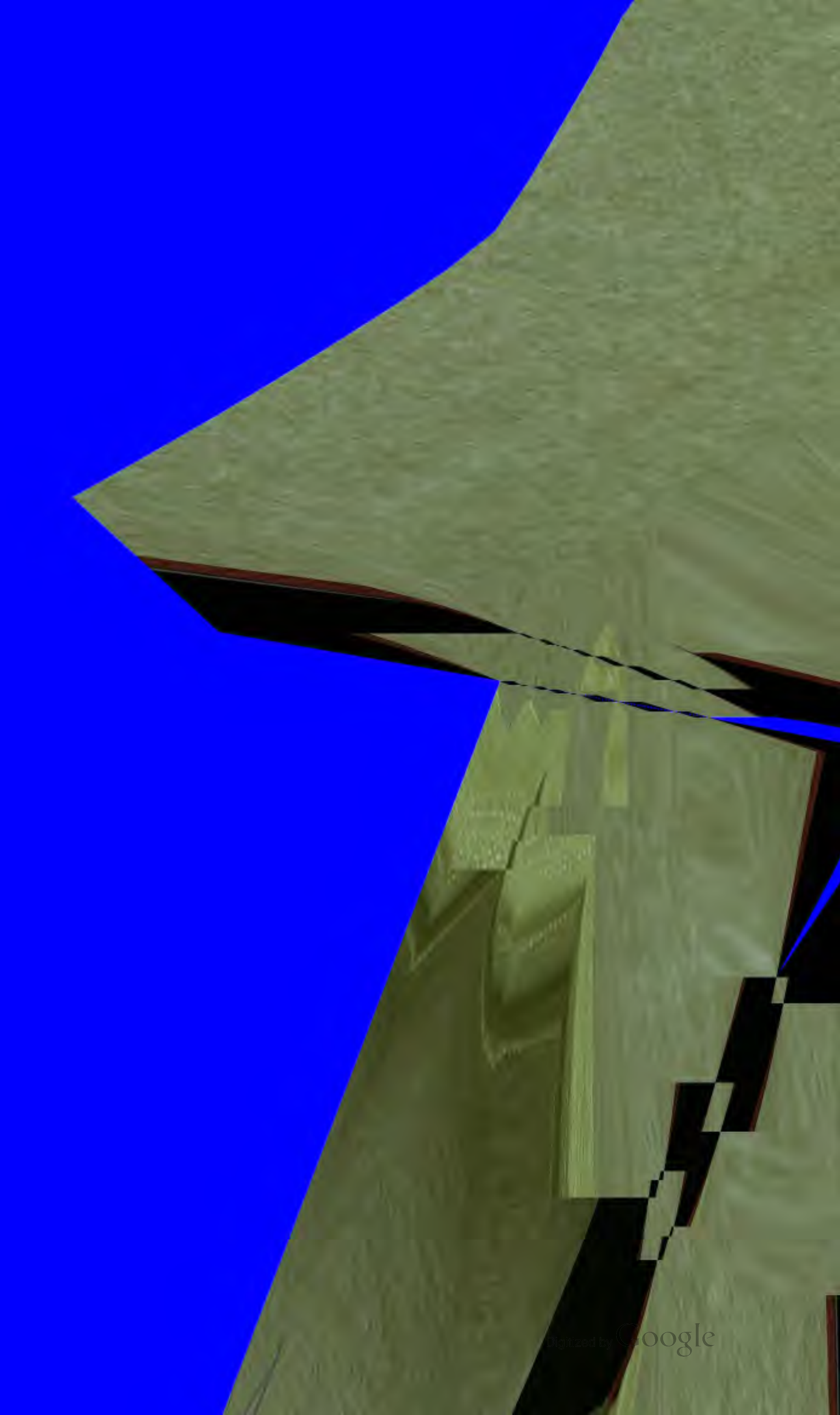
SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION [illegible]

[illegible] VIE DE FÉNELON.

[illegible]







m

✓ 1. No subject

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

I.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, figures avant la lettre. Prix, 32 fr.

Le même Ouvrage, non interligné, deux parties in-12, avec les 25 figures et la Table des Matières seulement, édition classique. 5 fr.



C. Monnet inv. del. De Launay Sculp.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE,

PAR M.[r] DE FÉNÉLON;

NOUVELLE ÉDITION,

COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS ET LES IMPRIMÉS;

AUGMENTÉE d'un Précis de la Vie de Fénélon; des principales Variantes; d'une Liste raisonnée des Editions qui ont paru jusqu'à ce jour, et d'une Table des Matières;

PAR J.-F. ADRY.

TOME PREMIER.





A PARIS,
CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
Rue des Grands-Augustins, n.° 21.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.
M. DCCC. XI.

PRÉCIS

DE

LA VIE DE FÉNÉLON,

SUIVI

D'UNE NOTICE DE SES PRINCIPAUX OUVRAGES,

ET D'UN AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION DU TÉLÉMAQUE.

§. I.er VIE DE FÉNÉLON.

Plusieurs écrivains d'un mérite distingué ont entrepris de nous donner la Vie de Fénélon; mais, quelque estimable que soit leur travail, l'étendue du plan qu'ils s'étoient formé ne nous permettoit pas d'adopter, au commencement de cette nouvelle édition du Télémaque, aucune des Vies de Fénélon qui ont paru jusqu'à ce jour, et que nous avons eu soin d'indiquer dans la Liste des Éditions de cet ouvrage. Un précis court suffisoit à la tête d'un livre destiné principalement à l'instruction de la jeunesse, et nous avons cru que le récit simple et fidèle des principaux événements de la vie de Fénélon, étoit en même temps le plus bel éloge que l'on pouvoit faire de ce grand homme. Ce que nous en rapporterons, d'après le témoignage de quelques-uns de ses illustres contemporains, suffira pour prouver que si ses écrits lui donnent

le rang le plus distingué parmi les gens de lettres, ses vertus héroïques l'ont rendu digne du respect et de la vénération de tous les siècles. Ce ne seroit même pas louer assez ses ouvrages, que de les considérer uniquement du côté du mérite littéraire, puisque la plupart lui furent dictés par l'amour le plus tendre et le plus ardent pour l'humanité, qui a toujours été l'unique but qu'il s'est proposé dans tout ce qu'il a fait, comme dans tout ce qu'il a écrit.

François de Salignac de la Mothe Fénélon naquit au château de Fénélon en Périgord, ou plutôt en Querci, le 6 d'août 1651, de Pons de Salignac, marquis de Fénélon et de Louise de la Cropte de Saint-Abre, l'un et l'autre d'une famille très-ancienne et très-distinguée. Celle des Salignac, ou Salagnac, remonte, par une filiation non interrompue, jusqu'à Aimery de Salagnac, qui vivoit encore en 1260, dans un âge fort avancé. Le jeune Fénélon fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans dans la maison paternelle; « ce qui le préserva, dit Ramsay, de la corruption de mœurs et de sentiments où la jeune noblesse ne tombe que trop souvent en acquérant la politesse et la délicatesse de la cour ». Le marquis de Fénélon, son père, étoit un homme très-vertueux, et ce fut lui sans doute qui inspira de bonne heure à son fils ces sentiments nobles et élevés, cette sagesse, et cet amour pour l'humanité qui respirent dans tous ses ouvrages, et qu'il a toujours mis en pratique. On nous a conservé des détails sur la méthode dont ce père sage se servit pour former les mœurs et le caractère de son fils. Nous regrettons de ne pouvoir les faire entrer dans cette courte Notice; mais on peut les voir dans la dernière Vie de Fénélon, ou dans celle qui se trouve à la tête de ses Œuvres complètes. Il nous suffira de dire ici que cette méthode ne s'éloigne pas beaucoup de celle

que Fénélon employa lui-même dans la suite, avec tant de succès, pour l'éducation du duc de Bourgogne. Le père fut secondé par un précepteur habile qui entra parfaitement dans ses vues, et qui, chargé d'une manière plus spéciale de former l'esprit de son élève, lui fit faire des progrès étonnants dans l'étude du grec et du latin, et lui fit connoître à fond les meilleurs auteurs de l'antiquité, en l'accoutumant à les comparer et à en faire des analyses.

Fénélon n'avoit que douze ans, lorsqu'on l'envoya, vers 1663, à l'université de Cahors. Son âge seul fut cause qu'on ne le mit qu'en rhétorique, quoiqu'il fût très en état d'être placé en philosophie, et de la faire avec la plus grande distinction. Ses succès en rhétorique furent très-brillants, et il paroissoit né pour l'éloquence ; mais, comme on l'avoit destiné à l'état ecclésiastique, d'autres études lui devenoient nécessaires, et, par amour pour son devoir, il s'y livra avec la plus grande ardeur. Ses cours de philosophie et de théologie étant terminés, il retourna, à l'âge de dix-huit ans, vers 1671, dans la maison paternelle. L'auteur de la dernière Vie de Fénélon dit, sans doute d'après des manuscrits de la famille, qu'il fit sa théologie à Paris, au collége du Plessis, dirigé alors par M. Gobinet, et que ce fut à quinze ans que Fénélon prononça le Discours dont nous parlons plus bas.

Son oncle, Antoine, marquis de Fénélon, lieutenant-général des armées du roi, instruit de tout ce que promettoient les heureuses dispositions de son neveu, le fit venir à Paris, et acheva de développer les rares talents que le jeune Fénélon avoit reçus de la nature. Cet oncle avoit beaucoup d'esprit, et il joignoit une piété exemplaire à la valeur la plus distinguée. Le grand Condé disoit de lui qu'il étoit égale-

ment propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet. On a dit depuis la même chose du vertueux Catinat, avec lequel Fénélon fut étroitement lié, comme on le voit par les papiers qui appartiennent à la famille de ce maréchal. Le marquis de Fénélon, pour exercer les talents de son neveu, l'engagea à composer des sermons. On assure qu'il en prêcha un à l'âge de dix-neuf ans, et avec un si grand succès, que l'oncle et le neveu, redoutant également le poison de la vanité qui pouvoit se glisser dans un jeune cœur, convinrent qu'il étoit à propos de se mettre pendant quelque temps à l'abri des dangers que pouvoit avoir un grand théâtre, et de préférer une de ces retraites, où, loin des écueils et du tumulte, on peut continuer à s'instruire des devoirs ecclésiastiques, et s'accoutumer à remplir les fonctions sacrées. Le jeune abbé se mit donc sous la direction du supérieur de la communauté de Saint-Sulpice, M. Tronson, qui joignoit un grand sens à une piété exemplaire. Fénélon reçut la prêtrise à vingt-quatre ans, en 1675, et il n'interrompit ses études que pour remplir des devoirs plus respectables, et qu'un ecclésiastique vertueux regardera toujours comme les plus essentiels, quoiqu'ils paroissent obscurs, et qu'ils soient très-pénibles. Visiter les malades, prendre soin des pauvres, faire le catéchisme, confesser, tels étoient les principales occupations de Fénélon. Son mérite personnel, encore plus que sa naissance, engagea l'archevêque de Paris, de Harlay, à le choisir pour supérieur des Nouvelles-Catholiques et des religieuses de la Madelaine de Traisnel. Ce fut alors que Fénélon se lia avec Bossuet, persuadé qu'il ne pouvoit trouver de guide plus éclairé et plus capable de lui donner des conseils dans toutes les difficultés qu'il pourroit avoir. L'ordre admirable que Fénélon établit chez les Nouvelles-Catholiques, et le succès des sermons qu'il prêcha

en différentes occasions, firent croire à Louis XIV que personne n'étoit plus en état d'être chef d'une mission qui fut envoyée, vers 1686, sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis, pour travailler à la conversion de ceux que Bossuet appelle *nos frères errans*.

Fénélon, toujours empressé à rendre service à la religion et à l'humanité, accepta, mais à une condition; ce fut qu'on n'enverroit point de troupes. Louis XIV, trompé par quelques conseillers, dont le zèle étoit plus ardent qu'il n'étoit éclairé, insista beaucoup sur la mauvaise foi et l'esprit de révolte qu'on attribuoit à quelques Protestants. Le jeune missionnaire n'eut pas de peine à répondre aux difficultés, et Louis, toujours juste, lorsqu'il ne consultoit que son cœur et les lumières de sa raison, se rendit à l'avis de Fénélon. Les Coislin, les Barillon, les Laval, les Matignon, les Villars, les Séguier et autres prélats d'un rare mérite, secondés par des missionnaires vraiment apostoliques, montrèrent le même esprit d'humanité, quoique les histoires du temps, composées pour la plupart par des personnes qui ont toujours conservé une haine envenimée contre Louis XIV, n'en aient point fait la remarque; mais il nous reste encore assez de monuments pour rétablir la vérité et pour repousser toutes les calomnies qu'on trouve à ce sujet dans l'*Histoire de l'Edit de Nantes*, par Benoît.

La mission dura deux ans, au bout desquels Fénélon retourna dans sa solitude. Les principes qu'il s'étoit faits ne lui permettant pas de suivre les voies ordinaires aux ambitieux, il ne fit aucune démarche pour parvenir aux dignités ecclésiastiques. L'archevêque de Paris, blessé de son peu d'empressement à faire sa cour, lui dit un jour: « Monsieur, vous voulez être oublié, et vous le serez ». Fénélon ayant même

été désigné pour l'évêché de Poitiers, fut ensuite rayé de dessus la liste, et, quelque temps après, M. de Laval de Bois-Dauphin, évêque de la Rochelle, l'ayant demandé pour son coadjuteur, fut refusé. Heureusement pour l'Eglise et pour l'Etat, la prédiction de M. de Harlay ne fut pas accomplie. Fénélon avoit déjà prononcé plusieurs sermons, parmi lesquels on distinguera toujours celui qu'il composa, vers 1688, pour le jour de l'Epiphanie, et qui réunit, en quelque sorte, la douceur et le style brillant de l'auteur du Télémaque, à la force et à l'énergie de Bossuet.

Les premières productions de la plume de Fénélon furent le Traité du *Ministère des Pasteurs*, qui fut imprimé en 1688, et celui de l'*Education des Filles*, qui avoit paru quelque temps auparavant, en 1687. Ce dernier avoit été composé à la prière du duc de Beauvilliers, Paul de Saint-Aignan. Ce seigneur vertueux, ayant été nommé, au mois d'août 1689, gouverneur des Enfants de France, fit choisir Fénélon, qui étoit son ami, pour précepteur; et Bossuet témoigna toute la joie qu'il ressentoit, *en voyant l'éclat d'une vertu qui se cachoit avec tant de soin.* Ce sont ses propres expressions, tirées d'une lettre à la marquise de Laval, fille d'Antoine, marquis de Fénélon. Le savant et vertueux abbé de Fleury fut nommé son précepteur; personne ne pouvoit mieux seconder Fénélon, et tous les deux possédoient, au plus haut degré, l'art si peu commun de faire aimer la vertu à leurs élèves, par des leçons pleines de douceur et d'agréments, et encore plus par leurs exemples.

« Jamais, dit Ramsay, on n'a vu une plus grande harmonie dans une éducation que dans celle du duc de Bourgogne (l'aîné des Enfants de France). Tous ceux qui l'entouroient étoient de concert pour ne le flatter

jamais, et pour ne le point soutenir, quand on étoit mécontent de lui. Mêmes discours, mêmes principes, même conduite; il ne trouvoit d'asile que dans l'obéissance et dans l'accomplissement de ses devoirs ».

Pour se former une idée du travail et de la peine des instituteurs, et des obstacles qu'ils eurent à vaincre, il est nécessaire de tracer le portrait de l'élève de Fénélon. « Le duc de Bourgogne, dit M. de Saint-Simon, étoit né avec un caractère à faire trembler. Il étoit fougueux jusqu'à vouloir briser les pendules, lorsqu'elles sonnoient l'heure qui l'appeloit à ce qu'il ne vouloit pas, et jusqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluie, quand elle s'opposoit à ce qu'il vouloit faire. La résistance le mettoit en fureur : d'ailleurs, un goût ardent le portoit à tout ce qui étoit défendu au corps et à l'esprit. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle qu'elle étoit plus spirituelle et plus mordante, et qu'il saisissoit tous les ridicules avec justesse. Tout ce qui est plaisir, il l'aimoit avec une passion violente, etc. Le prodige est, qu'en peu de temps la dévotion et la grâce en firent un autre homme, et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires ». Ramsay dit à peu près la même chose. Ce caractère exigeoit donc des soins particuliers, et on doit le regarder comme la véritable clef, et, s'il est nécessaire, comme la justification complète du Télémaque, et des Dialogues des Morts, ouvrages composés pour cette même éducation, et où l'on trouve plusieurs maximes et plusieurs traits qui ne conviennent qu'au duc de Bourgogne, ou du moins, qui convenoient à ce prince d'une manière plus particulière.

Avec des maximes seules et des allégories, les instituteurs n'auroient jamais réussi. Leur conduite à son égard venoit à l'appui des leçons, et de véritables Mentors conduisoient eux-mêmes le véritable Télé-

maque dans les sentiers de la vertu. « L'humeur, dit Ramsay, l'impétuosité, la hauteur du jeune prince, étoient réprimés par un air triste répandu sur tous les visages. Quelquefois on le ramenoit à la raison par des railleries fines et délicates; d'autres fois, on lui faisoit sentir ses excès, en le montrant à lui-même par quelque fable. La privation d'un plaisir, d'une promenade, d'une étude même qu'on lui avoit fait désirer, étoient les seules punitions dont on se servoit. Dans le temps de ses plus fortes vivacités, tous ceux qui l'approchoient avoient ordre de le servir en gardant un profond silence. On le laissoit ainsi impitoyablement aux prises avec lui-même, jusqu'à ce que, lassé de ne trouver personne avec qui parler, il vînt demander grâce en reconnoissant sa faute. La candeur à tout avouer étoit la seule condition du pardon, et pour l'accoutumer à cette ingénuité, on avouoit les fautes qu'on pouvoit avoir faites devant lui. A table, au jeu, dans les promenades et dans les entretiens, on tournoit tout en instructions. Pour l'accoutumer de bonne heure au secret, on lui faisoit sentir, avec précaution, une confiance au-dessus de son âge, sur les choses même les plus importantes ». Ramsay tenoit de Fénélon lui-même tout ce qu'il rapporte ici, et il ajoute : « C'est ainsi que ces sages instituteurs concouroient à former, dans leur auguste élève, un père de la patrie ». Dans des dialogues ingénieux, on lui faisoit connoître le caractère des grands hommes de l'antiquité et de l'histoire moderne. Ses thêmes et ses versions avoient toujours un but moral et utile. On en peut voir un recueil considérable à la Bibliothèque impériale et parmi les manuscrits de Fénélon qui appartiennent à sa famille. Parmi ces derniers, on trouve en latin le portrait et l'éloge de La Fontaine, que Fénélon donna en thême ou en version à son élève, quelque temps après la mort de La Fontaine, arrivée le 13 mars 1695.

La latinité en est très-pure. Nous croyons faire plaisir au lecteur de le rapporter ici (1).

Tout le monde sait que ce grand fabuliste, dont la poésie a peut-être plus d'un rapport avec la prose de Fénélon, ayant été administré le 12 février 1693, le duc de Bourgogne, qui n'avoit pas encore douze ans, lui envoya un de ses gentilshommes pour s'informer de l'état de sa santé, et pour lui présenter une bourse de cinquante louis, en lui disant de sa part qu'il auroit souhaité lui envoyer davantage, mais que c'étoit tout ce qui lui restoit du mois courant, et de ce que le roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs.

On trouvera de plus grands détails sur l'éducation du duc de Bourgogne dans les différentes Vies de Fénélon. On peut voir aussi ce que l'archevêque de Cambray écrivit au père Martineau qui lui avoit envoyé le Recueil des vertus du duc de Bourgogne. On y lit entre autres choses : On ne le corrigeoit jamais

---

(1) Heu ! fuit vir ille facetus ; AEsopus alter, nugarum ludo Phædro superior, per quem brutæ animantes, vocales factæ, humanum genus edocuère sapientiam ! Heu ! Fontanus interiit ! Proh dolor ! Interière simul joci dicaces ; lascivi risus, gratiæ decentes, doctæ Cameuæ. Lugete, ô quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda et simplex, incompta et sine fuco elegantia. Illi, illi uni per omnes doctos licuit esse negligentem. Politiori stylo quantùm præstitit aurea negligentia ! Tam caro capiti quantùm debetur desiderium ! Lugete Musarum alumni. Vivent tamen, æternùmque vivent carmini jocoso commissæ veneres, dulces nugæ, sales Attici, suadela blanda atque parabilis. Neque Fontanum recentioribus, juxtà temporum seriem, sed antiquis, ob amœnitates ingenii, adscribimus. Tu verò, lector, si fidem deneges, codicem aperi. Quidquid senex Teius ludit Anacreon ; sive vacuus, et sive quid uritur Flaccus, hic fidibus canit. Mores hominum atque ingenia fabulis, ut Terentius, ad vivum depingit. Maronis molle et facetum spirat hoc in opusculo. Heu ! quandònam mercuriales viri (*expression d'Horace pour signifier les gens de lettres*) quadrupedum facundiam æquiparabunt).

(ce jeune prince) que dans les besoins essentiels, et on ne le faisoit qu'avec beaucoup de ménagement. Dès que la promptitude étoit passée, il revenoit à ceux qui l'avoient corrigé. Il avouoit sa faute; il falloit l'en consoler, et il savoit bon gré à ces personnes de leur travail pour sa correction. Je l'ai vu souvent nous dire, quand il étoit en liberté de conversation : « Je laisse derrière la porte le duc de Bourgogne, et je ne suis plus avec vous que le petit Louis ». Il parloit ainsi à neuf ans. J'abandonnois l'étude toutes les fois qu'il vouloit commencer une conversation où il pût acquérir des connoissances utiles. C'est ce qui arrivoit souvent. L'étude se retrouvoit assez dans la suite, car il en avoit le goût, et je voulois lui donner celui d'une solide conversation, pour le rendre sociable, et pour l'accoutumer à connoître les hommes dans la société. Dans ces conversations, son esprit faisoit un sensible progrès sur les matières de littérature, de politique et même de métaphysique, etc. Il nous a dit souvent qu'il se souviendroit toute sa vie de la douceur qu'il goûtoit en étudiant sans contrainte. Nous l'avons vu demander qu'on lui fît des lectures pendant son repas et son lever, tant il aimoit les choses qu'il avoit besoin d'apprendre : aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure, et avec tant de délicatesse, les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence ».

Le modeste Fénélon semble attribuer ici tout le succès de l'éducation du duc de Bourgogne aux heureuses dispositions de ce jeune prince. Ces dispositions y contribuèrent sans doute, mais on peut assurer qu'elles seroient demeurées stériles sans l'habileté, les talents et la sagesse de ses instituteurs. Ce concours étoit nécessaire, et c'est ce que remarque Racine dans la préface d'Athalie, où, en répondant à l'objection qu'on pouvoit lui faire d'avoir donné au jeune Joas un

esprit au-dessus de son âge, il dit : « Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut, dans un enfant, un heureux naturel, *aidé d'une excellente éducation* ; et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brille dans les réparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance». Je ne ferai point ici le parallèle de cette même éducation avec l'éducation du Grand-Dauphin, père du duc de Bourgogne, et je n'examinerai point pourquoi l'élève des Montausier, des Bossuet et des Huet, ne fut pas si heureux que l'élève des Beauvilliers, des Fénélon et des Fleury. La douceur et la sage condescendance de ceux-ci réussirent mieux que l'austérité et le peu de flexibilité des premiers, ou du moins de celui qui présidoit à l'éducation *du Grand-Dauphin* ; et on sait qu'il n'en resta à ce prince qu'un dégoût pour l'étude qu'il conserva toute sa vie ; peut-être même que ce ne fut pas tout-à-fait la faute de ses instituteurs. Il est certain, du moins, que les mêmes ouvrages de Bossuet, dont le premier Dauphin n'avoit retiré aucun fruit, contribuèrent beaucoup à l'instruction du duc de Bourgogne. Ce prince ne se lassoit point de lire ce magnifique tableau des révolutions de tous les empires qu'offre le Discours sur l'Histoire universelle. Il lut avec la même avidité les six premiers livres de la politique tirée de l'Ecriture-Sainte, et dans la préface de cet excellent ouvrage, nous apprenons que cette lecture produisit un si grand effet sur son esprit, qu'il réunit ses prières à celles de ses instituteurs pour engager Bossuet à achever les quatre derniers livres.

Le 31 mars 1693, l'abbé de Fénélon fut reçu de

l'Académie française. Il succédoit à Pélisson, et il en fit un éloge que je ne crains point de lui appliquer à lui-même, et avec beaucoup plus de raison. N'est-ce pas, en effet, du Télémaque et de Fénélon, plutôt que de Pélisson et de son Histoire de l'Académie française, qu'il est permis de dire : Il y montra son caractère, qui étoit la facilité, l'invention, l'élégance, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. *Il osoit heureusement*, pour parler comme Horace; *ses mains faisoient naître les fleurs de tous côtés; tout ce qu'il touchoit étoit embelli. Des plus viles herbes des champs, il savoit faire des couronnes pour les héros*, et la règle, si nécessaire aux autres, de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner, ne sembloit pas faite pour lui. *Son style, noble et léger, ressembloit à la démarche des divinités fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre.* Il racontoit avec un tel choix de circonstances, avec une si agréable variété, avec un tour si propre et si nouveau dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le lecteur dans le temps où les choses s'étoient passées, qu'on s'imagine y être, et qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations ».

Bergeret, qui répondit à Fénélon, ne fut que l'interprète de l'Académie, et on peut ajouter de la France entière, lorsqu'il dit au nouvel académicien. « On sait que vous aviez résolu de vous cacher toujours au monde, et qu'en cela votre modestie a été trompée par votre charité; car il est arrivé que vous étant consacré tout entier aux missions apostoliques, où vous ne pensiez qu'à suivre les mouvements d'une charité chrétienne, vous avez fait paroître, sans y penser, une éloquence véritable et solide, avec tous les talents acquis et naturels, qui sont né-

cessaires pour la former. Ce ministère tout apostolique, par lequel vous vous éloigniez de la cour, a été principalement ce qui a porté le roi à vous y appeler, ayant jugé que vous étiez d'autant plus capable de bien élever de jeunes princes, que vous aviez fait voir plus de charité pour le salut des peuples. Le public apprit avec joie la part qui vous y étoit donnée (dans l'éducation des Fils de France), *parce qu'il sait que vous avez toutes les vertus nécessaires pour faire connoître aux jeunes princes leurs véritables obligations, et pour leur dire, de la manière la plus touchante, que rien ne peut leur être plus glorieux que d'aimer les peuples et d'en être aimé.* L'obligation de vous acquitter d'une fonction si importante fit aussitôt briller en vous toutes ces rares qualités d'esprit, dont on n'avoit vu qu'une partie dans vos exercices de piété; une vaste étendue de connoissances en tout genre d'érudition, sans confusion et sans embarras; un juste discernement pour en faire l'application et l'usage; un agrément et une facilité d'expression qui vient de la clarté et de la netteté des idées; une mémoire dans laquelle, comme dans une bibliothèque qui vous suit partout, vous trouvez à-propos les exemples et les faits historiques dont vous avez besoin; une imagination de la beauté de celle qui fait les plus grands hommes dans tous les arts, et dont on sait, par expérience, que la force et la vivacité vous rendent les choses aussi présentes qu'elles le sont à ceux-mêmes qui les ont devant les yeux. Ainsi, vous possédez avec avantage tout ce qu'on pouvoit souhaiter, non-seulement pour former les mœurs des jeunes princes, ce qui est, sans comparaison, le plus important; mais encore pour leur polir et leur orner l'esprit, ce que vous faites avec d'autant plus de succès, que, par une douceur qui vous est propre, vous avez su leur

rendre le travail aimable, et leur faire trouver du plaisir dans l'étude ».

On ne peut pas mieux louer Fénélon. Je n'examinerai point si cette réponse est véritablement de Bergeret, dont l'abbé d'Olivet dit : « On sait comment il força les barrières de l'Académie » ; et je laisse à d'autres le soin de décider si ce premier commis de M. de Croissy, qui ne fut reçu de l'Académie que sur les plus vives sollicitations de toute la maison Colbert, n'emprunta pas dans cette occasion quelque plume très-exercée, et peut-être même celle de Racine, qui lui avoit déjà, à ce que l'on prétend, rendu quelque service en ce genre.

Pendant tout le temps que Fénélon vécut à la cour, il montra le plus parfait désintéressement, et il ne reçut, ni ne demanda jamais aucune grace, soit pour lui, soit pour ses parents. Il n'avoit cependant d'autre bénéfice qu'un prieuré assez médiocre, celui de Carenac, que l'évêque de Sarlat, son oncle, lui avoit résigné. Ce ne fut qu'en 1694 que le roi lui donna l'abbaye de Saint-Valéry, en lui faisant une espèce d'excuse sur ce qu'il lui donnoit si peu et si tard. Trois mois après, l'archevêché de Cambray vint à vaquer : le roi y nomma l'abbé de Fénélon au mois de février 1695. Voici ce qu'écrivoit madame de Sévigné, le 22 du même mois : « L'abbé de Fénélon a paru surpris du présent que le roi lui a fait. En le remerciant, il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grâce qui l'éloignoit de M. le duc de Bourgogne. Le roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière ; et en même temps *ce digne archevêque* a fait voir au roi que, par le concile de Trente, il n'étoit permis aux prélats que trois mois d'absence de leurs diocèses, encore pour les affaires qui les pouvoient regarder. Le roi lui a représenté l'importance de l'éducation des

princes, et il a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambray et trois à la cour. Il a rendu son unique abbaye ». En remettant son prieuré et son abbaye, Fénélon ne faisoit que remplir un devoir que lui prescrivoient les lois ecclésiastiques, cependant cette action étonna le roi et toute la cour, et on peut même dire que Fénélon indisposa contre lui tous ceux que son exemple condamnoit.

Nous ne croyons pas devoir nous étendre beaucoup sur l'affaire du Quiétisme et sur les autres disputes théologiques où Fénélon se trouva engagé. Cette affaire troubla son repos, et fut cause qu'il fut renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Quelques expressions mystiques dont la célèbre madame Guyon s'étoit servie dans ses ouvrages, parurent contraires à la doctrine de l'église, et il étoit à craindre qu'on n'en tirât des conséquences dangereuses, comme on venoit de le faire tout récemment en Italie et même en France, d'après des principes à peu près semblables. Fénélon, qui estimoit la vertu de madame Guyon, ne vit point de danger dans ces expressions, qui lui parurent assez conformes à d'autres expressions que l'on trouvoit dans les mystiques les moins suspects. Il en prit la défense; ce qui produisit un grand nombre d'écrits, tant de sa part que du côté de Bossuet qui les avoit attaquées. Avant même que Fénélon fût sacré archevêque de Cambray, il s'étoit tenu des conférences à Issy, et on étoit convenu de trente-quatre articles qui devoient servir comme d'une barrière aux nouveautés. Fénélon, qui assistoit à ces conférences, avoit fait ajouter les quatre derniers articles aux trente premiers dressés par Bossuet. Les articles venoient d'être signés, lorsque Fénélon fut sacré par Bossuet, le 10 juin 1695, et la même année, les évêques de Chartres, de Châlons et de Meaux, publièrent des lettres

pastorales contre le Quiétisme, et ils condamnèrent les livres de madame Guyon. Cette dame refusa de signer le mandement de Bossuet, en disant qu'elle ne pouvoit, sans trahir sa conscience, avouer qu'elle eût soutenu des erreurs aussi monstrueuses que celles qu'on lui attribuoit. Fénélon ne crut pas non plus devoir condamner madame Guyon, et M. de Meaux lui ayant écrit qu'il faisoit un ouvrage pour distinguer la vraie spiritualité de celle qui n'étoit qu'une illusion, Fénélon approuva son dessein, et offrit même de travailler de concert avec lui. Ce fut alors que Bossuet fit paroître son *Instruction sur les états d'oraison*. Fénélon demeura toujours persuadé que ce que l'on attaquoit dans les écrits de madame Guyon, n'étoit point, comme le croyoit Bossuet, un système lié dans toutes ses parties, et dont le dessein évident étoit d'établir une indifférence criminelle pour le salut et la damnation, pour le vice et pour la vertu; mais tout au plus quelques conséquences très-éloignées, que madame Guyon n'avoit très-certainement point eues en vue. Il refusa donc de donner son approbation au livre de Bossuet, et, pour se justifier, il crut devoir publier, au mois de janvier 1697, son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*. Bossuet s'éleva avec la plus grande force contre cet ouvrage. On parla d'abord d'en faire un examen et de donner des explications. M. de Meaux insistoit sur une rétractation formelle de M. de Cambray. Celui-ci crut n'avoir pas d'autre parti à prendre que d'en appeler au jugement du Saint-Siége, ce qu'il fit le 27 avril de la même année. Cependant Fénélon reçut, le 1er. du mois d'août, l'ordre de se retirer dans son diocèse. Quelques mois auparavant, on lui avoit appris que son palais, ses meubles et ses livres avoient été brûlés, et il supporta cette perte avec la plus grande fermeté. « J'aurois bien peu profité de mes livres, disoit un homme de

lettres dans une semblable occasion, si je ne savois pas les perdre ». La réponse de Fénélon fut encore plus belle et plus digne d'un évêque : « J'aime mieux que ma maison ait été brûlée, que la chaumière d'un pauvre laboureur ». Cependant les évêques de Meaux et de Chartres, et l'archevêque de Paris, M. de Noailles, envoyèrent à Rome une déclaration unanime contre le livre des *Maximes*, et Fénélon y fit passer ses défenses. M. de Meaux publia une *Relation du Quiétisme*, et M. de Cambray y répondit. L'affaire ne fut terminée qu'après un long examen ; et enfin, par un décret du 12 mars 1699, le pape Innocent XII condamna le livre en général, et il condamna en particulier vingt-trois propositions qui paroissoient tendre, pour la plupart, à établir la réalité d'un état où l'on aime Dieu ici-bas pour lui uniquement, et qui exclut les motifs de crainte et d'espérance, et le désir de la récompense et de la béatitude.

Nous n'entrerons point dans de plus grands détails; il est même très-difficile de donner l'histoire du Quiétisme avec exactitude et d'une manière impartiale. Il est certain que le récit qu'en fait Bossuet est différent de celui de Fénélon, et leurs partisans et amis respectifs sont encore plus opposés et moins d'accord sur les faits. Pour nous, également pénétrés de respect pour la mémoire de ces deux grands hommes, nous ne ferons point le panégyrique de l'un aux dépens de l'autre. En accordant à quelques écrivains que Bossuet a mis une très-grande vivacité dans l'attaque, nous sommes forcés de convenir, avec d'autres historiens, que Fénélon lui-même répondit quelquefois avec une égale vivacité. C'est ce qui arrive dans la plupart des disputes, par une suite de la foiblesse de l'esprit de l'homme ; et ce défaut se montre encore davantage, lorsqu'il s'agit de vérités importantes, ou du moins que l'on regarde comme telles, surtout lorsqu'elles

intéressent la religion. On se croit si assuré de la bonté de sa cause; on est si convaincu que c'est la vérité que l'on défend, qu'on croit voir dans son adversaire de l'entêtement et de la mauvaise foi. On parle et on écrit d'après ce principe, et on s'accuse réciproquement d'infidélité dans les citations, et de procédés contraires à la franchise et à la justice : on ne voit dans son adversaire qu'un calomniateur, ou qu'un homme qui se refuse à une lumière plus claire que celle du jour. Le plus grand mérite, la vertu la plus pure, la sainteté même, n'ont pas toujours mis à l'abri d'une semblable faute, et il nous seroit aisé d'en rapporter d'aussi tristes exemples.

En un mot, nous avons peine à croire qu'on puisse nous blâmer d'avoir imité, en quelque manière, la sage conduite du cardinal de Fleury, qui, en 1734, supprima tout à la fois, et la *Relation du Quiétisme*, par l'abbé Phélippeaux, où Fénélon étoit indignement traité, et l'*Abrégé de la vie de Fénélon*, publié par ordre du marquis de Fénélon, où Bossuet est accusé de mauvaise foi, de jalousie et d'emportement. « Lorsque je méditai, disoit, en 1777, un des plus grands orateurs de nos jours, sur les démêlés de Bossuet avec Fénélon, ma première idée fut de mettre en scène ces deux grands écrivains, et de faire un parallèle dans lequel j'aurois toujours donné l'avantage à l'archevêque de Cambray. Je veux expier ma témérité par l'aveu que j'en fais; il est juste de m'acquitter, avec un peu de honte, envers un homme de génie que j'osois méconnoître. Je compris bientôt qu'il n'étoit ni juste, ni décent de sacrifier un grand homme à mon enthousiasme pour un autre grand homme, et que, pour élever Fénélon, je ne devois pas dégrader son illustre rival. Je me souvins de l'Histoire universelle, des Oraisons funèbres, etc., et la plume tomba de mes mains. Mon admiration ne me permit plus de le juger, encore moins de l'avilir. Eh ! de quel droit aurois-je traduit

le grand Bossuet à mon tribunal, pour louer à ses dépens l'aimable auteur du Télémaque? etc. » Dans les Œuvres choisies de Fénélon, l'éditeur, M. Jauffret, parle avec la même impartialité, ou plutôt avec la même justice; c'est aussi ce que fait M. De La Harpe; et il semble que La Bruyère nous en ait donné l'exemple dans son discours de réception, lorsqu'après un magnifique éloge de Bossuet, il fait de Fénélon un portrait qui n'est peut-être inférieur au premier, que parce qu'à cette époque Bossuet jouissoit déjà de toute sa gloire, tandis que Fénélon n'avoit pas encore développé tous ses talents et fait éclater toutes ses vertus. « Que dirai-je, dit d'abord La Bruyère, de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique, et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi; qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents; orateur, historien, théologien, philosophe; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'église; parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'église! Que n'est-il point? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne ». Immédiatement après, La Bruyère parle ainsi de Fénélon, qui avoit été reçu deux mois auparavant: « Toucherai-je aussi votre dernier choix, si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens: et après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler? comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le; on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni

tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit; on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions, et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous! »

Mais quel que soit le jugement que l'on porte sur l'affaire du Quiétisme, la défaite de Fénélon fut un triomphe pour lui. «La soumission de M. de Cambray aux décisions de l'église, dit le président Hénault, répondit à l'opinion que l'on avoit de la sagesse de ce prélat». Dès qu'il eut reçu la nouvelle de la condamnation de son livre, il se soumit sans restriction et sans réserve. Il composa un mandement contre son ouvrage, et il annonça lui-même sa condamnation en chaire. Quelque temps après, il fit présent à sa cathédrale d'un soleil soutenu pas deux anges qui fouloient aux pieds plusieurs livres, dont l'un portoit au titre : *Explication des Maximes des Saints*. Dans le mandement, on lit entre autres choses : « Nous nous consolerons, mes très-chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification n'en soit pas affoibli, et que nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grace devant Dieu». Et plus bas : « A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à son obéissance». *Donné à Cambray, ce 9 avril* 1699. Cette date est remarquable, en ce que le privilége pour l'impression du Télémaque venoit d'être accordé trois jours auparavant, à savoir le 6 avril. Ce livre, comme on le verra à l'article des ouvrages de Fénélon, quoique publié sans l'aveu de l'auteur, excita contre lui de nouveaux orages, et prolongea sa disgrace, en affoiblissant les

impressions favorables que la soumission de l'archevêque de Cambray pouvoit avoir faites sur l'esprit de Louis XIV (Voyez *Ouvrages*, §. III).

Cette longue retraite ne servit peut-être qu'à faire briller en Fénélon de nouvelles vertus, et à lui fournir les occasions de porter l'amour de sa patrie et de l'humanité jusqu'au dévouement le plus héroïque. Toute sa conduite fut admirable, et on peut la proposer comme un modèle, non-seulement pour les évêques, mais encore pour toutes les personnes chargées de quelque administration, surtout dans les provinces.

Le soin de son troupeau fut sa principale occupation; persuadé que le choix qu'il pourroit faire de ministres éclairés et vertueux, contribueroit plus que toute autre chose à faire régner parmi les peuples les bonnes mœurs et les sentiments religieux, il commença par transférer à Cambray son séminaire, qui jusqu'alors avoit été trop éloigné des yeux des archevêques de cette ville. Il assistoit à tous les examens de ceux qui se présentoient pour recevoir les ordres. Pendant leurs retraites, il leur faisoit des instructions solides et pathétiques qui leur faisoient connoître toute la grandeur de la religion chrétienne, « et les éloignoient, comme le dit Ramsay, de toutes ces minuties pharisaïques, qui rendent quelquefois les ecclésiastiques méprisables ». Fénélon lui-même avoit déjà dit dans le *Traité de l'Education des Filles :* « Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi, ou dans les pratiques de piété, rien qui ne soit tiré de l'Evangile, ou approuvé par une approbation constante de l'église. Accoutumez-les donc à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'église les approuve ». L'archevêque de Cambray faisoit toutes les semaines une

conférence aux séminaristes; il vouloit que chacun lui exposât ses difficultés, et il y répondoit avec bonté. Il étoit exact à faire la visite de son diocèse, et dans ces visites, il pacifioit tout, il corrigeoit avec douceur, et les discours qu'il prononçoit dans chaque paroisse et dans chaque monastère, n'étoient que le langage d'un bon père qui ne parloit que pour consoler, pour soulager et pour éclairer le troupeau. Il se mettoit à la portée de tous, tantôt s'abaissant jusqu'aux plus simples, tantôt s'élevant jusqu'aux génies les plus sublimes.

Il prêchoit aussi toutes les fois qu'il officioit dans sa cathédrale; aux prises d'habit de quelques religieux, et dans d'autres occasions. Le plus beau de ses discours en ce genre est celui qu'il prononça à Lille, le premier mai 1707, pour le sacre du prince Joseph-Clément de Bavière, électeur de Cologne, et frère du duc de Bavière, qui étoit présent. C'est un modèle de fermeté évangélique, et pour la manière dont on doit enseigner aux grands de la terre les devoirs qu'ils ont à remplir. Une courte analyse ne suffiroit pas pour en donner une juste idée, et il doit être lu en entier.

Fénélon prenoit connaissance de toutes les affaires de son diocèse; il les examinoit avec la plus grande attention; et, s'il s'agissoit d'une chose importante pour la discipline, il ne décidoit rien sans avoir consulté ses vicaires-généraux et les chanoines qui composoient son conseil. Il ne se contentoit pas de faire les fonctions les plus honorables de l'épiscopat; il exerçoit même celles de simple prêtre, et il dirigeoit un grand nombre de personnes. Il disoit ou entendoit tous les jours la messe dans son palais, excepté les jours de fête et les samedis, auxquels il la disoit dans sa métropole. On rapporte qu'un jour il apperçut, au moment où il alloit monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée qui paroissoit vouloir lui parler. Il s'approcha

d'elle avec bonté, et en lui parlant avec douceur, il l'engagea à exposer sa demande : « Monseigneur, lui dit-elle en pleurant, et en lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas..... mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières; je vous prie de dire la messe pour moi. — Donnez, ma bonne, lui répondit Fénélon en recevant son offrande; donnez; votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnoient pour le servir à l'autel, apprenez à honorer votre ministère ». Après la messe, il fit remettre à cette femme une somme assez considérable, et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention ».

Dur et sévère pour lui-même, Fénélon n'affectoit cependant pas un air austère. Il avoit de la gaîté, et il étoit aimable dans toutes ses manières. Il dormoit et mangeoit peu; il se levoit toujours seul et sans feu, même dans les plus grands froids. Après la messe, il prenoit un peu de nourriture; ensuite il se promenoit environ une demi-heure dans son appartement. Il se remettoit au travail jusqu'à midi. Après le dîner, il expédioit les affaires de son diocèse; il écrivoit des lettres, et il alloit se promener hors de la ville, si le temps le permettoit. Pendant ces promenades, qui étoient son seul délassement, il s'entretenoit de choses utiles avec ses amis, ou il cherchoit quelque occasion de faire du bien. Quand il rencontroit sur son chemin des gens de la campagne, il s'asseyoit sur l'herbe auprès d'eux, les interrogeoit en bon père sur l'état de leur famille, leur donnoit des avis pour régler leur petit ménage, et, s'il étoit nécessaire, quelques aumônes pour le soutenir. Quand il entroit dans leurs chaumières, s'ils lui présentoient quelques rafraîchissements selon l'usage du pays, il ne dédaignoit pas d'en goûter, pour leur marquer son amitié. Il distribuoit une grande partie de son revenu aux hôpitaux, aux jeunes clercs qu'il

faisoit élever, aux couvents de filles qui étoient dans le besoin, aux pauvres honteux et aux personnes qui avoient éprouvé des malheurs, de quelque rang et de quelque condition qu'elles fussent.

A ces détails, tirés en partie de Ramsay, nous ajouterons que Fénélon étoit si désintéressé, que, lorsqu'il reçut l'archevêché de Cambray, il proposa de le diviser en deux diocèses; et loin de demander un dédommagement, il offrit de se réduire à la moitié de ses revenus. C'est ce qu'on lit dans les lettres de madame de Maintenon, et ce trait prouve aussi que Fénélon étoit persuadé qu'il est difficile de faire le bien dans un trop vaste diocèse, et, pour me servir d'une expression de la vie pastorale, qu'il vaut mieux avoir un champ médiocre, mais bien cultivé, qu'un champ d'une étendue immense.

M. de Saint-Simon, malgré quelques préventions contre l'archevêque de Cambray, en fait cependant le plus grand éloge, et ce qu'il en dit, confirme le témoignage de Ramsay. « Personne, dit Saint-Simon, n'eut plus de talents pour plaire; une douceur égale, des graces naturelles et qui couloient de source; un esprit délicat, ingénieux, fleuri; une conversation aisée; un commerce enchanteur; une piété toujours uniforme, qui n'effarouchoit point et se faisoit respecter; jamais de compliments, mais d'une politesse qui embrassoit tout, qui étoit toujours mesurée et proportionnée, ensorte qu'il sembloit à chacun qu'elle n'étoit que pour lui; une aisance qui en donnoit aux autres; cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la bonne compagnie et du grand monde, et qui se trouvoit répandu dans toutes ses conversations: avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie; une élocution agréable, nette et claire pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus abstraites; un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'esprit

que ceux à qui il parloit, qui se mettoit à la portée de chacun, sans le faire jamais sentir; qui mettoit tout le monde à l'aise, et qui sembloit enchanter, de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avoit au suprême degré, qui lui tint ses amis si étroitement attachés toute sa vie, malgré sa chute et sa disgrace. Parmi tant d'extérieur pour le monde, il n'en étoit pas moins appliqué à tous les devoirs d'un évêque qui n'auroit été distrait par aucune autre chose. Visite d'hôpitaux, dispensation large, mais judicieuse, d'aumônes; clergé, communautés, rien ne lui échappoit; il suffisoit à toutes les fonctions épiscopales, sans jamais se faire suppléer. Il trouvoit du temps pour tout, et n'avoit point l'air occupé. Sa maison ouverte, ainsi que sa table, avoit l'air de celle d'un gouverneur de Flandres, et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal, où se trouvoient toujours beaucoup de gens de guerre distingués et beaucoup d'autres particuliers, sains, malades, blessés, tous logés chez lui, défrayés et servis comme s'il n'y en eût eu qu'un seul; et lui, ordinairement présent aux consultations des médecins et des chirurgiens, faisoit d'ailleurs, auprès des malades et des blessés, les fonctions du pasteur le plus charitable ».

En 1709, l'armée de Flandres se trouva sans magasins. Fénélon donna l'exemple à tout le pays de fournir volontairement des blés pour la subsistance des troupes, et ce n'est que depuis sa mort, que le duc d'Orléans, régent, a fait payer ces blés à sa famille. Fénélon avança aussi plusieurs fois des sommes considérables pour le prêt des troupes, lorsque l'argent manquoit au trésor établi à Cambray.

Après la bataille de Malplaquet, qui se donna le 11 septembre de la même année, Fénélon remplit d'offi-

ciers et de soldats blessés, non-seulement son palais, mais encore son séminaire, qui se trouvoit vacant par l'absence des jeunes ecclésiastiques; il le convertit en une espèce d'hôpital, et sa charité alla même jusqu'à louer des logements en ville, lorsque tous les logements furent occupés chez lui. Ce n'étoit pas seulement aux personnes de distinction que sa maison étoit ouverte; elle fut aussi l'asile du pauvre. Les mouvements imprévus des armées, et les désordres qui en sont inséparables, obligeoient quelquefois des villages entiers de chercher dans la ville une sûreté qu'ils ne trouvoient pas à la campagne. Le palais archiépiscopal fut la retraite de tous les malheureux à qui l'on put y donner place. Fénélon se promenoit au milieu d'eux; ses paroles sembloient adoucir leurs maux, et les soupirs qu'il laissoit échapper, marquoient assez combien son cœur étoit ému. Ce fut dans le même temps, et non pas, comme on l'a dit, au milieu d'une de ses promenades, qu'il apperçut un jour, parmi ces infortunés habitants de la campagne, un paysan, jeune encore, qui ne mangeoit point, et qui paroissoit profondément affligé. Fénélon vint s'asseoir auprès de lui pour le distraire, et lui dit qu'on attendoit des troupes le lendemain; qu'on chasseroit les ennemis, et qu'il retourneroit à son village. « Je n'y trouverai plus ma vache, répondit le paysan : ce pauvre animal me donnoit beaucoup de lait, et nourrissoit mon père, ma femme et mes enfants ». Fénélon promit alors de lui donner une autre vache, si les soldats s'emparoient de la sienne. Mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitoit ce paysan, à une lieue de Cambray. Il partit ensuite à dix heures du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique. Il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambray, vers le milieu de la nuit, et alla

sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur.

Il est aisé de concevoir tout ce que pouvoit produire une conduite si généreuse, si héroïque et si chrétienne. « La cour de Versailles, est-il dit dans la vie de Fénélon, composée sous les yeux de son petit-neveu, retentissoit, les hivers, de ce que les généraux et les courtisans qui avoient été de l'armée, racontoient de lui à leur retour. Ils s'accordoient tous à publier l'ordre de sa maison, et la magnificence qui la tenoit ouverte à tout ce qui y abordoit; ses profusions pour le secours des malades et des blessés dont il remplissoit tous ses logements; l'asile que des villages entiers trouvoient dans l'enceinte de son palais, où ils venoient se réfugier de la campagne désolée; ses soins pour les plus malheureux de ce pauvre peuple, dont il n'étoit pas moins occupé que des personnes de distinction dont sa maison étoit toujours pleine. Parmi de si grands embarras, il savoit mettre en liberté tout ce qui venoit fondre chez lui, et se ménager lui-même celle de fournir à ses occupations de toute espèce. Chacun avoit la facilité de l'interrompre, sans que son travail en souffrît, tant il savoit trouver du temps pour tout. Aux charmes que l'on trouvoit dans sa conversation, étoit jointe une politesse aisée et délicate, la plus faite pour le monde, et qu'il avoit l'art d'allier merveilleusement à une observation exacte de toutes les bienséances de son état; il enchantoit les cœurs de cette multitude de militaires. Ce n'est point ici une vaine déclamation d'un homme occupé d'embellir son sujet : la cour et la ville sont encore (en 1734) pleines de témoins illustres de tout ce que l'on rapporte ici. On ne craint point qu'ils trouvent qu'on ait exagéré ce qu'ils ont vu, admiré et honoré par leurs éloges, dans le temps ».

La vénération ne se renfermoit pas dans les seules

armées françaises. La connoissance de ses écrits, surtout de son Télémaque, avoit fait une si forte impression dans les pays étrangers, que les sentiments pour lui se trouvoient les mêmes dans l'armée des alliés, que dans celle de France. Il y avoit un jour dans l'année où il avoit coutume d'aller à une ville de son diocèse, pour une cérémonie. On le sut dans l'armée des alliés; il devoit passer à portée de leur camp. On y avoit pris des mesures pour que des détachements qui se trouveroient sur son chemin, l'amenassent au camp, où on vouloit se donner la satisfaction de le voir et de l'entendre. Il en fut averti : il ne crut pas que sa qualité de sujet d'un roi contre lequel se faisoit la guerre, et que l'état de relégué dans son diocèse, qui subsistoit encore, au moins quant à l'ordre qui lui avoit été donné, et qu'il n'avoit jamais travaillé à faire révoquer, lui permissent de se prêter au dessein qu'on avoit sur lui. Ce que l'aventure auroit eu de flatteur pour l'amour-propre, ne l'ébranla point, et il rompit le dessein de ce voyage. Si les généraux des alliés apprenoient que quelque lieu à portée de leur armée lui appartînt en propre, ils y mettoient aussitôt des gardes, et en faisoient conserver les grains et les bois, avec le même soin que s'il eût été question de l'un d'entre eux le plus accrédité. Ces lieux, ainsi protégés à sa considération, en devenoient même de refuge pour le voisinage. A la fin de la campagne de 1711, l'armée des alliés se trouvoit, par sa position, à vue des remparts de Cambray, et entre l'armée de France et la petite ville de Cateau-Cambresis, qui est le principal domaine des archevêques de Cambray. Le lieu étoit rempli des grains de l'archevêque et de ceux que les habitants de la campagne y avoient réfugiés. M. le duc de Marlborough les fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya. Mais quand il prévit que la rareté des subsistances pour son armée ne lui per-

mettoit pas de refuser jusqu'à la fin le fourragement de cette petite ville, il fit avertir M. de Cambray. On chargea sur des chariots les blés qui s'y trouvoient, et ils furent conduits, à la vue des alliés, par une escorte de leurs troupes qui les suivit jusques dans la place d'armes de Cambray, qui étoit comme le quartier-général de l'armée de France, par le voisinage où elle se trouvoit de son côté de cette ville. Ce trait bien singulier montre jusqu'où alloit la vénération ».

Ramsay rapporte la même chose, et après avoir dit que le duc de Marlborough, le prince Eugène et le duc d'Ormond, prévenoient M. de Cambray par toute sorte de politesses, il ajoute : « Toutes les nations de l'Europe avoient pour lui une vénération égale. Il aimoit et chérissoit aussi les étrangers ; il les recevoit avec une cordialité et une distinction particulière, quelle que fût leur religion ; il prenoit plaisir à les entretenir des mœurs, des lois, du gouvernement, des grands hommes de leurs pays. Personne n'aimoit mieux que lui sa patrie, mais il ne pouvoit souffrir qu'on en cherchât les intérêts en violant les droits de l'humanité, ni qu'on l'exaltât, en dégradant le mérite des autres peuples. J'aime mieux, disoit-il, ma famille que moi-même ; j'aime mieux ma patrie que ma famille ; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie ». En un mot, il semble que Fénélon se soit peint lui-même, lorsqu'il dit du grand Sésostris : Il ne méprisoit, ni ne rebutoit personne ; il ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des manières des peuples étrangers ».

Nous venons de voir que Fénélon ne faisoit acception de personne. David Durand en rapporte un

exemple. Il dit qu'en 1700, le Ministre Brunier alla voir M. de Cambray; que ce prélat lui fit le meilleur accueil, le reçut à sa table, et l'invita à venir toutes les fois qu'il le jugeroit à-propos. Il prit des mesures avec lui pour faire cesser un abus qui régnoit parmi les paysans du Hainault, et qui consistoit en ce qu'ils se disoient protestants, dès qu'ils voyoient un ministre, tandis qu'ils se déguisoient ou dissimuloient, lorsqu'on venoit à les rechercher. Fénélon proposa au ministre de fixer ces paysans, et il promit de leur faire avoir des passeports pour passer en Hollande, s'ils persistoient dans leur croyance. Brunier fut du même avis, et toute sa vie, il se loua beaucoup de la douceur des manières de l'archevêque.

Parmi les étrangers que Fénélon reçut dans son palais, il faut distinguer le chevalier de Saint-Georges, Charles-Edouard, prétendant au trône d'Angleterre, et qui prit le nom de Jacques III. Ce jeune prince, qui servoit, en 1709, dans l'armée française, vint passer quelque temps auprès de Fénélon. Ils eurent ensemble de fréquentes conversations, et l'archevêque tint au chevalier de Saint-Georges, sur la politique, le même langage que Mentor tient à Télémaque et à Idoménée. Ramsay rapporte un long fragment de ces discours. Les avis que Fénélon donne à ce prince sont remplis de sagesse, et on pourroit les regarder comme un supplément au Télémaque. Charles-Edouard goûta ces maximes, et, dans la suite, il écrivit à un seigneur étranger qui lui avoit envoyé un exemplaire du Télémaque de 1717 : « Toute ma gloire sera de régner selon les principes de Mentor ». Ce fut en 1710 que Ramsay (André-Michel de), Ecossais, vit pour la première fois Fénélon, qui le reçut avec cette bonté paternelle et insinuante qui gagne d'abord le cœur. « J'entrai avec lui, dit Ramsay,

dans un examen fort étendu de la religion. Je ne pourrai pas raconter tout ce qu'il me dit sur cette matière ; j'en dirai seulement la substance ». Il entre ensuite dans un assez long détail, et le résultat de ces conférences fut que Ramsay, qui avoit été élevé dans la religion protestante, et qui avoit des difficultés sur quelques dogmes de la religion chrétienne, fut éclairé par de si vives lumières, que tous ses doutes furent dissipés, et il fit son abjuration entre les mains de M. de Cambray. Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent du royaume, consulta aussi Fénélon sur des matières de religion, et il en reçut plusieurs lettres, dont quelques-unes ont été conservées.

Louis, dauphin, fils de Louis XIV, mourut le 14 avril 1711, et par sa mort, le duc de Bourgogne, son fils, devenoit l'héritier présomptif de la couronne. Tout sembloit annoncer un changement qui devoit être favorable à l'archevêque de Cambray. « Le roi, dit Saint-Simon, en deux ou trois occasions, depuis peu, n'avoit pu s'empêcher de louer Fénélon ». Il ajoute que ce fut le service que Fénélon avoit rendu en ouvrant ses greniers aux troupes dans un temps de cherté, qui fit hasarder, pour la première fois, de prononcer son nom devant le roi. « Le duc de Chevreuse, continue-t-il, avoit enfin osé l'aller voir, et le recevoir une autre fois à Chaulnes, et on peut juger que ce ne fut pas sans s'être assuré que le roi le trouvoit bon ».

Cependant Fénélon, du fond de son diocèse, n'avoit pas cessé de diriger son illustre élève, au moins indirectement, et par l'entremise du duc de Beauvilliers. Mais ce ne fut que le 22 décembre 1701, que le duc de Bourgogne, à son retour de la frontière d'Espagne, se hasarda d'écrire à Fénélon, et de rompre,

comme il le dit lui-même dans sa lettre, le silence où il avoit demeuré pendant quatre ans. « J'ai souffert, ajoute ce prince, bien des maux depuis; mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentois pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentoit par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense avec un vrai plaisir au temps où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce temps ne soit encore bien loin ». Il est aisé de s'imaginer tous les sentiments qu'éprouva Fénélon en recevant cette lettre, dont la lecture fut souvent interrompue par ses larmes: « Monseigneur, lui répondit-il, jamais rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue, etc. Je ne vous parle que de Dieu et de vous: il n'est point question de moi; Dieu merci, j'ai le cœur en paix. Ma plus grande croix est de ne point vous voir, mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence mille fois plus intime que celle des sens ». Le jeune prince fut envoyé en 1702, pour commander une armée en Flandre, et vers la fin d'avril, il écrivoit à Fénélon pour lui fixer l'endroit où il pourroit le voir et l'embrasser; il lui marque que le roi lui a donné la permission de le voir en passant. Il ajoute: « Il y a mis néanmoins la condition de ne point vous parler en particulier. Je suivrai cet ordre, et néanmoins je pourrai vous entretenir tant que je voudrai, puisque j'aurai avec moi Saumery, qui sera le tiers de notre première entrevue, après cinq ans de séparation: c'est assez vous en dire que de le nommer, et vous le connoissez mieux que moi pour un homme très-sûr, et qui plus est, fort votre ami ». Le grand nombre de personnes qui s'étoient rendues dans le lieu de l'entrevue, ne lui permit pas d'entretenir Fénélon en présence du seul Saumery; et en quittant l'archevêque, il se contenta de lui dire en élevant la voix: « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous

suis ». Lorsque la campagne fut terminée, le prince écrivit de Malines, le 6 septembre 1702, pour témoigner à Fénélon le déplaisir qu'il avoit de ce qu'il ne lui seroit pas possible de le revoir à son retour. Heureusement cette lettre ne fut pas rendue à temps, et l'entrevue se fit, comme la première fois, à la poste de Cambray, où Fénélon s'étoit rendu. « J'ai vu notre cher prince un moment, écrivoit-il au duc de Beauvilliers quelques jours après ; il m'a témoigné en peu de paroles la plus grande bonté : il a beaucoup pris sur lui en me voyant ; il me semble que je ne suis touché de tout ce qu'il a fait pour moi, que par rapport à lui et au bon cœur qu'il marque par-là. Il m'avoit écrit de Malines, par M. Denonville, une lettre que celui-ci m'a rendue depuis le passage du prince ; je garderai là-dessus le plus profond secret, etc. »

Le duc de Bourgogne commanda encore les armées de Flandre en 1708. Il avoit prévenu Fénélon qu'il passeroit à Cambray, d'où il se rendroit à Valenciennes. Il lui donnoit rendez-vous dans cette dernière ville. « S'il m'avoit été possible, lui marque-t-il, je me serois fait un plaisir d'aller coucher chez vous, mais vous savez les raisons qui m'obligent à garder des mesures, etc. J'espère vous y voir (à Valenciennes), et vous entretenir sur diverses choses ». La campagne ne fut pas heureuse : la division se mit parmi les chefs. Après le combat d'Oudenarde, où les ennemis eurent quelque avantage, Vendôme, qui commandoit sous le duc de Bourgogne, vouloit qu'on couchât sur le champ de bataille, pour recommencer le lendemain ; mais l'avis de décamper prévalut dans le conseil de guerre, « et on eut raison, dit le président Hénault, parce que nous nous serions trouvés dans une position plus mauvaise encore que celle de la veille ». D'ailleurs, le duc de Bourgogne vouloit ménager le sang du soldat, marcher avec précaution, avec sûreté même

autant qu'on le pourroit, et ne rien compromettre dans des circonstances où l'on avoit tant à redouter pour tout le royaume épuisé, et, en quelque sorte, découragé. Vendôme, dont le coup d'œil était admirable, les ressources infinies et la bravoure impétueuse, dédaignoit les précautions, et ne comptoit que sur son courage et sur celui qu'il savoit inspirer au soldat. Ce qui sembla le justifier, fut que la perte que l'on fit dans cette marche de nuit fut plus grande que celle de la journée. On murmuroit hautement, et les nombreux partisans de Vendôme, ainsi que le soldat lui-même, se plaignirent de la conduite des autres chefs, et la traitèrent de foiblesse et de pusillanimité. On alla jusqu'à jeter du ridicule sur la sagesse et la piété du duc de Bourgogne, et à lui attribuer en particulier les mauvais succès de la campagne, qui se termina par le siége et par la prise de Lille, dont le prince Eugène se rendit maître, malgré la belle défense que fit M. de Boufflers. Fénélon fut vivement affligé; il crut devoir instruire son élève de ce qu'on disoit de lui, et lui apprendre ce qu'il devoit faire, ou pour réparer ses torts, s'il en avoit, ou pour se justifier et rétablir sa réputation. Il lui écrivit deux lettres, l'une au mois d'octobre, l'autre au mois de novembre : elles sont fort longues; et on ne sait ce qu'on doit y admirer le plus, de la noble hardiesse avec laquelle il lui représente ses devoirs, ou de la sagesse des conseils qu'il lui donne. Ces conseils furent bien reçus, et le prince, en convenant qu'il y a beaucoup de choses à lui reprocher, se justifie cependant avec candeur, et pour rendre hommage à la vérité, de la plupart des fautes que le public lui imputoit. Nous devons remarquer ici que M. d'Argenson, dans les *Loisirs d'un Ministre*, rejette sur M. de Vendôme les malheurs de la campagne de 1708, et qu'il justifie parfaitement le duc de Bourgogne. Néanmoins le déchaînement étoit gé-

néral contre ce prince : on l'accusoit d'avoir laissé prendre Lille, afin de forcer à faire la paix, qu'il préféroit à tout. On parloit de Télémaque, on parloit de Fénélon, et on prétendoit que les maximes qu'on avoit inspirées au jeune prince, n'étoient bonnes qu'à former un prince pacifique, mais qui ne sauroit jamais faire la guerre. La duchesse de Bourgogne en avoit pleuré de douleur, et ses larmes, recueillies par madame de Maintenon, avoient été envoyées au prince dans une lettre. Pour suivre un des avis de Fénélon, le duc de Bourgogne, fort du témoignage de sa conscience, insista vivement, en arrivant à Versailles, pour qu'on lui donnât de nouveau le commandement de l'armée. L'état de détresse où se trouvoient nos finances à la malheureuse époque de 1709, ne permit pas de lui accorder sa demande, quoiqu'il eût offert d'aller sans suite et de vivre en simple soldat. « Je mangerai, dit-il, s'il le faut, le pain du soldat, et personne ne se plaindra de manquer du commode, quand on verra que j'ai à peine le nécessaire ».

Vers la fin de 1710, Fénélon perdit un de ses plus intimes amis, l'abbé de Langeron, et ce fut le commencement des afflictions qu'il éprouva le reste de sa vie. « Son abandon à la volonté divine n'empêchoit pas, dit Ramsay, qu'il ne fût très-pénétré de la perte de ses amis; mais au milieu de ses douleurs, il conservoit de la résignation, de la tranquillité, et assez de force pour consoler ceux qui pleuroient comme lui. Cette perte, si affligeante pour Fénélon, ne fut que le prélude des sacrifices douloureux que la providence exigea bientôt de lui. Son élève, Louis, duc de Bourgogne, et ensuite dauphin, mourut le 18 février 1712, six jours après la mort de madame la dauphine, ci-devant duchesse de Bourgogne. A cette triste nouvelle, Fénélon fut accablé de douleur. « Tous mes

liens sont rompus, s'écria-t-il, rien ne sauroit plus m'attacher à la vie». C'est ce qu'il écrivoit au duc de Chevreuse : « Hélas! ajoutoit-il, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Eglise et pour l'Etat. Il a formé ce jeune prince; il l'a orné, il l'a préparé pour les grands biens; il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur, et malade de saisissement sans maladie ».

Depuis quelques années, le public avoit rendu au duc de Bourgogne toute la justice qu'il méritoit. Jamais prince ne fut plus regretté de la France entière, et ne mérita plus de l'être pour sa piété, son esprit, son application aux affaires, son amour pour le peuple, et sa charité, qui le rendoit si économe pour lui-même et si prodigue pour les autres. On peut dire que l'auteur de la Henriade parle en historien plutôt qu'en poète, lorsqu'il dit :

Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple, etc.

Après sa mort, on trouva sa cassette pleine de lettres que Fénélon lui avoit écrites. Madame de Maintenon les lut toutes au roi, et le duc de Beauvilliers les ayant réclamées au nom de Fénélon, cette dame lui répondit : « Je voulois vous renvoyer tout ce qui s'y est trouvé de vous et de M. de Cambray; mais le roi a voulu le brûler lui-même. Je vous avoue que j'y ai eu grand regret; car jamais on ne peut rien écrire

de si beau et de si bon; et si le prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté ». Cette lettre, datée du 15 mars 1712, se trouve dans la Vie de Fénélon, composée sous les yeux du marquis de Fénélon; et après l'avoir rapportée, on traite de fable le bruit qui s'étoit répandu que Fénélon, ayant été consulté par Louis XIV, avec deux autres prélats, pour savoir s'il devoit déclarer son mariage avec madame de Maintenon, s'y étoit fortement opposé; ce qui, ajoutoit-on, lui avoit attiré la haine de cette dame. Mais il est certain qu'elle n'a été contraire à Fénélon qu'à l'occasion de madame Guyon et de l'affaire du Quiétisme. « On voit même, est-il dit dans cette Vie, par la lettre qu'on a rapportée de madame de Maintenon à M. le duc de Beauvilliers, combien elle étoit capable de rendre justice à ceux dont elle se trouvoit le plus éloignée par le parti qu'elle avoit pris à leur égard ».

La mort du duc de Bourgogne consomma M. de Cambray dans le détachement de toute créature, et le fit passer à une vie divine, où il n'aspiroit plus qu'à l'immortalité. Il vécut trois ans après son auguste élève, et vit mourir encore devant lui le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse, ses plus intimes amis et les confidents de son cœur. La soumission, la douceur, le silence et l'attachement inviolable qu'il avoit toujours marqué pour le roi et pour l'église, pendant tout le temps de son exil, avoient fait peu à peu une telle impression sur l'esprit du roi, qu'il revint entièrement de ses préjugés contre ce prélat; il le faisoit consulter en plusieurs occasions, et il prit enfin la résolution de le rappeler à la cour; mais la providence en ordonna autrement. C'est ce que dit Ramsay, et on trouve la même chose dans la Vie de Fénélon, publiée en 1734. « Le roi, dit l'auteur de cette Vie,

étoit depuis long-temps entièrement revenu sur son compte. Peu de mois avant la conclusion de la paix d'Utrecht (au commencement de 1713), il eut un évêque à nommer à Ypres. Il préféra pour cette place M. l'abbé de Laval, que l'archevêque de Cambray logeoit dans sa maison comme son ami, et qu'il avoit attiré auprès de lui, en le faisant grand vicaire de son diocèse. La disgrace s'effaçoit ainsi peu à peu ».

On assure qu'Innocent XII, qui mourut en 1700, avoit résolu de nommer cardinal l'archevêque de Cambray, qui étoit, ajoute-t-on, un des deux prélats qu'il avoit nommés *in petto*; que ce pape vouloit le déclarer avant de mourir, mais qu'il en avoit été détourné par ceux qui lui avoient fait envisager le danger d'indisposer la cour de France, et qui lui avoient représenté que ce seroit même nuire au prélat, contre qui sa cour s'aigriroit encore, si elle le voyoit nommé au cardinalat, dans un temps où elle le tenoit en disgrace. Le pape Clément XI, son successeur, eut le même dessein. On lit dans la Vie de Fénélon, de 1734, que l'archevêque de Cambray avoit un commerce de lettres avec le père d'Aubenton, qui étoit encore à Rome lorsqu'on y apprit la mort de Fénélon; et on ajoute que « le pape, dans l'affliction qu'il en eut, fit un reproche au Jésuite de ce qu'il ne lui avoit jamais parlé de l'archevêque de Cambray pour le faire cardinal; ce que le père d'Aubenton écrivit à un de ses amis qui demeuroit à Paris ». Ce qu'il y a de certain, c'est que le savant Quirini, depuis cardinal, qui fit en France un séjour de trois ans, depuis le mois de mai 1711 jusqu'au mois de mai 1714, raconte, dans ses Mémoires, qu'étant arrivé à Rome, il eut une audience du pape la veille de Noël 1714. Comme le pape savoit qu'il étoit très-lié avec Fénélon, il lui avoit fait dire d'apporter toutes les lettres qu'il en

avoit reçues. Le pape les lut avec la plus grande attention, et il fit un si grand éloge de l'archevêque de Cambray, que Quirini comprit aisément que le pape avoit dessein de l'élever sous peu de temps au cardinalat, et toute la cour du pape en fut persuadée. Quirini eut une seconde audience, le 7 janvier 1715, et comme on venoit de recevoir des nouvelles de la maladie de Fénélon, le pape témoigna par son visage, et encore plus par ses discours, la vive douleur qu'il en ressentoit, et la crainte qu'il avoit que l'église ne perdît un prélat si vertueux.

Mais, hélas! Fénélon peut-être n'étoit déjà plus; il mourut du moins ce jour-là même, le 7 janvier 1715, à soixante-quatre ans. « La mort du duc de Beauvilliers, qui arriva le 31 août 1714, lui donna le dernier coup, dit Saint-Simon; il se soutint quelque temps par effort de courage. Il fit un court voyage de visites épiscopales; il versa dans un endroit dangereux : personne ne fut blessé, mais il vit tout le péril, et il eut dans sa foible machine toute la commotion de cet accident. Il arriva incommodé à Cambray; la fièvre survint, et les accidents, tellement coup sur coup, qu'il n'y eut plus de remède. Sa tête fut toujours libre et saine. Dans cet état, il écrivit au roi (non, mais au père Le Tellier, et la lettre devoit être communiquée au roi) une lettre sur le spirituel de son diocèse, qui ne disoit pas un mot sur lui-même, qui n'avoit rien que de touchant, et qui ne convînt au lit de la mort à un grand évêque ». « Pendant sa maladie, dit Ramsay, il donna toutes les marques d'une patience, d'une douceur, d'une fermeté vraiment chrétienne ». Il dit plus bas qu'on ne vit en lui ni frayeur excessive, ni rien qui ressemblât à cette (prétendue) force philosophique, qui se livre aveuglément à sa destinée, sans crainte, ni espérance ». Voltaire est le seul qui ait osé lui prêter des sentiments contraires, en n'appuyant

ses soupçons que sur quelques vers isolés d'un cantique spirituel que Fénélon aimoit à répéter, et dont Voltaire s'est bien donné de garde de rapporter le commencement, qu'on peut lire dans la Vie de Fénélon que nous avons déjà citée.

La mort de Fénélon fut regardée comme une calamité publique; elle fut pleurée à Cambray comme celle d'un père, et toute la Flandre fut dans la désolation. Le roi, qui étoit entièrement revenu de ses préventions, parut fort sensible à sa perte, et, lorsqu'on lui en apprit la nouvelle, il dit avec amertume: « Il nous manque au besoin ». L'archevêque de Cambray mourut comme il l'avoit toujours désiré, et comme doit mourir tout évêque, sans dettes et sans argent. Voici le portrait qu'en fait le duc de Saint-Simon :

Ce prélat étoit un homme grand, maigre, bien fait, avec des yeux dont le feu et l'esprit sortoient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vue aucune qui lui ressemblât, et qui ne pouvoit s'oublier, quand on ne l'auroit vue qu'une fois. Elle rassembloit tout; elle avoit de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaîté; elle sentoit également le docteur, l'évêque et le grand seigneur : ce qui y surnageoit, ainsi que dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, les graces, la décence, et surtout la noblesse; il falloit faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attrapper la justesse et l'harmonie qui frappoient dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassembloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion avec une aisance qui en donnoit aux autres, etc. » (*Voyez* ci-dessus.)

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un

reproche très-grave à M. de Saint-Simon. Parmi les grands éloges qu'il donne à Fénélon, et dont nous n'avons rapporté qu'une partie, il lui échappe quelques traits satiriques qui tendroient à persuader que ce grand homme n'étoit pas sans ambition, et qu'il y avoit une espèce d'affectation et de raffinement dans tous les moyens qu'il employoit pour se faire aimer de tout le monde. Heureusement qu'il suffit d'opposer cet écrivain à lui-même, et d'observer que l'hommage qu'il rend franchement, et sans réserve, dans le reste de son ouvrage, à la vertu la plus pure, au courage, au désintéressement, à l'humilité même de Fénélon, détruit entièrement quelques expressions échappées à la causticité de la plume de Saint-Simon, et à l'envie qu'il a souvent de faire de l'esprit, des antithèses, des contrastes et des tableaux piquants. Non, la vertu de Fénélon étoit aussi solide que sa foi étoit ferme et sincère; et ses écrits, comme toutes ses actions, prouvent qu'un des plus grands poètes de nos jours (M. de Fontanes) l'a très-bien caractérisé, en disant :

Son goût fut aussi pur que son âme étoit belle (1).

Ce précis de la vie de Fénélon ne peut faire connoître qu'une partie des vertus de cet illustre prélat, de cet ami de la religion, de l'Etat, de sa patrie et de l'humanité entière. Nous y avons recueilli les témoignages avantageux que lui ont rendus plusieurs de ses

---

(1) On mit sur sa tombe une inscription latine en style lapidaire, que d'Alembert trouve bien longue et bien froide. Nous ne saurions être de son avis, et elle nous paroît bien supérieure à cette espèce de *concetti* qu'il propose de lui substituer : « Sous cette pierre repose Fénélon; passant, n'efface pas par tes pleurs cette épitaphe (des pleurs n'effacent point des caractères gravés sur du marbre), afin que d'autres la lisent, et pleurent comme toi ».

contemporains qui ont eu le bonheur d'être liés avec lui; mais sa gloire s'est accrue d'âge en âge; les plumes les plus éloquentes ont fait son éloge; sa vie a été composée par un très-grand nombre d'écrivains distingués, et, par ordre du Gouvernement, sa statue tient un des premiers rangs parmi celles des grands hommes dont la France s'honorera à jamais; enfin, comme notre plus grand poète lyrique, Jean-Baptiste Rousseau, l'écrivoit à un de ses amis, quelque temps après la mort de Fénélon, sa réputation vivra autant qu'il y aura sur la terre des hommes sensibles au vrai mérite et à la véritable vertu.

---

§. II. OUVRAGES DE FÉNÉLON,

TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

On peut diviser en plusieurs classes les ouvrages manuscrits de Fénélon : 1.° les ouvrages qu'il composa pour l'éducation du duc de Bourgogne, et on peut y joindre tous ses ouvrages de littérature ; 2.° Ouvrages sur la métaphysique ; 3.° Mémoires politiques ; 4.° Théologie dogmatique et morale ; 5.° Ouvrages sur la discipline ecclésiastique ; 6.° Ouvrages de spiritualité et de mysticité. On peut rapporter à cette classe tout ce qui regarde madame Guyon et l'affaire du Quiétisme ; comme on peut ranger dans la quatrième classe tout ce qui a pour objet les matières de la grace ; 7.° les Lettres de Fénélon à ses amis, et toutes ses lettres en général, excepté celles qui peuvent se rapporter à la quatrième ou à la sixième classe. Dans les Œuvres complètes de Fénélon, on n'a imprimé qu'une partie de sa correspondance épistolaire, et on trouve cependant parmi ses manuscrits plusieurs lettres intéressantes qui n'ont pas encore vu le jour. La classe des Mémoires politiques renferme des considérations sur la guerre de la succession d'Espagne, la plupart imprimées dans les Œuvres complètes ; des plans pour le gouvernement et la formation des conseils, ainsi que des vues sur ce qu'il y auroit à prévoir dans le cas de la minorité du successeur de Louis XIV, et on en trouve une partie dans la nouvelle Vie de Fénélon. Les ouvrages imprimés sont :

1. *Traité du Ministère des Pasteurs*, 1688.

C'est le second ouvrage que publia Fénélon, mais il fut composé le premier. On y voit déjà le germe de cette profondeur de jugement et de cette douceur dans la controverse, qui se fait sentir dans tous ses ouvrages dogmatiques. Le style en est simple, clair, élégant, et c'est aussi le mérite de l'ouvrage suivant, comme celui de tous les ouvrages de Fénélon.

II. *Traité de l'Education des Filles*, 1687. Cet excellent ouvrage, qui renferme les maximes les plus sages, et les vues les plus profondes sur l'éducation, fut composé à la prière du duc de Beauvilliers. Il annonçoit déjà que personne n'étoit plus capable que Fénélon d'élever la jeunesse, et ce livre fut une des causes qui engagèrent ce duc à proposer, quelque temps après, son ami pour instituteur des Enfants de France. L'ouvrage fut réimprimé à Amsterdam, en 1697, avec un petit traité du chevalier de la Chétardie, intitulé : *Instruction pour une jeune princesse*, et à Paris, en 1715, avec une lettre de Fénélon, contenant des *Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille unique*. M. de Sacy, de l'académie française, avoit envoyé, en 1710, les *Avis d'une mère à son fils*, à Fénélon, qui en avoit fait le plus grand éloge. Cette dame écrivit à M. de Cambray pour le remercier : « J'ai trouvé dans *Télémaque*, lui dit-elle, les préceptes que j'ai donnés à mon fils, et dans l'*Education des Filles*, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir su choisir mon maître et mes modèles, etc. » Elle lui dit plus haut que personne ne s'est plus occupé de ses ouvrages, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Quelque temps après, elle lui écrivoit : « C'est vous qui m'avez montré la vertu aimable, et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés et d'admiration pour vos vertus. Combien de fois dans la cala-

mité publique, dans de si grands malheurs, avons-nous dit : Nous avons un sage, dont les conseils pourroient nous aider : pourquoi faut-il que tant de mérite et tant de talents soient inutiles à sa patrie? Ce ne sont point des louanges, Monseigneur, c'est un sentiment, ce sont les expressions d'un cœur, etc. »

III. *Explication des Maximes des Saints*, 1697. Le pape, en condamnant ce livre, ne voulut point comprendre dans cette condamnation les écrits apologétiques composés par l'auteur dans le cours de la dispute du Quiétisme. Ces écrits sont en très-grand nombre, et il seroit trop long d'en donner la liste, ainsi que celle des ouvrages que Fénélon composa depuis 1704 jusqu'à sa mort, sur les disputes de la grace. On a prétendu que Fénélon n'auroit pas dû se contenter de témoigner toute sa soumission au bref qui condamnoit son ouvrage, mais qu'il étoit de son devoir de se rétracter dans son mandement, d'avouer les erreurs qu'il avoit soutenues, et de leur opposer les vérités contraires et que l'Église enseigne ; il auroit dû, en un mot, a-t-on dit, suivre lui-même le conseil qu'il donne dans l'avertissement de son livre : « Que ceux qui se sont trompés pour le fond de la doctrine, ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent de l'avoir crue ; qu'ils rendent gloire à Dieu ; qu'ils n'aient aucune honte d'avoir erré, ce qui est le partage naturel de l'homme, et qu'ils confessent humblement leurs erreurs, puisqu'elles ne seront plus leurs erreurs, dès qu'elles seront humblement confessées ». Je ne saurois être de cet avis. Le bref indique toutes les propositions qui ne sont point exactes, et, comme il s'agit d'une matière où une seule expression suffit pour mettre une différence entre l'erreur et la vérité, Fénélon ne pouvoit entrer dans quelques détails sans s'exposer à renouveler toutes les disputes. On voit, par

le même avertissement que l'on vient de citer, que Fénélon étoit persuadé qu'il falloit en général parler et écrire le plus sobrement qu'on pourroit sur cette matière, et sur ce qu'on appelle *les voies intérieures*; qui sont un sujet de dérision pour les esprits profanes, et dont les règles ne sont point nécessaires au commun des fidèles.

Avant de terminer ce qui regarde l'affaire du Quiétisme, nous répondrons à deux calomnies qui furent publiées dans le temps contre Fénélon. On avoit déjà commencé à Rome l'examen de son livre, lorsqu'on répandit, avec affectation et avec un air de triomphe, que dès 1688, il avoit paru à Amsterdam un livre intitulé : *Recueil de diverses pièces concernant le Quiétisme*, etc., et où on lisoit, à la page 293 : « Les Quiétistes avoient en horreur toutes les superstitions romaines, et ils vouloient les ensevelir dans l'oubli, en ne les enseignant et en ne les pratiquant point, aussi bien que l'abbé Fénélon ». On en concluoit que le Quiétisme de Fénélon étoit de bien plus ancienne date, ou du moins qu'il en avoit été accusé dès 1688. Mais premièrement, dans ce Recueil de diverses pièces, il n'est question que du Quiétiste Molinos, et l'auteur du Recueil, qui paroît un protestant, accuse les Quiétistes d'avoir en horreur plusieurs pratiques de l'église romaine, de ne point les enseigner et de ne point les pratiquer, comme fait, selon lui, l'abbé Fénélon, dont il cite, à la marge, l'*Education des Filles*, page 144, où Fénélon dit seulement « qu'il ne faut jamais laisser mêler dans la foi, ou dans les pratiques de piété, rien qui ne soit tiré de l'évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'église, etc. » ; ce qui est bien différent de ce qu'on attribue à Fénélon, et ce qui, très-certainement, n'a aucun rapport au Quiétisme. En second lieu, j'observerai que ce passage du Recueil de diverses pièces est

tiré de la lettre qu'un Anglais écrit de Rome, le 15 février 1687. Le livre de l'Education des filles ne fut achevé d'imprimer, pour la première fois, que le 29 mars de la même année, comme on le voit à la fin du privilége, daté du 21 février. Ainsi, comment peut-il se faire qu'il soit fait mention de ce livre dans une lettre datée de Rome du 15 février? Il y a donc erreur dans la date de la lettre, soit qu'elle ait été commise à dessein, soit qu'on ne doive la regarder que comme une faute d'impression.

La seconde calomnie a pour objet la gravure connue sous le nom du *Puer parvulus*, qui fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut.

En 1695, Le Clerc grava un riche paysage, où l'on voit un jeune berger qui conduit ensemble, et dans le même pâturage, des loups et des brebis, des tigres et des bœufs, etc. L'estampe a neuf pouces de largeur sur six de hauteur. A gauche, on voit sur le devant un jeune enfant qui joue avec un serpent sorti à moitié de son trou; et un peu plus haut, sur un tertre ombragé, une femme tient un enfant qui caresse un aspic. On lit au bas de la gravure : *Puer parvulus minabit eos*. Isaï. *cap*. 21, (faute, pour 11), *vers*. 6. Il est évident, par l'inspection seule de la gravure, que ce sujet est précisément ce qu'on lit dans ce prophète (1). Ce tableau charmant est présenté, sous les

---

(1) « *Habitabit lupus cum agno : et pardus cum hœdo accubabit : vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur : simul requiescent catuli eorum : et leo quasi bos comedet paleas ; et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis ; et in cavernâ reguli* (basilic), *qui ablactatus fuerit, manum suam mittet ;* » ce que Fénélon a imité dans le Télémaque, livre 17. « Sur le bouclier de Télémaque, on voyoit, dit-il, dans les pâturages, les loups se jouer au milieu des moutons : le lion et le tigre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger

traits les plus envenimés, par l'abbé Phélippeaux, dans la Relation du Quiétisme. Selon lui, les amis de Fénélon se flattèrent qu'ils verroient bientôt l'accomplissement de la prophétie de madame Guyon, qui avoit prédit que son *Oraison* revivroit sous un enfant; c'est-à-dire, sous M. le duc de Bourgogne. « On osa même, ajoute-t-il, en donner par avance des indices. M. de Cambray, ou pressé par ses amis, ou poussé par sa propre vanité, proposa le dessin d'un tableau tiré du chapitre 11 du prophète Isaïe, etc. » L'estampe représente le duc de Bourgogne en habit de berger, la houlette à la main, etc. Les quatre vers qu'on y voit à présent n'y étoient pas d'abord, et n'ont été ajoutés dans la suite que pour cacher le dessein. M. d'Anjou est dans un coin, figuré en enfant nu qui tire un serpent de son trou, et M. de Berry, encore à la mamelle, entre les bras de sa nourrice, se joue avec un aspic qu'il tient à la main. Madame Guyon est sans doute (1) la nourrice, elle qui *crêve* de grâce et en donne aux autres ». Il ajoute qu'on distribua un grand nombre d'exemplaires de cette estampe, et qu'on en donna aux princes, aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, et à tous les autres amis, tant ces messieurs étoient assurés de la prédiction de la prophétesse ». Je ne releverai point le ton très-indécent que l'abbé Phélippeaux prend ici et dans une grande partie de sa relation, et je n'ai pas besoin de détruire des imputations aussi calomnieuses et des ex-

---

les menoit ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or ».

(1) Le caustique La Beaumelle, qui a copié une partie de ce qu'on vient de lire, n'a pas oublié ce *sans doute*, aussi absurde que calomnieux, et, au lieu de *puer parvulus minabit eos*, il lit : *Illuminabit*, etc. (ce qui est d'une mauvaise foi qu'il est bien difficile de qualifier).

plications si contraires au bon sens et à la vérité. Voici les quatre vers qu'on lit sur les secondes épreuves où l'enfant est nu, au lieu d'être habillé en berger, et même sur les premières avec la lettre :

Sous la main de *Jésus*, le tigre perd sa rage,
Le lion sa fureur, le loup est fait agneau,
L'homme devient enfant : heureux temps, heureux âge,
Où l'on ne verra plus qu'un pasteur, qu'un troupeau !

Ce qui est conforme à l'application que le prophète en fait au Messie.

IV. *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse.* La première édition fut donnée en 1699, à la fin d'avril. On peut voir, dans notre Liste des Editions, des détails assez étendus sur le fragment qui parut d'abord, et dont il fut défendu d'imprimer la suite.

Cet ouvrage est le principal titre de la gloire de Fénélon en qualité d'auteur. Le second et le troisième livres de l'Odyssée ont pu lui en donner l'idée. Dans Homère, Télémaque, après avoir exposé aux prétendants le dessein où il est d'aller chercher son père, s'avance seul sur le rivage de la mer. Il adresse une prière à Minerve. Aussitôt cette déesse, prenant la figure et la voix de Mentor, lui offre de l'accompagner. Ils se rendent à Pylos, où Nestor lui raconte tout ce qui s'est passé depuis la prise de Troie. On offre un sacrifice, et la fille de Jupiter disparoît sous la forme de l'oiseau qui lui est consacré. Nestor reconnoît Minerve, et prenant la main de Télémaque : « Je ne doute point, lui dit-il, que vous ne soyez un jour un personnage illustre, puisque, si jeune encore, vous avez les Dieux pour conducteurs ». Parmi les manuscrits de Fénélon, on trouve la traduction de quatre

livres de l'Odyssée, et elle a été imprimée dans ses Œuvres complètes.

Il n'est point d'éloges qui n'aient été donnés à cet ouvrage immortel, que tous les peuples se sont empressés de lire, soit dans l'original, soit dans les traductions qui en ont été faites dans presque toutes les langues. M. de Sacy, dont nous avons déjà parlé, et qui avoit été choisi par le chancelier d'Aguesseau, pour approuver l'édition de 1717, donne une juste idée de l'ouvrage, et en fait un éloge auquel il est difficile de rien ajouter, lorsqu'il dit : « J'ai cru qu'il ne méritoit pas seulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être heureux. Ce poëme épique (cette opinion a eu des partisans et des adversaires), quoiqu'en prose, met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs et aux Romains. La fable qu'on y expose ne se termine point à amuser notre curiosité et à flatter notre orgueil. Les récits, les descriptions, les liaisons et les graces du discours, éblouissent l'imagination sans l'égarer; les réflexions et les conversations les plus longues paroissent trop courtes à l'esprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si différents que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des lecteurs l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine et la plus sûre y sont dévoilés. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion dans la mauvaise, comme dans la bonne fortune; à aimer son père et sa patrie; à être roi, citoyen, ami, esclave même, si le sort le veut. Avec Mentor, on devient bientôt juste, humain,

patient, sincère, discret et modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'intéresse, qu'il ne remue, qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, et on ne l'admire point qu'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque et un Mentor! *Paris, ce* 1.er *juin* 1716. DE SACY ».

Du vivant même de Louis XIV, on avoit *osé* louer Télémaque, et on se trompe lorsque l'on prétend que M. de Boze garda le plus profond silence sur cet ouvrage, lorsqu'il fut reçu de l'Académie française, le 30 mars 1715, à la place de Fénélon. Après avoir parlé du commerce intime que Fénélon avoit avec les plus grands maîtres de l'antiquité, il ajoute : « De-là ces beautés naïves et riantes, ces tours nobles et hardis, ces expressions fines et délicates, ces graces vives et légères qui caractérisent tous ses ouvrages, *et qui jamais peut-être ne se sont montrées si abondamment que dans ceux qu'il refusoit d'avouer, parce qu'échappés aux heures perdues d'une plume facile, ils exposoient trop la fécondité de l'imagination* ». (tournure un peu obscure).

Je pourrois citer d'autres exemples d'hommages rendus au Télémaque par les contemporains de Fénélon. Je me bornerai à rapporter ce que dit Terrasson de cet ouvrage, dans sa Dissertation sur l'Iliade, imprimée aussi en 1715, au mois de juin, tom. I, p. 275: « Tout le monde entier sera toujours intéressé à avoir de bons rois : c'est par-là que Télémaque est le poëme le plus durable et du goût le plus général qui ait jamais été...... Télémaque est le seul (de tous les poëmes épiques) qui ait fait véritablement fortune, et qui se soit établi glorieusement dans le public. Il y auroit sans doute quelque avantage de plus que le héros d'un poëme français eût quelques rapports à la France,

et que ce poëme fût en vers ; mais passant par-dessus ces deux imperfections accidentelles, je dis que le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, et laissant bien loin tout ouvrage de la même espèce, c'est Télémaque ; *car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là* ».

Nous ne dissimulerons cependant pas que les préventions de Louis XIV contre le Télémaque subsistèrent long-temps, ou, pour parler avec plus d'exactitude, que les ennemis de Fénélon réussirent long-temps à rendre suspectes à ce prince les intentions de l'auteur du Télémaque. On en trouve la preuve dans une lettre de Fénélon qui n'a été imprimée qu'en partie ; et cette lettre est en même temps la réfutation de toutes les calomnies dont il a été la victime. On ignore la date de la lettre et la personne à laquelle elle étoit écrite :

« Pour moi, je n'ai aucun besoin ni désir de changer ma situation. Je commence à être vieux, et je suis infirme. Il ne faut point que le P. Le T. (le père Le Tellier) se commette jamais, ni fasse aucuns pas douteux pour mon compte. Je n'ai jamais cherché la cour ; on m'y a fait aller. J'y ai demeuré près de dix ans, sans m'ingérer, sans faire un seul pas pour moi ; sans demander la moindre grace, sans me mêler d'aucune affaire, et me bornant à répondre, selon ma conscience, sur les choses dont on me parloit. On m'a renvoyé ; c'est à moi à demeurer en paix dans ma place. Je ne doute point, qu'outre l'affaire de mon livre condamné, on n'ait employé contre moi, dans l'esprit du roi, la politique de Télémaque ; mais je dois souffrir et me taire. D'un côté, Dieu m'est témoin que je n'ai écrit le livre condamné que pour rejeter les erreurs et les illusions du Quiétisme, etc. (Suit un détail sur cette affaire, en deux pages et demie, après lequel Fénélon reprend ainsi). Pour Télémaque, c'est

une narration fabuleuse, en forme de poëme épique, comme ceux d'Homère et de Virgile, où j'ai mis les principales instructions qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner. Je l'ai fait dans un temps où j'étois charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me combloit (Il ne l'a donc point composé pendant son exil, comme le prétend Voltaire, mais avant 1697, temps auquel il fut relégué). Il auroit fallu que j'eusse été, non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. J'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein. Il est vrai que j'ai mis dans ces aventures toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine; mais je n'en ai marqué aucune (vérité) avec une affectation qui tende à aucun portrait, ni caractère. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu tout dire, sans peindre personne de suite. C'est même une narration faite à la hâte, à morceaux détachés, et par diverses reprises. Il y auroit beaucoup à corriger; de plus, l'imprimé n'est pas conforme à mon original (Il y a fait depuis des corrections et des additions, entre autres une de cinq pages, au livre douzième. C'est une apologie de la conduite des rois. On y apprend combien on doit être réservé à blâmer leur conduite, et c'est encore une preuve que si Fénélon avoit donné ailleurs des leçons sévères à son élève pour bien gouverner, il s'étoit toujours renfermé dans des généralités, sans avoir eu dessein de blâmer aucun prince en particulier, ni faire des portraits). J'ai mieux aimé le laisser paroître informe et défiguré, que de le donner tel que je l'ai fait. Je n'ai jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne par ces aventures, et que l'instruire en l'amusant, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne

m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste. Enfin, tous les meilleurs serviteurs (du roi, *omis*) qui me connoissent, savent quels sont mes principes d'honneur et de religion sur le roi, sur l'État et sur la patrie; ils savent quelle est ma reconnoissance vive et tendre pour les bienfaits dont le roi m'a comblé. D'autres personnes peuvent facilement être plus capables que moi; mais personne n'a plus de zèle sincère».

On peut voir, dans la Liste des Editions, ce que nous disons de quelques critiques qui parurent dans le temps, et qui excitèrent alors l'indignation du public. L'aveu que fait lui-même l'auteur du Télémaque que son ouvrage n'avoit pas reçu la dernière main, et qu'il y auroit beaucoup à corriger, nous enhardit à rapporter ici ce qui a été dit par des hommes bien différents des Faydit et des Gueudeville. Boileau écrit à Brossette, le 10 novembre 1699 : « Je souhaiterois que M. de Cambray eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que la morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère est plus instructif que lui; mais ses instructions ne paroissent point préceptes, et résultent de l'action du roman, plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse, par ce qu'il fait, nous enseigne mieux ce qu'il faut faire, que par ce que lui, ni Minerve, disent ». Voltaire, après avoir fait un juste éloge de Fénélon et de son ouvrage, ajoute : « Il est vrai qu'après la mort de ce monarque (Louis XIV), si craint, si envié, si respecté de tous, et si haï de quelques-uns; quand la malignité humaine a cessé de s'assouvir des allusions prétendues qui censuroient sa conduite, les juges d'un goût sévère ont traité le Télémaque avec quelque rigueur; ils ont blâmé les longueurs, les détails, les aventures trop peu liées, les descriptions trop répétées et trop uniformes de la vie champêtre; mais le livre a toujours été regardé

comme un des plus beaux monuments d'un siècle florissant. »

Le célèbre critique Bayle, frappé, dit le ministre Durand, de cette admiration générale (pour le Télémaque), se retranchoit sur les circonstances qui avoient relevé, disoit-il, le mérite de ce roman, comme la révolution d'Angleterre, la paix de Ryswick, les grandes idées qu'on se faisoit alors de la liberté; malgré les anachronismes qu'on y trouvoit, ajoutoit-il, et l'insuffisance des maximes du côté de la politique. Il me disoit un jour, à cette occasion, qu'il en indiqueroit tous les défauts dans un article particulier de son Dictionnaire, sous le titre de *Télémaque*, mais c'est ce qu'il ne paroît pas avoir fait ». L'abbé Trublet peut aussi être mis au nombre de ceux qui ont été trop sévères à l'égard du Télémaque (Voy. *Liste des Editions du Télémaque*, 1717).

V. *Dialogues des Morts, composés pour l'éducation d'un prince*, 1712. Dans cette première édition, on ne trouve que quarante-cinq dialogues, tous sur les anciens, à l'exception d'un seul. La seconde édition parut en 1718, en deux volumes. On y a ajouté les Dialogues des Morts modernes, avec quelques fables. Les Œuvres complètes de Fénélon renferment un plus grand nombre, soit de dialogues, soit de fables, d'après les manuscrits de l'auteur, où l'on trouve néanmoins deux ou trois dialogues qui ne sont imprimés que dans l'édition, incomplète d'ailleurs, de 1712. Le cardinal Quirini assure que les Dialogues des Morts contribuèrent aussi à indisposer le Gouvernement contre Fénélon; mais on pourroit dire de ces dialogues ce que Fénélon a dit de son Télémaque, que ce sont des leçons générales pour instruire un jeune prince en l'amusant, et qu'il n'a jamais eu l'intention d'y attaquer les défauts d'aucun prince en

particulier. Dans ces dialogues, les caractères sont très-bien observés; et, dans les fables, le style, le ton et la morale, varient autant que l'âge que pouvoit avoir le duc de Bourgogne à l'époque où chacune de ces fables fut composée, et que les défauts que l'on appercevoit alors dans le jeune prince.

VI. *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier, avec une Lettre à l'Académie Française*, 1718. La lettre à l'Académie renferme des réflexions sur la grammaire, la rhétorique, la poétique et l'histoire. Elles avoient déjà paru en 1716. « Que de raison et de lumières dans ce petit ouvrage, dit Lenglet du Fresnoy, non-seulement pour ce qui regarde la manière d'écrire l'histoire, mais encore sur les autres sciences dont il traite! » A l'égard de l'éloquence, il semble que Fénélon n'ait fait, du moins dans plusieurs endroits, que développer ce qu'il avoit dit dans son discours de réception : « On a senti que le vrai sublime, dédaignant tous les ornements empruntés, ne se trouve que dans le simple. On a senti qu'il faut écrire comme les Raphaël, les Carrache et les Poussin ont peint; non pour chercher de merveilleux caprices, et pour faire admirer leur imagination en se jouant du pinceau, mais pour peindre d'après nature. On a reconnu aussi que les beautés du discours ressemblent à celles de l'architecture. Les ouvrages les plus hardis et les plus façonnés du gothique, ne sont pas les meilleurs. Il ne faut admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement; mais visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice, etc.» Toutes ces comparaisons, tirées de la peinture et de l'architecture, ne sont pas ici de vains ornements, comme on en trouve dans quelques discours oratoires

ou dans quelques ouvrages de poésie, dont les auteurs ignorant quelquefois les sciences dont ils emploient les expressions, en appliquent assez mal les maximes et les principes qu'ils en empruntent. Fénélon avoit sur tous les beaux-arts des connoissances très-peu communes. On peut en juger par ses deux dialogues sur la peinture, par un jugement qu'il porte sur quelques tableaux, et qui se trouve dans ses Œuvres complètes. Dans la lettre sur l'éloquence, quelle idée Fénélon nous donne de l'orateur! « L'homme digne d'être écouté, dit-il, est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu? » Si cette maxime est vraie, il s'ensuit que jamais personne ne mérita plus d'être écouté que Fénélon. Nous regrettons que l'espace dans lequel nous sommes circonscrits, ne nous permette pas de nous étendre davantage sur les dialogues sur l'éloquence, et sur quelques autres ouvrages de Fénélon.

VII. *Examen de conscience pour un roi*, ou *Directions pour la conscience d'un roi*. On en trouve le manuscrit à la Bibliothèque impériale : c'est un *in-quarto* d'environ cinquante feuillets (*Voyez* l'édition du Télémaque de 1734, dans notre Liste des Editions).

VIII. *Lettres sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique*, 1718. Ces lettres sont au nombre de cinq. La seconde, qui est sur le culte de Dieu, sur l'immortalité de l'ame et sur le libre arbitre, est une réponse à trois questions que le duc d'Orléans avoit faites à Fénélon.

IX. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1718, 1731, etc. Cet ouvrage avoit déjà été publié en 1713, par le père

de Tournemine, qui y avoit mis une préface, dont le père Malebranche se plaignit avec juste raison. Le cardinal de Polignac en avertit Fénélon, qui désapprouva la préface, et le père Le Tellier obligea le père de Tournemine de se rétracter, ce qu'il fit par une lettre qu'il écrivit au père Malebranche, et par un article qu'il mit dans le Journal de Trévoux. Fénélon prouve l'existence de Dieu, 1.° par des preuves qu'on peut appeler naturelles, et qui sont à la portée des plus simples; 2.° par des preuves purement intellectuelles, et par l'idée même de l'infini. Dans l'une et l'autre partie, dont la seconde ne parut qu'en 1718, Fénélon emprunte plusieurs preuves de la Recherche de la vérité; et dans une lettre au cardinal de Polignac, il lui marquoit qu'il désapprouvoit la préface du père de Tournemine; qu'il ne l'avoit pas lue avant l'impression; que les preuves qu'il avoit empruntées de la Recherche de la vérité étoient solides, et qu'il ne les avoit choisies, que parce qu'il les avoit jugées telles, etc. »

X. *Recueil de Sermons choisis sur différents sujets*, 1706. Il n'y a que six sermons, qui même ne sont pas tous de Fénélon. En 1727, on publia dix sermons de Fénélon, d'après le manuscrit de l'auteur; mais tous avoient déjà paru, soit dans le premier Recueil, soit dans les Entretiens spirituels. Nous avons déjà fait l'éloge de deux de ces sermons, et nous sommes persuadés qu'on s'est trompé, lorsqu'on a dit, d'une manière trop générale, que les sermons de Fénélon sont de la jeunesse de ce prélat, et *ne sont que les premières fleurs des fruits mûrs qui ont suivi* (c'est ce que dit l'abbé Goujet, d'après l'éditeur de ces sermons). Sans parler du discours pour le sacre de l'électeur de Cologne, qui ne fut prononcé qu'en 1707, lorsque Fénélon avoit environ

soixante ans; le sermon sur l'Epiphanie doit être de 1686 environ, après l'ambassade de Siam, temps où l'auteur, qui y fait très-certainement allusion, devoit avoir plus de trente-six ans.

XI. *Œuvres spirituelles de Fénélon.* Il y en a eu plusieurs éditions. La première n'étoit qu'en un volume. Les suivantes en ont eu deux, quatre, et même cinq. Dans celle de Paris, 1739, on trouve un prétendu *Avis de l'imprimeur*, que l'on donne, est-il dit dans le Supplément au Morery, de 1749, à une main illustre par son caractère et par ses dignités (le cardinal de Fleury, mais cette tournure est un peu singulière). On y lit « qu'on ne doit pas dissimuler qu'on trouvera en quelques endroits (de ces Œuvres spirituelles), et surtout dans la première partie, des traits un peu forts, et des expressions qui approchent des sentiments condamnés dans le livre des Maximes des Saints; mais le lecteur, ajoute l'auteur de l'Avis, doit se souvenir que cette première partie de tout l'ouvrage a été écrite avant le bref d'Innocent XII; que l'auteur a condamné lui-même ces termes et ces expressions, etc. »

XII. *Abrégé de la vie des anciens philosophes.* Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois, en 1726, M. de Ramsay en contesta l'authenticité dans une lettre insérée au Journal des Savants de juin de la même année. L'abbé Baudouin, chanoine de Laval, et qui avoit été précepteur du duc de Luynes, répondit à cette lettre au mois d'octobre. Il est certain que l'ouvrage ne se trouve point parmi les manuscrits de Fénélon. Ce n'étoit d'abord qu'un canevas assez informe, que le père du Cerceau retoucha, en y ajoutant les vies de Socrate et de Platon.

§. III. AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION DU TÉLÉMAQUE.

Il est difficile de trouver deux éditions semblables du Télémaque. L'ouvrage y offre presque toujours des différences considérables dans le texte. Cette variété vient :

1.° De ce que les premières éditions données avant 1717, ont été faites sur des copies informes qui s'étoient répandues dans le public sans l'aveu de l'auteur, et qui s'écartoient plus ou moins du manuscrit original, écrit entièrement de la main de Fénélon;

2.° Ce manuscrit, qui est à la Bibliothèque impériale, *in-quarto*, *maroquin rouge*, de 453 feuillets, de dix-huit à vingt lignes par page, n'a aucune division de livres. Une main plus récente a placé des chiffres aux endroits où commencent les vingt-quatre livres dans l'édition de 1717, et dans la plupart des suivantes; et ces chiffres sont quelquefois au milieu d'une ligne. Chaque page est pliée en deux; le texte est d'un côté, et Fénélon a placé quelques corrections ou additions sur l'autre partie. Ce premier manuscrit a servi comme de base à toutes les éditions antérieures à celle de 1717, qui l'ont suivi avec plus ou moins de fidélité, suivant les copies que l'imprimeur avoit pu se procurer. Il est certain que Fénélon avoit abandonné ce premier manuscrit, et il a fait depuis un très-grand nombre d'additions et de corrections, sur une copie divisée en vingt-quatre livres, qui a été conservée dans la famille, et que le marquis de Fénélon suivit dans l'édition de 1717.

3.° Quelque supérieure que soit cette édition de 1717 à toutes celles qui l'avoient précédée, elle n'est pas toujours exempte de fautes. Il y a des leçons évidemment défectueuses. Les corrections que faisoit Fénélon dans une partie de phrase, en nécessitoient une dans l'autre partie de phrase, ou dans la phrase, soit précédente, soit suivante, et cependant il a négligé quelquefois de faire ces corrections, que l'on peut cependant soupçonner, et pour ainsi dire deviner, en lisant exactement le passage entier, ou en consultant quelques-unes des premières éditions.

4.° Cette copie n'étoit pas la seule, et, en 1777, il existoit jusqu'à sept manuscrits différents, copiés ou corrigés par Fénélon même. C'est ce que nous assure l'auteur de l'éloge de Fénélon, qui remporta l'*accessit* pour le prix de l'Académie française; et il dit les avoir vus. On peut croire que quelques corrections importantes, que l'on trouve dans les éditions de 1719, 1731, 1734, 1745, etc., dérivent des leçons de quelques-unes de ces copies.

5.° Dans quelques éditions modernes, on a *osé* corriger le style de Fénélon, d'après des règles établies par plusieurs grammairiens de nos jours, et dont quelques-unes indiquent en effet l'usage le plus généralement reçu aujourd'hui, tandis que les autres sont contestées avec raison par des écrivains d'un mérite distingué. Mais pourquoi ne pas conserver des locutions et des tours de phrase qui étoient en usage du temps de Fénélon, et dont on trouve des exemples dans La Fontaine et dans quelques autres auteurs, même dans Racine? La correction de ces fautes, vraies ou prétendues, seroit assez indifférente dans des ouvrages d'histoire, de morale, de physique, etc.; mais à l'égard des ouvrages de génie, à l'égard de nos grands écrivains, un éditeur ne doit pas être assez téméraire pour les corriger. Il doit présenter fidèlement et l'idée

et l'expression de l'auteur; et s'il prétend qu'il n'a eu d'autre dessein que de donner des leçons à ses contemporains, ces leçons, qui peuvent être proposées modestement dans des notes, ne doivent jamais passer dans le texte.

6.° Un autre reproche que l'on peut faire à quelques éditeurs modernes, c'est qu'ils ont cru devoir se rapprocher, le plus qu'il leur a été possible, du premier manuscrit de Fénélon, quoique l'auteur l'eût abandonné dans la suite, comme nous l'avons déjà dit. Ce premier manuscrit ne pouvoit leur servir pour un sixième, au moins, de l'ouvrage, que l'on trouve dans la copie corrigée, et dès-lors il ne leur restoit plus d'autre parti à prendre que de copier fidèlement ces additions dans le Télémaque de 1717, et c'est ce qu'ils ont fait. Ajoutons que quelques-uns d'entre eux ont suivi l'orthographe de Voltaire, ce qui devient fort ridicule, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage du dix-septième siècle.

On doit conclure de tout ce que nous venons de dire, que pour donner une édition correcte du Télémaque, il falloit commencer par comparer les variantes du premier manuscrit; de la copie corrigée depuis par l'auteur; de quelques-unes des premières éditions; de l'édition de 1717 et des principales éditions qui ont été données depuis, commes celles de 1719, 1725, 1731, 1734, 1745; de l'édition des Œuvres complètes, etc., et c'est ce que nous avons fait dans liste des principales variantes, que l'on trouvera à la fin du second volume.

Ce premier travail fini, il s'agissoit de choisir, parmi ces variantes, celles qui devoient être admises dans le texte préférablement aux autres. Nous ne nous sommes décidés qu'après un mûr examen; et si dans quelques endroits, qui seront en petit nombre, à ce qu'il nous semble, le lecteur n'est pas de notre avis,

il pourra consulter les variantes, où nous lui fournirons, pour ainsi dire, des armes contre nous-mêmes, et il sera le maître de porter un nouveau jugement.

Pour justifier la préférence que nous donnons à certaines éditions, il étoit à-propos de faire une liste raisonnée de la plus grande partie des éditions du Télémaque. Cette liste, qui ne doit être regardée que comme un essai, peut avoir d'autres avantages, indépendamment de son utilité bibliographique. Nous avons cru devoir y joindre, mais toujours par ordre chronologique, la liste des satires, apologies et autres ouvrages, composés à l'occasion du Télémaque.

Une Table des matières devenoit nécessaire. On y indique les principales maximes de l'ouvrage, et alors le premier mot est en caractères italiques; et en même temps, elle peut tenir lieu de notes mythologiques, historiques et géographiques. Nous répondons aux notes satiriques de Limiers, en parlant de l'édition de 1719. Nous n'avons fait aucun usage des imitations des auteurs Grecs et Latins, qui se trouvent dans les éditions de 1731 et de 1745. Si on en excepte le récit de la mort d'Hercule, qui est presque entièrement tiré de Sophocle, et quelques comparaisons que l'auteur paroît avoir eu dessein d'imiter, tout le reste des imitations rapportées dans ces éditions, données par Durand, ne sont qu'un rapprochement d'idées qui peuvent être venues également aux anciens et à Fénélon, sans que celui-ci y ait même songé, à ce qu'il nous a paru.

On ne trouvera point ici les Aventures d'Aristonoüs. Le marquis de Fénélon a déjà remarqué qu'elles n'avoient aucun rapport au Télémaque; elles appartiennent aux Fables, qui sont jointes aux Dialogues des Morts, dont nous nous proposons de donner une édition plus complète que celles qui ont paru jusqu'ici. Pour ce qui est du Discours de Ramsay sur le poëme

épique, comme nous avons remarqué qu'il n'a presque pas de lecteurs, nous ne le donnons pas ici, et nous imitons en cela plusieurs éditeurs, qui ont cru devoir le supprimer. Ce que Ramsay dit sur le poëme épique n'apprend rien de nouveau : cependant l'auteur répond assez bien aux objections que l'on faisoit alors contre le Télémaque, mais que l'on ne fait plus aujourd'hui; comme de n'être pas en vers; d'être rempli d'anachronismes; d'offrir quelques descriptions trop passionnées dans l'histoire des amours de Calypso et d'Eucharis; de n'avoir aucun rapport à la nation française, etc.; reproches auxquels on a répondu plusieurs fois.

Nous n'osons nous flatter que l'édition que nous donnons soit exempte de fautes, surtout dans la partie qu'on pourroit appeler bibliographique. Il est impossible de tout voir : l'esprit, la main même se fatiguent à la longue. Ainsi, nous avouons qu'on peut faire mieux, et nous serons satisfaits, si le public estime que nous avons indiqué les moyens de parvenir à donner du Télémaque une édition qui ne laisse rien à désirer. La vue de l'utilité publique a pu seule nous soutenir dans un travail aussi long et aussi pénible, et nous avons cru en même temps que l'unique moyen de témoigner notre respect et notre admiration pour un homme qui a été toute sa vie l'ami de l'humanité, étoit de donner tous nos soins à celui de ses ouvrages dont l'utilité est plus générale, qui a le plus contribué à sa gloire, et qui rendra immortel le nom de FENELON.

LISTE
DES ÉDITIONS.

LISTE

Des principales Éditions du Télémaque; des Traductions qui ont été faites de cet Ouvrage; des Critiques, Vies de l'Auteur, etc.

D'après une lettre de Fénélon, nous avons fixé la véritable époque de la composition du Télémaque. Il nous apprend lui-même qu'il avoit fait cet ouvrage avant sa disgrâce, et par conséquent avant le mois d'août 1697. L'opinion contraire, quoiqu'assez généralement répandue, n'en est pas moins une erreur. On s'est trompé encore davantage dans les détails que l'on a donnés sur les premières éditions. Nous ferons nos efforts pour rétablir la vérité, et, à la fin de la Liste de ces Editions, nous relèverons une partie des inexactitudes que l'on trouve à ce sujet dans la plupart des écrivains qui en ont parlé. Nous n'entreprendrons point de donner ici la liste complète de toutes les éditions: il seroit presque impossible de la donner, et ce travail seroit même assez inutile. Nous nous bornerons donc aux éditions principales d'un ouvrage qui, après les Fables de La Fontaine, est peut-être celui de tous les ouvrages français qui a été imprimé un plus grand nombre de fois. La Liste que nous en donnons ne doit même être regardée que comme un premier essai dans ce genre, et nous prions le Lecteur de faire attention qu'il est très-difficile que, dans un ouvrage de bibliographie surtout, il ne se glisse bien des fautes et

d'omission et de commission. La même remarque doit s'appliquer à la Liste des Variantes.

Veniam petimus damusque vicissim.

1699. *Suite du Quatrième livre de l'Odyssée d'Homère*, ou *les Avantures* (sic) *de Télémaque, fils d'Ulysse.* A Paris, chez la veuve de Claude Barbin, etc., avec privilége du roi, 1699, *in*-12 de 208 pages, non compris, 1.° *le Libraire au Lecteur*; 2.° *Fautes à corriger*; 3.° *Extrait du privilège du Roi* (accordé à la veuve Barbin pour huit années). Le libraire avertit que l'ouvrage a été imprimé sur une copie peu correcte et très-mal écrite, etc. Le titre courant est: *Suite de l'Odyssée d'Homère* (on lit par erreur *Odicée* jusqu'à la page 120 inclusivement). Le faux-titre porte: *Les Avantures de Télémaque.* Il n'y a point d'*approbation*, et le président Cousin, que l'on dit avoir été le censeur, étoit incapable de l'ineptie qu'on lui prête, lorsqu'on assure qu'il approuva le Télémaque comme *fidèlement traduit du grec. Voyez* 1801. Au bas de la page 208 et dernière, on lit, en parlant d'Idoménée: *Il marche chancelant vers la ville en demandant son fils.* On en étoit là pour l'impression, lorsque des ordres supérieurs empêchèrent d'imprimer le reste de l'ouvrage.

Nota. Dans la suite, nous écrirons *Aventures*, au lieu d'*Avantures*, qu'on lit dans toutes les éditions jusqu'en 1745 à peu près. La dernière leçon est plus conforme à la prononciation: dans la première, on suit l'étymologie.

— *Suite du Quatrième livre*, etc. C'est une contrefaçon, ou peut-être une répétition de l'édition originale du fragment. Au titre courant, on lit partout *Odicée.* Au frontispice, on lit *Chapelle*, au

lieu de *Chappelle*; et, à la page 17, ligne 10, on lit *Télémaque*, au lieu de *Témélaque*, faute de la première édition, dont le papier est plus beau.

1699. *Les Aventures*, etc., suivant la copie de Paris. La Haye, Adrian Moetjens, 1699, *in*-12 de 208 pages. On lit dans l'Avertissement : Ce livre n'a pas plutôt paru au jour, que les exemplaires en ont été enlevés. C'est le sort de tous les ouvrages d'esprit. Celui-ci excelle en son genre. Les gens de bon goût soupçonnent assez légitimement qu'une pièce où l'esprit et la délicatesse règnent partout, et qui peut servir d'instruction pour un jeune prince, ne peut sortir que de la savante plume de Monseigneur François de Salignac-Fénélon, illustre archevêque de Cambray, etc. Moetjens finit par prier qu'on lui communique une copie plus ample ou plus correcte. L'édition parut au mois de juin.

— *Les Aventures*, etc. Sans date, sans nom de ville, ni d'imprimeur; mais l'édition paroît faite à Rouen : c'est la première complète. On trouve d'abord le fragment qui finit page 80 : les chiffres recommencent, et on lit : *Suite des Aventures de Télémaque. Cependant le peuple touché*, etc., et l'ouvrage finit page 350. Dans l'Avis qui est en tête du fragment, on prévient que l'édition a été faite sur une copie sans lacune, très-différente de celles qui sont entre les mains de quelques particuliers; que l'ouvrage est présentement complet et entier, etc. On lit au bas, en plus petits caractères : « Le lecteur ne sera pas surpris de voir le chiffre redoublé, quand il saura qu'on n'avoit d'abord eu intention que de donner la suite de ce qui avoit été imprimé, mais on a depuis cru, avec raison, que l'ouvrage complet feroit beaucoup plus de plaisir ».

— *Seconde partie des Aventures*, etc., 1699.

Sans indication de ville, ni d'imprimeur, 230 pages. — *Troisième partie*, etc., 204 pages. — *Quatrième partie*, etc., 215 pages. — *Cinquième partie*, 208 pages; ce qui complète l'édition sans date du fragment, par Moetjens. Bayle, qui avoit d'abord douté que le Télémaque fût de Fénélon, se trompa encore plus, lorsqu'il prétendit que ce second volume étoit inférieur au premier (*Voyez* 1700).

1699. *Les Aventures*, etc.; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. La Haye, Moetjens, 4 vol. *in*-18. On doit y joindre aussi l'édition du fragment par Moetjens.

— *Les Aventures*, etc.; édition augmentée, etc. Bruxelles (ou plutôt Rouen), François Foppens, 1699, 2 vol. *in*-12. Cette édition est divisée en dix livres, avec des arguments.

Nota. Dans la Bibliothèque volante, on parle d'une traduction anglaise du Télémaque, publiée à Londres, en 1699.

Le Télémaque spirituel, *in*-12, 1699. C'est une critique, non du Télémaque, mais des *Maximes des Saints*, d'après la plaisanterie bonne ou mauvaise que l'on fit alors, en disant que les Maximes des Saints étoient un vrai roman spirituel, et le Télémaque, les maximes des rois et du gouvernement (*Voyez* 1717).

Six Lettres à un Ami, sur le sujet des nouvelles Aventures de Télémaque, *in*-12 de 103 pages. La première est datée de 1699, les autres de 1700. Elles sont bien écrites; la critique en est un peu sévère, mais on est forcé de convenir qu'elle n'est pas toujours sans fondement.

Nota. Nous avons promis de relever ici quelques inexactitudes échappées à plusieurs écrivains au sujet des premières éditions du Télémaque. On lit dans la Bibliothèque des Romans, septembre 1775: «Ce fut en 1698 que M. de Fénélon commença à faire imprimer le Télémaque, etc. Il n'y en eut alors que 200 pages imprimées.

La première édition correcte est celle de 1701, etc. Toutes ces éditions de Hollande n'étoient qu'en neuf livres, etc » Tout cela est autant d'erreurs. Fénélon n'a jamais fait imprimer son Télémaque; aucune édition n'est divisée en neuf livres; la première édition est de 1699, et non de 1698; l'édition de 1701, est moins correcte que deux ou trois éditions de 1699; enfin, le fragment a 208 pages, et non 200. On a prétendu aussi « que le libraire qui imprima ce fragment n'en étoit qu'à la 208.e page, lorsque la cour en fut *instruite;* que tous les exemplaires furent *saisis*, les imprimeurs *maltraités*, etc.; que quelques exemplaires avoient échappé à la vigilance de la police; que cette édition, toute imparfaite qu'elle étoit, se répandit avec rapidité, et qu'*encouragé* par ce succès, mais intimidé par la crainte du Gouvernement, l'imprimeur vendit, sous le plus grand secret, quelques copies manuscrites de la partie de l'ouvrage qui n'avoit pas encore été imprimée, etc. » Ce récit se détruit de lui-même. La veuve Barbin ne put être *maltraitée*, puisqu'elle avoit obtenu un privilége : la cour étoit donc *instruite* d'avance. Si tous les exemplaires furent *saisis*, comment le libraire fut-il *encouragé* par le succès ? S'il fut *maltraité*, il est difficile de croire qu'il ait vendu, même sous le plus grand secret, quelques copies manuscrites de la suite, etc. Il est certain que tous les exemplaires du fragment furent débités en très-peu de temps, ainsi que le dit Moetjens. Les éditions complètes furent recherchées avec le même empressement; et, dès le 10 novembre 1699, Boileau écrivoit à Brossette : « L'avidité avec laquelle on le lit (le Télémaque), fait bien voir que si on traduisoit Homère en beaux mots, il *fe*rait l'*effet* qu'il doit *fai*re, et qu'il a toujours *fait* (cacophonie assez remarquable). Je souhaiterois, etc. (*Voyez* la Liste des ouvrages de Fénélon, article *Télémaque*).

1700. *Les Aventures*, etc.; nouvelle édition, augmentée de l'Histoire d'Aristonoüs et de Sophronime. Bruxelles, Fr. Foppens, 1700, *in*-12, 2 vol. L'ouvrage est divisé en dix livres. Dans l'Avis au lecteur, on parle d'une impression en seize livres, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot d'augmen-

tation. Les Aventures d'Aristonoüs se trouvent à la fin du second tome, et les chiffres recommencent. Le caractère est plus gros que celui qui a été employé dans l'édition suivante, et le titre est en rouge.

1700. *Les Aventures*, etc. Bruxelles, Fr. Foppens, 1700. 2 tom. en un vol. Le caractère est plus petit que dans la précédente, et il n'y a point de lettres rouges au frontispice. L'ouvrage est divisé en seize livres, et c'est la contrefaçon dont il est parlé dans l'Avis de l'édition précédente, supprimé en partie dans celle-ci.

— *Les Aventures*, etc. La Haye, Adr. Moetjens, 1700, 4 vol. petit *in*-12. Ce libraire en donna plusieurs éditions cette même année; l'une porte au titre : *Sixième édition*.

— Traduction flamande, par D. Ghiis. Utrecht, 1700. *in*-8.°

Sophronyme, ou *les Aventures d'Aristonoüs*, 1700. Sans indication de ville, ni de libraire, *in*-12 de 82 pages, y compris trois dialogues des Morts.

Critique générale des Aventures de Télémaque (par Gueudeville). Cologne, Héritiers de Pierre Marteau (ou plutôt Hollande), 2 ou 3 vol. *in*-12, qui peuvent être reliés en un. Le premier, de 91 pages, contient la critique générale. Le second, de 151 pages, renferme la critique du premier tome du Télémaque. Le troisième, où l'on trouve la critique de la première et de la seconde suite du tome second du Télémaque, est de 406 pages, 1700 et 1701. Cet ouvrage est assez peu estimé. Lenglet du Fresnoy dit cependant qu'il y a du bon, et Bayle, en annonçant cet ouvrage à un de ses amis, en loue beaucoup l'auteur; mais il est bon de remarquer que ce critique fait dans ses lettres un aveu bien singulier. La lettre est du 6 mars 1702 : « Je vous fais confidence, dit-il, d'une chose qui vous surprendra, et qui pourra bien vous paroître fort mauvaise; c'est que je n'ai rien lu, ni du Télémaque (il avoit paru cependant depuis trois ans, et, la première année seule, on en

avoit donné plus de vingt éditions), ni des écrits qui ont été faits pour ou contre ». On voit ailleurs que Bayle attendoit, je ne sais pourquoi, que le jugement du public fût fixé sur le Télémaque, et qu'il se proposoit de recueillir, dans un article *Télémaque*, tout ce qui auroit été dit pour et contre. C'étoit assez sa méthode; on sait qu'il se comparoit lui-même à Jupiter *Assemble-Nuages*, et on a dit de lui qu'il exerçoit les fonctions d'avocat-général, mais qu'il ne donnoit point ses conclusions. Pour ce qui est de Gueudeville, il est certain qu'il répète souvent qu'il n'a eu d'autre dessein que d'attaquer le corps du Télémaque, c'est-à-dire la fiction et la fable de ce roman, et non l'âme; c'est-à-dire les sages maximes de Mentor sur la félicité des peuples. En effet, il donne les plus grands éloges à la morale du Télémaque; il attaque même très-vivement Faydit et sa Télémacomanie, où celui-ci n'a gardé aucune mesure. Gueudeville blâme l'histoire d'OEdipe gravée sur le bouclier de Télémaque, qu'il trouve trop longue et ennuyeuse. Il est difficile de croire que Fénélon ait lu cette critique; cependant il a substitué, dans les copies suivantes de son Télémaque, l'histoire de la dispute de Minerve et de Neptune, à ce lugubre récit des malheurs d'OEdipe et de toute sa famille, qu'on trouve dans les éditions avant 1717 (*Voyez* Variantes).

La Télémacomanie, ou la censure et critique des Aventures de Télémaque (par Faydit). Eleuthéropolis, par Philalèthe (ville de la liberté, par l'ami de la vérité, ou plutôt à Rouen), 1700, *in*-12. Si on en excepte quelques réflexions assez justes sur le danger des romans, cet ouvrage méritoit le mépris général où il tomba dès qu'il parut. Faydit fait une grande dépense d'esprit et un étalage ridicule d'érudition, pour relever des anachronismes, qui sont ici très-indifférents. Vingt ans auparavant, il avoit attaqué Bossuet; il attaqua depuis Malebranche, et il ne réussit pas mieux dans le dessein qu'il avoit sans doute *magnis clarescere inimicitiis*. Faydit avoit reproché à Gueudeville l'insipidité de son style et le mauvais ton de sa plaisanterie; Gueudeville tourna en ridicule la pédanterie de Faydit, et le public jugea qu'ils avoient raison tous deux.

*Lettre de M. l'abbé de G**** à un de ses Amis*, sur la critique générale des Aventures de Télémaque. Cette

brochure *in*-12 de 42 pages, et sans date, est une fort bonne réponse à l'ouvrage de Gueudeville.

1701. *Les Aventures*, etc.; nouvelle édition, la première correcte. La Haye, Adrian Moetjens, 1701, *in*-12 de 448 pages. L'ouvrage est divisé en dix livres; le privilége des Etats est du 3 décembre 1699. Le libraire annonce que cette édition a été faite d'après la révision de l'auteur, et il assure que pour cet effet, il étoit allé lui-même à Cambray, sans doute pour en conférer avec Fénélon, ce qui paroît dénué de toute vraisemblance. On trouve au frontispice le nom et les titres de l'archevêque de Cambray. La Préface est de l'abbé de la Landelle de Saint-Remy, qui se trouvoit alors en Hollande, et qui paroît avoir eu la plus grande part à cette édition. L'auteur de la nouvelle Vie de Fénélon dit, avec raison, que l'abbé de Saint-Remy, dans sa Préface, rappelle mal-à-propos les controverses de Bossuet avec Fénélon, puisqu'elles n'avoient aucun rapport à un ouvrage tel que Télémaque; que l'admiration de cet abbé pour l'archevêque de Cambray l'a rendu aussi injuste que sévère pour l'évêque de Meaux, auquel il prête des motifs d'intérêt et des sentiments de jalousie auxquels ce prélat étoit assurément bien supérieur. L'abbé de Saint-Remy traite comme elles le méritent les critiques de Faydit et de Gueudeville, et il termine sa Préface par deux épigrammes contre ces deux Zoïles. Il assure qu'en moins d'un an, on avoit déjà donné plus de vingt éditions du Télémaque, et que cependant il n'y en avoit pas encore assez pour contenter l'avidité du public, « qui ne peut se rassasier, dit-il, de la lecture d'un livre si utile et si agréable». L'épigramme qui commence par: *Gueudeville et Faydit, ces critiques fameux*, etc.,

est d'un poète réfugié, nommé Térond. On s'est trompé, en disant que cette Préface avoit été supprimée dans les éditions suivantes, et il n'est pas vrai non plus que cette édition ait servi de base à toutes les éditions avant 1717.

1701. *Les Aventures*, etc. Même titre que la précédente ; mais c'est une contrefaçon, divisée en seize livres, et qui fourmille de fautes.

— *Les Aventures*, etc., jouxte la copie de Paris, chez la veuve Barbin, 1701, *in*-12. Il n'y a en tête qu'un simple avis.

1702. Traduction italienne. Leyde, 1702, *in*-12 (*Voy*. 1704).

Le Critique désintéressé, ou *Fin de la critique des Aventures de Télémaque*, où l'on voit le portrait des bons et des mauvais rois. Cologne, Héritiers de P. Marteau, 1702, petit *in*-12. Cet ouvrage, dont on donna une seconde édition en 1704, pourroit se joindre à la critique de Gueudeville.

1703. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens, 1703, *in*-12.

1704. *Gli Avvenimenti di Telemaco tradotti dal francese* per B. Moretti. Leiden, Fred. Haaring, 1704, *in*-12, 2 tom. en un vol. Cette traduction italienne a été imprimée un grand nombre de fois.

Télémaque, tragédie, ou *les Fragments des modernes, opéra*, paroles de Danchet, pour les liaisons seulement, musique de Campra, représenté le 11 novembre 1704. Le nom de Télémaque vient de ce qu'un de ces fragments est tiré de l'opéra d'Ulysse, paroles de Guichard, musique de Rebel père, représenté le 21 janvier 1703. On y trouve, entre autres rôles, ceux de Télémaque, de Calypso et d'Eucharis ; imprimé la même année 1704, *in*-4.° La représentation et l'impression de cet opéra, prouvent qu'à cette époque le mécontentement de la cour contre le Télémaque avoit beaucoup diminué.

1705. *Les Aventures*, etc., dernière édition, plus ample et plus exacte que les précédentes (formule mercantile et style de libraire). A la Haye, Moetjens, 1705, *in*-12; deux tomes en un volume, avec figures. L'ouvrage est divisé en seize livres, et suivi des Aventures d'Aristonoüs et de trois dialogues. On y trouve la préface de l'abbé de Saint-Remy. J'ai vu deux éditions de cette même année, toutes deux avec le nom de Moetjens. Une des deux n'a point de figures, et on lit au frontispice *Adrien*, au lieu d'*Adrian*, et le premier volume est de 272 pages, tandis que dans l'autre édition il y a 271 pages. Cette édition, dont le premier volume a 272 pages, me paroît une contrefaçon faite à Rouen.

1706. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens, 1706. *in*-12.

— *Les Aventures*, etc. Bruxelles, François Foppens (ou plutôt Rouen), 1706, 3 vol. petit *in*-12. Nous ne parlerons ici que du troisième volume, qui est très-remarquable; il a 262 pages, et est fort mal imprimé. Voici le titre : *Suite et fin des Aventures de Télémaque*, etc. La Dédicace, au duc de Nivernois, est signée *Nault* (auteur de *Bibracté* et d'*Ambiorixène*, ouvrages plutôt romanesques qu'historiques, et juge de Lucy en Nivernois). Il parle de son ouvrage comme d'une traduction, et il prie son protecteur de présenter Télémaque à Louis XIV, ce qui prouve que le bon juge de Lucy n'étoit pas trop bien au courant de ce qui se passoit à la cour. Cette suite du Télémaque est divisée en trois livres, intitulés : *Livres onzième, douzième et treizième.* Il y a un sommaire aux deux derniers. Ulysse et Télémaque, arrivés à Ithaque, mettent à mort les prétendants,

ce qui est en effet traduit ou imité d'Homère. Minerve donne les conditions de paix entre Ulysse et ses sujets ; elles sont fort sages. Ulysse veut marier Télémaque, et envoie demander à Idoménée sa fille Antiope. Le roi d'Ithaque et son fils se rendent à Salente. Fêtes pour le mariage, calquées sur celles qui eurent lieu au mariage de Louis XIV. Au retour, le vaisseau d'Ulysse se sépare de celui de Télémaque, et le roi ne retourne à Ithaque que cinq ans après. Il raconte les nouvelles aventures qui lui sont arrivées dans l'Epire. Mort d'Ulysse, qui *s'est étranglé en avalant une arète de poisson.* Pénélope en meurt de chagrin quelques jours après. Cependant Télémaque et Antiope avoient eu plusieurs enfants, dont il ne resta que Télémaquion et la princesse Anaxibea. Celle-ci est changée en nourrice par la cupidité et par l'ambition de Clytemna, sa nourrice, qui lui substitue sa propre fille Epilonidaris. Elle en a des remords, et avant de mourir, elle découvre ce qu'elle a fait. Son aveu termine un combat de générosité entre Télémaquion et le fils de Nestor, l'un et l'autre étant prêts à céder sa maîtresse à son ami. Le jeune Nestor épouse la sœur de Télémaquion, et celui-ci épouse la fille de la nourrice. Télémaque et Antiope font régner l'âge d'or dans Ithaque, etc., etc. » L'ouvrage est assez mal écrit, et, comme on le voit, l'imagination n'en est pas des plus heureuses. L'histoire de l'arète surtout est un incident assez burlesque, mais c'est le seul de ce genre qui se trouve dans tout l'ouvrage, dont le reste est très-sérieux.

1708. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens, 1708, *in*-12.

1710. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens,

1710, *in*-12, avec figures. L'ouvrage est divisé en seize livres.

1711. *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse,* ou *Suite*, etc., par Monseigneur François de Salignac, etc., servant d'instruction à Monseigneur le duc de Bourgogne; dernière édition, plus ample et plus correcte que les précédentes. La Haye, Moetjens; 1711, *in*-12 avec figures. On y trouve les Aventures d'Aristonoüs, mais il n'y a aucun dialogue. On avoit donné l'année précédente une édition des Dialogues des anciens. A Paris, Florentin Delaulne. Aux pièces liminaires de l'édition de 1701, on a joint deux pièces de vers latins, dont l'une est une fable adressée à M. de Cambray, *acerrimum religionis vindicem*, et l'autre : *Ad illustrissimum virum *** ode*. L'ouvrage est divisé en dix livres. Les figures sont fort belles.

1712. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens, 1712, 2 vol. *in*-12, avec les Aventures d'Aristonoüs et trois dialogues. L'édition paroît de Rouen et une contrefaçon.

1713. *Aventuras de Telemaco hijo de Ulysses, por el Arcobispo de Cambray, en La Haya,* Adrian Moetjens, 1713, *in*-12, avec figures. Il paroît que c'est la première édition de la traduction espagnole.

1714. *Télémaque*, ou *Calypso*, tragédie-opéra, paroles de Pellegrin, musique de Destouches, représentée le 29 novembre 1714, imprimée la même année, *in*-4.° Les Amours de Télémaque, de Calypso et d'Eucharis en sont le sujet.

1715. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens,

1715. 2 vol. *in*-12. L'ouvrage est divisé en seize livres. Le texte est assez conforme à l'édition de 1705 : cependant il y a des variantes particulières ; mais ces éditions paroissent faites sur des copies moins exactes que celles qui ont servi pour les éditions de 1699.

— Traduction flamande du Télémaque, par un anonyme. Amsterdam, 1715, in-8.° Elle diffère de la traduction donnée en 1700.

Télémaque cadet, opéra-comique, parodie de l'opéra-tragique (*Voyez* 1714), représentée avec un succès prodigieux à la Foire Saint-Germain, en 1715, reprise en 1725 et en 1730. Elle est de Le Sage.

1716. *Les Aventures*, etc. La Haye, Moetjens, 1716, *in*-12.

Les Lois de Minos, ou *Continuation du Quatrième livre des Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse ;* contenant plusieurs réglements pour l'administration de la justice et de la police, propre (sic) à rendre les hommes heureux ; nouvelle édition (je ne connois point la première). Amsterdam, chez François l'Honoré, 1716, *in*-12 de 272 pages, sans l'Avis du Libraire, et un Sommaire des lois Dans l'Avis, on lit : « Quoique je ne puisse pas assurer que ce petit ouvrage soit entièrement du même auteur que ce qui a déjà paru, le lecteur connoîtra par la netteté du style, par la justesse des comparaisons, par les beaux traits de morale, et par les sages réflexions qui y sont répandues, que tout au moins l'imitation a été très heureuse, et que même cette partie de l'ouvrage est plus utile, et d'un usage plus solide, que tout ce que l'on a vu sous le titre des Aventures de Télémaque ». L'éloge est outré, sans doute ; néanmoins, il faut avouer que ces lois du roi Minos sont remplies de sagesse. Les anecdotes dont elles sont entremêlées sont intéressantes, et le style de l'ouvrage répond assez à l'importance de la matière. L'impression est en gros caractère, et assez belle.

1717. *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par feu Messire François de Salignac de la Motte Fénélon*; première édition conforme au manuscrit original. A Paris, chez Jacques Estienne (quelques exemplaires portent Florentin Delaulne; mais l'ouvrage fut imprimé par la veuve d'Antoine Lambin, Jacques Estienne et ses successeurs n'ayant jamais été imprimeurs), 1717, avec privilége du roi; 2 vol. *in*-12, avec de belles figures. L'Epître, adressée au roi, est signée Fénélon (le marquis de Fénélon, petit-neveu de M. de Cambray). Le Discours de la poésie épique est de M. de Ramsay. L'approbation est datée du premier juin 1716, et signée *de Sacy*. Nous l'avons rapportée. Le privilége est accordé au marquis de Fénélon, et on y lit: «Voulant favorablement traiter ledit sieur marquis de Fénélon, et lui donner des marques de notre reconnoissance de son zèle à procurer au public des éditions exactes des ouvrages dudit sieur archevêque de Cambray, etc.» Et on lit plus haut: «Mais comme le nom de l'auteur et ses ouvrages ont acquis une grande réputation dans le public, etc.»; privilége qui rappelle celui que Louis XIV donna, en 1677, pour les Fables de la Fontaine «dont la jeunesse, dit ce prince, a reçu beaucoup de fruit en son instruction, etc.». Et il ajoute: «Voulant faire connoître audit sieur de La Fontaine l'estime que nous faisons de sa personne et de son mérite, etc.» Dans un Avertissement, l'éditeur annonce que cette édition a été faite sur un manuscrit original qui s'est trouvé dans les papiers de M. de Cambray, et qui est partagé en vingt-quatre livres, etc.; que toutes les éditions qu'on a vues jusqu'à présent ont été très-défectueuses et faites sans l'aveu de l'auteur, etc.; qu'on a cru ne devoir pas laisser plus

long-temps à la tête de cet ouvrage une préface (de Saint-Remy), qui a paru, et que l'auteur du Télémaque n'a jamais approuvée ». Ce manuscrit original, dont parle l'éditeur, n'est point, comme nous l'avons déjà remarqué, le premier manuscrit de Fénélon, mais une copie sur laquelle il avoit fait des corrections et un grand nombre d'additions, qui forment à peu près un quart de l'ouvrage. Cette édition a servi de base à toutes les éditions suivantes. Les sommaires sont imprimés de suite, et non à la tête de chaque livre, comme dans les éditions données depuis. Les libraires publièrent en même temps le Télémaque en un seul volume, sans gravures et en plus petit caractère. Le texte n'est pas imprimé si correctement que dans l'édition en deux volumes. Le respect que le marquis de Fénélon avoit pour la mémoire de son grand oncle, lui a fait conserver une ode assez foible que celui-ci avoit composée dans sa première jeunesse. On la trouve à la fin, mais on l'a supprimée dans la plupart des éditions suivantes. Il n'y mit point les Aventures d'Aristonoüs, cette fable, ainsi qu'il le dit lui-même, n'ayant aucun rapport au poëme épique de Télémaque. Il ajoute : « On la donnera au public dans un Recueil de fables du même auteur, qui paroîtra incessamment ». (*Voyez* 1718)

— *Les Aventures*, etc., etc. Rotterdam, Hofhout, 2 vol. *in*-12, avec figures. Cette édition fut faite sur celle de Paris.

Réflexions critiques sur le Télémaque de M. de Fénélon. Ces réflexions, qui parurent dans le Mercure du mois de juin 1717, sont de l'abbé Trublet, qui n'avoit alors que dix-neuf ans On les trouve encore dans le tome XIX du Choix des Mercures, avec quelques corrections, et une lettre de l'auteur à M. Marmontel. L'abbé Trublet place, avec raison, la première édition

du Télémaque en 1699. Il trouve à redire au rôle de Mentor, tranquille auditeur de ses propres louanges, semées avec trop de profusion dans le récit de Télémaque. Il admire avec tout le monde le style de l'ouvrage, mais il prétend que ce style n'a d'autre mérite que celui d'une compilation judicieuse dans les images fleuries et dans les descriptions poétiques dont M. de Fénélon a paré son ouvrage, et qui appartiennent encore plus à Virgile, à Horace, et aux autres poëtes anciens. Quelques comparaisons ne lui paroissent pas amenées avec assez de justesse : « Télémaque, dit Fénélon en parlant d'Adraste, le saisit d'une main victorieuse, et le renverse, comme un cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Ne diroit-on pas, dit l'abbé Trublet, que le poëte voudroit exciter la compassion en faveur d'Adraste, et donner horreur de l'action de Télémaque? » Le critique loue beaucoup la morale du Télémaque. Il n'est cependant pas de l'avis de Fénélon relativement à quelques réflexions sur le bonheur et il préfère là-dessus le sentiment du père Malebranche à celui de M. Arnauld et de l'auteur du Télémaque. Il désapprouve surtout la réponse que Télémaque fait à la question : « Qui est le plus malheureux de tous les hommes? et il préfère, ainsi que plusieurs personnes, l'opinion du sage de Lesbos, qui avoit répondu : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être », ce qui en effet eût été plus conforme au système de Malebranche que Fénélon suit ordinairement pour la morale, comme pour la métaphysique. Il rapporte ensuite quelques anecdotes sur Fénélon, dont on a dit, selon lui, « qu'il n'avoit fait que des romans : un roman politique, c'est le Télémaque; un roman mystique, ce sont ses écrits sur le Quiétisme; un roman théologique, ce sont ses mandements et ses instructions pastorales sur les affaires du temps ». L'abbé Trublet ajoute : « M. de Fénélon étoit un plus grand homme dans la république des lettres que dans l'église; M. Bossuet l'étoit également dans l'une et dans l'autre, parce qu'il étoit aussi orateur que théologien ». M. de Paulmy dit que c'étoit aussi l'opinion de l'abbé de Longuerue, et M. de Burigny est encore plus sévère dans la Vie de Bossuet, *Paris*, 1761, page 281, lorsqu'il dit, en parlant de Fénélon : « C'étoit un des plus beaux

esprits et un des plus honnêtes hommes qu'il y eut dans le royaume. Il n'étoit pas possible d'avoir une imagination plus brillante, et une piété plus tendre; mais on désireroit plus de jugement, et une autre méthode de raisonner dans ses ouvrages de religion; car presque tout ce qu'il nous a laissé d'écrits théologiques affoiblit la haute idée que nous laissent de lui ses autres ouvrages ».

Il n'est pas nécessaire que nous avertissions qu'en rapportant ici ces divers jugements, nous ne sommes et nous ne pouvons être qu'historiens.

1718. *Dialogues des Morts anciens et modernes*, avec quelques Fables, composés pour l'éducation d'un prince, par feu Messire François de Salignac de la Motte Fénélon, etc. Paris, Florentin Delaulne, 1718, 2 vol. *in*-12. On en a donné depuis un grand nombre d'éditions dont nous ne parlerons plus. On y trouve les Aventures d'Aristonoüs qui, depuis cette époque, ont été omises dans plusieurs éditions du Télémaque.

Telemaco, drama per musica. In Roma, Bernabo, 1718, *in*-12. Cet opéra italien fut représenté, pendant le carnaval de la même année, dans le palais de Frédéric Capranica. Les paroles sont de Charles-Sigismond Capèce, Romain, et la musique, du célèbre Alexandre Scarlati, Napolitain.

1719. *Les Aventures*, etc., comme dans l'édition de Paris, sinon qu'on ajoute : Nouvelle édition, augmentée et corrigée sur le manuscrit original de l'auteur, *avec des Remarques pour l'intelligence de ce poëme allégorique.* Amsterdam, les Wetsteins, 1719, *in*-12 de 525 pages, avec figures. Après le privilége des Etats, on trouve une Epître dédicatoire au prince d'Orange, signée *Jean Hofhout.* Suit un Avertissement des libraires sur cette nouvelle édition. Ils prétendent que l'édition donnée par la famille de M. de Fénélon n'est pas exempte de fautes (cela est vrai), ni d'omissions considérables (par là, ils donnent à entendre

qu'ils se sont servis d'un manuscrit particulier; mais ces omissions, assez considérables, selon eux, se réduisent à très-peu de chose). Ils suppriment avec raison la préface de l'abbé de Saint-Remy; et à l'occasion de ce que dit M. de Ramsay, que les ennemis de M. de Cambray ont voulu trouver dans son Télémaque certaines allégories odieuses, et changer ses desseins les plus modérés en des satires outrageantes, contre tout ce qu'il respectoit le plus, ils cherchent à justifier les *Remarques* qui accompagnent leur édition, en faisant ce singulier dilemme : « Ou l'auteur des remarques s'est partout éloigné du but du premier auteur, auquel cas ses remarques sout purement chimériques (elles seroient alors plus que chimériques; ce seroit de noires calomnies contre Fénélon et contre ceux dont on l'accuse d'avoir voulu faire le portrait), ou elles ont quelque fondement dans le bon sens (un peu d'obscurité ne sied pas mal dans l'embarras où sont les libraires pour se justifier), auquel cas on ne peut pas dire que l'intention du prélat ait été contraire, ce qui suffit pour ne les devoir pas rejeter ». Ils continuent ainsi ce beau raisonnement : « Peut-être que les peintures de cet illustre écrivain n'ont pas tout à fait autant de rapport avec les personnes d'après lesquelles elles ont été faites, que l'auteur des remarques se l'est imaginé; mais du moins ne peut-on pas nier que le prélat n'ait eu quelques vues en y travaillant, puisqu'elles ont servi de prétexte à la persécution qu'on lui a suscitée, etc. » Cet échantillon d'une logique assurément bien nouvelle, est suivi du Discours de Ramsay. Tout le monde sait que ces *Remarques* sont d'Henri-Philippe de Limiers, dont tous les ouvrages sont si justement méprisés. La malignité seule a pu donner une certaine célébrité à cette

satire, dictée par la haine la plus acharnée contre Louis XIV, et dont plusieurs traits n'ont pas même l'ombre de fondement. Cependant, à la honte de l'humanité, ces remarques ont été reproduites jusques dans des éditions données de nos jours. Dès-lors l'édition d'Hofhout, ou des Wetsteins, qui, à l'exception de quelques corrections heureuses, n'est qu'une répétition de celle de Paris, a perdu la plus grande partie de sa valeur. Selon Limiers,

Télémaque est le duc de Bourgogne, et c'est la seule de ses remarques qui soit exacte.

Sésostris est Philippe IV, roi d'Espagne. M. de Paulmy, ou l'auteur de la Bibliothèque des Romans, septembre 1775, observe que ce seroit plutôt Louis XIV; mais alors il auroit fallu faire l'éloge de ce prince, et Limiers en étoit bien éloigné.

Termosiris, qui lisoit, est, non pas comparé, mais opposé à Louis XIV, qui ne lisoit point, dit Limiers. Mais c'est bien peu connoître Louis XIV, qui lisoit jusqu'aux gazettes, etc., comme l'observe M. de Paulmy.

Pygmalion est Cromwel: cela peut être; cependant quelques pages plus bas, c'est Louis XIV: or, quel rapport peut-il y avoir entre Louis XIV et Cromwel?

Astarbé est madame de Montespan, qui certainement n'a jamais fait mourir personne.

Aristodème est le duc de Navailles et sa femme, qui furent exilés pour avoir fait leur devoir, et pour n'avoir point flatté Louis XIV.

Eucharis est tantôt mademoiselle de la Vallière, tantôt Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin. C'est aussi la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre. On peut choisir, comme on le voit.

Baléazar est Charles II, roi d'Angleterre.

Narbal est le général Monck qui rétablit Charles II.

Idoménée est tantôt Jacques II, roi d'Angleterre; tantôt Louis XIV.

Protésilas est le marquis de Louvois.

Philoclès est M. de Turenne. C'est aussi M. de Navailles. Si l'on veut, c'est le surintendant Fouquet, etc.

Les Rois vaincus, attelés au char de Sésostris, sont quatre nations enchaînées aux pieds de la statue de Louis XIV, à la place des Victoires. Mais qui a dit à Limiers que ces figures étoient l'emblême des nations vaincues? Il y avoit aussi quatre statues aux pieds de celle d'Henri IV, etc.

L'impie *Adraste* est Louis XIV, ce qui ne mérite pas d'être réfuté.

Acante, empoisonneur, est aussi Louis XIV, qui, selon Limiers, chercha à se défaire du prince d'Orange. Pareille calomnie est répétée plus bas, à l'occasion d'un Daunien qui vouloit tuer Adraste; mais ce qui est encore plus incompréhensible, c'est que ce Daunien représente aussi le marquis de Montespan.

Un traité violé par Adraste, etc. Limiers voit ici la révocation de l'édit de Nantes.

Polydamas, nommé roi des Dauniens, est le prince de Conti, élu roi de Pologne en 1697. Pour le coup, il faut que Fénélon ait été prophète, puisque le Télémaque, comme nous l'avons prouvé, étoit achevé avant 1697.

Antiope est Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Limiers est forcé d'en faire l'éloge. C'est aussi mademoiselle de la Vallière, etc.

Cette clef singulière et absurde, pour ne rien dire de plus, est enjolivée par des calomnies et par des

réflexions satiriques contre la plupart des opérations du règne de Louis XIV.

1719. *Les Aventures*, etc. Londres, J. Tonson, 1719. 2 vol. *in*-12.
— Traduction italienne de B. D. Moretti. Leyde, Théodore Haak, 1719, 2 vol. *in*-12, figures.
— Traduction anglaise, par Des Maiseaux. Londres, 1719, *in*-4.°

1720. *Les Aventures*, etc., seconde édition, conforme au manuscrit original. Paris, Estienne, 1720. 2 vol. *in* 12, avec figures. On lit à la fin : De l'imprimerie de la veuve d'Antoine Lambin.
— Traduction anglaise, 1720, 2 vol. *in*-12.

1721. Traduction suédoise. Stockholm, Andr. Biorkman, 1721, *in*-4.°

1722. Traduction allemande. Breslau, Jehan-Georges Blessing, 1722, *in*-8.°

1723. *Histoire de la vie*, etc., *de M. de Fénélon* (par André-Michel de Ramsay), 1723, petit *in*-12. Elle n'est pas toujours impartiale, et, dans le Supplément au Moréry de 1735, on dit : « Que cette Vie n'est proprement qu'une apologie de toute la conduite de ce prélat dans l'affaire du Quiétisme, et qu'on le justifie souvent aux dépens de M. Bossuet, dont l'église a approuvé les écrits et la doctrine. Dom Toussaint du Plessis est tombé dans le même défaut, d'une manière encore plus marquée, dans son Histoire de l'église de Meaux, contre laquelle M. de Saint-André, grand-vicaire de Meaux, s'est cru obligé d'écrire une lettre, principalement pour justifier la mémoire de M. Bossuet». Si la partie théologique de cette Vie de Fénélon a trouvé des contradicteurs, on peut assurer du moins que tout le monde a su gré à M. de Ramsay de nous avoir transmis des faits précieux sur Fénélon, et d'avoir tracé,

d'une manière touchante, le tableau des vertus de ce grand homme, qu'il avoit connu particulièrement.

1725. *Les Aventures*, etc., avec des remarques (de Limiers), etc. Amsterdam, les Wetsteins, 2 vol. *in*-12. C'est une répétition de l'édition de 1719. On y a cependant fait quelques corrections. Il est fâcheux qu'on y ait suivi une orthographe vicieuse, et une ponctuation qui rend le style comme haché, en multipliant à l'excès le nombre des phrases.

— Traduction anglaise par Littlebury et Boyer. Dublin, J. Hyde, 1725, *in*-12.

Vie de Fénélon (par Ramsay). Bruxelles, Frick, 1725, *in*-12. Il y a quelques différences entre cette édition et celle de 1723.

Recueil des principales vertus de M. de Fénélon, par un ecclésiastique (M. Galet, de la Congrégation de Saint-Sulpice). Nancy, Cusson, 1725, *in*-12.

1727. Traduction du Télémaque en vers allemands, avec des notes mythologiques, géographiques, historiques et morales, par Benjamin Neukirch, première partie. Onoltzbach (c'est la même chose qu'Anspach), Jean Valentin Luder, 1727, *in-fol.* (*Voy.* 1739).

— *Les Aventures*, etc., avec les Remarques, (Dresde) aux dépens de Daniel Barthélemy, 1727, *in*-8.°, figures.

1729. *Les Aventures*, etc. Paris, Delaulne (sur d'autres exemplaires, Estienne), 1729, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction italienne. Venise, Girolamo Savioni, 1729, *in*-12.

Vie de Fénélon, etc. (par Ramsay). Amsterdam,

François l'Honoré, 1729, *in*-12. Il y a encore des différences dans cette édition.

Nota. M. Heurtaut, professeur d'humanités en l'université de Caën, fit réciter dans un exercice public, au mois de septembre 1729, la traduction des cinq premiers livres de Télémaque en vers latins. On ignore si cette traduction a été terminée, et si elle a été imprimée.

1730. *Les Aventures*, etc. Paris, Jacques Estienne, ou veuve Delaulne, 1730, 2 vol. *in*-4.° figures. La gravure du frontispice est de N. Tardieu. Au-dessus du médaillon où se trouve le portrait de Fénélon très-peu ressemblant, est la Vertu, sous la figure d'une femme ailée qui regarde le ciel. A droite, est Calliope qui couronne Fénélon, et à gauche, Minerve tient un gouvernail où sont les armes du dauphin. Les autres estampes sont assez bien dessinées, mais mal gravées. Les notes n'annoncent, dit l'éditeur du Télémaque de 1799, ni goût, ni jugement. Il observe que ces notes paroissent avoir été faites pour une édition plus ancienne, puisqu'on y parle de l'histoire d'Œdipe, qui ne se trouve ni dans cette édition de 1730, ni dans les éditions données depuis 1717. Le marquis de Fénélon obligea les libraires de prévenir, par un avis particulier, que la famille n'avoit aucune part à ces notes. On exigea même deux ou trois cartons. Quelques exemplaires furent tirés en grand papier. L'ouvrage fut imprimé chez Claude Simon.

— *Les Aventures*, etc. La Haye, Adrian Moetjens, 1730, *in*-12, figures.

1731, et au frontispice de quelques exemplaires, 1732. *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, enrichie des imitations des anciens poëtes, de nouvelles notes, et de la Vie de l'auteur. Hambourg, Abraham

Van-den-Hoeck, 1731, 2 vol. *in*-12, avec figures assez médiocres. David Durand, dans une lettre datée de janvier 1742, et qui se trouve dans la première partie du tome premier de la Bibliothèque britannique, dit qu'il a fourni pour cette édition de 1731, la Vie de Fénélon et les passages des poètes latins, et que Jean-Albert Fabricius fournit les imitations grecques et les remarques géographiques. Nous avons déjà parlé de ces imitations. On donne dans cette édition de 1731, la liste des lacunes de l'édition des Wetsteins de 1719 et de celle de Paris de 1730. Dans la Préface, on reproche vivement aux libraires de Hollande leur négligence et l'incorrection des ouvrages qu'ils publient. La Vie de Fénélon est composée trop à la hâte. Il est absurde qu'on ait recueilli, dans une liste particulière, un grand nombre de vers prosaïques tirés du Télémaque, pour prouver, disent les Editeurs, que Fénélon étoit né poète. L'orthographe et la ponctuation ne sont pas plus exactes que dans l'édition de 1725. Le choix des Variantes est fait avec assez de goût, et on ne peut reprocher aux Editeurs que d'avoir suivi trop scrupuleusement le premier manuscrit de Fénélon, que celui-ci avoit abandonné.

— Traduction allemande, par Von Faramond, 1733, *in*-8.°, figures (*Voy*. 1756).

— Traduction espagnole. Paris, Witte (sur d'autres exemplaires, Didot; mais ni l'un ni l'autre n'étoient imprimeurs à cette époque, et François Didot n'a commencé à imprimer qu'en 1754), 1733. 2 vol. *in*-12. L'abbé Goujet place cette édition en 1734.

— Traduction en vers hollandais, par Sybrand Feitama. Amsterdam, P. Visser et A. Staats, *in*-4.°, belle édition, avec un frontispice gravé.

1734. *Les Aventures*, etc. Amsterdam, Jean Wets-

tein et Smith, avec figures, d'après Bernard Picart (il étoit mort en 1733). Cette superbe édition, qui a été tirée *in-fol.* et *in-4.°*, fut encore donnée par le marquis de Fénélon. Elle est très-correcte. On y a rempli les lacunes de l'édition de 1717, et on a corrigé plusieurs fautes, d'après les éditions de 1719 et de 1725. Il paroît cependant qu'on n'a pas assez consulté les premières éditions, faites ordinairement sur d'autres manuscrits. L'éditeur se proposoit de joindre à cette édition de 1734; 1.° l'Examen de conscience pour un roi; 2.° Récit de la vie de Fénélon; 3.° Chapitre de la généalogie de Fénélon; 4.° Mémoire concernant madame Guyon. Ces quatre pièces étoient même déjà imprimées, et on les trouve dans un très-petit nombre d'exemplaires. Le cardinal de Fleury fit défendre au marquis de Fénélon de publier ces quatre pièces. On a prétendu que ce ministre craignoit de voir renouveler les disputes du Quiétisme. J'ai peine à le croire. Quelques raisons de politique ont pu l'engager à faire supprimer l'Examen de conscience. Quant à la Vie de Fénélon, dont les deux autres pièces ne doivent être regardées que comme un Appendice, il est assez vraisemblable que le cardinal de Fleury, qui avoit le plus profond respect pour la mémoire de M. Bossuet, dont il s'honoroit d'avoir été l'ami et le disciple, crut devoir empêcher la publication de cette Vie de Fénélon, où l'on remarque encore plus de partialité que dans celle qui a été donnée par Ramsay, et où M. Bossuet n'est pas traité avec plus d'égards. La dispute sur le Quiétisme occupe les deux tiers de cette Vie, et on voit aisément que c'est l'ouvrage d'un théologien controversiste, plutôt que celui d'un lieutenant-général des armées du roi (*Voyez* 1747). Le cardinal fut néanmoins assez juste pour faire condamner

en même temps la Relation du Quiétisme par l'abbé Phélippeaux, où la conduite de Fénélon est présentée dans un jour très-désavantageux. On a paru étonné que le marquis de Chauvelin, chargé de faire connoître la volonté du roi, ait prié le marquis de Fénélon de joindre à l'exemplaire destiné à ce garde-des-sceaux, les quatre pièces supprimées. Cette conduite est fort simple, et n'est pas sans exemple. M. de Chauvelin, en qualité de ministre, intime les ordres du Gouvernement, et à titre d'amateur, il est jaloux de posséder un exemplaire complet, et, pour ainsi dire, unique. Cette édition est magnifique : toutes les pages sont encadrées. Le portrait de Fénélon, gravé par Drevet, est très-beau. Picart a gravé lui-même le frontispice; mais ses élèves, qui ont gravé le reste d'après ses dessins, sont bien éloignés d'avoir l'esprit et la correction de ce grand maître. On ne tira que 150 exemplaires de l'édition *in-folio*, dont il parut une espèce de contrefaçon en 1763. Les exemplaires de format *in-4.°* furent tirés à un bien plus grand nombre.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Estienne, 1734, 2 vol. *in*-12.

1735. *Les Aventures*, etc., avec des Remarques, etc. Amsterdam, *in*-8.°, figures.

1736. *Le Télémaque travesti* (par M. de Marivaux). Amsterdam, Richnoff, 1736, *in*-12. Cet ouvrage, où l'on cherche à rendre Homère ridicule, ou plutôt qui est une parodie de Télémaque, n'a point été achevé, et Lenglet du Fresnoy dit que M. de Marivaux n'a point réussi. On en parle plus favorablement dans la Bibliothèque des Romans, septembre 1775, où l'on donne tout ce qui en a paru.

1738. *Les Aventures*, etc. Londres, R. Dodsley,

1738, 2 vol. *in*-8.° avec les figures d'après Picart, réduites sur celles de l'édition *in-folio* de 1734. Cette édition de 1738 est fort rare, et elle est très-recherchée.

1739. Traduction du Télémaque en vers allemands, par Benjamin Neufirch. Anspach, Georg. Huthoffer, 1739, 2 vol. *in-folio* en trois parties dont la première avoit paru en 1727.

— La même traduction en vers allemands. Francfort et Leipsick, 1739, *in*-8.°, figures.

1740. *Les Aventures*, etc. Paris, Estienne, 1740, 2 vol. *in*-12 reliés en un.

— *Les Aventures*, etc. Paris, au Palais, Théodore Le Gras, 1740, 2 vol. *in*-12.

— *Les Aventures*, etc. Roterdam, Hofhout, 1740. *in* 12. On y trouve une petit Dictionnaire mythologique et géographique, emprunté en partie de l'édition de 1731. L'édition fourmille de fautes.

1741. *Le Nouveau Télémaque*, etc. La Haye, Van-Cleef, 1741. On cite 1738 et 1741; 3 vol. *in*–8.° (*Voy.* 1755).

1742. *Il Telemaco in ottava rima de Flaminio Scarselli.* Roma, 1742, 2 vol. *in*-4.°

— Traduction du Télémaque en grec. Venise, Antoine Bertalo, 1742, *in*-8.° Elle est dédiée à Athanase Joanaquï (*Voy.* 1801).

— *Les Aventures*, etc. Londres, Nourse et Vaillant, 1742, *in*-12. C'est la première où l'on ait proposé de mettre *un jeune Crétois*, au lieu d'*un jeune Lydien*; mais il paroît qu'on doit lire *Lyctien* (Voyez *Variantes*). On trouve à la fin un petit Dictionnaire mythologique, etc. On a suivi

l'édition de 1731, à peu de chose près. L'orthographe et la ponctuation sont très-exactes, et l'édition est plus correcte que toutes celles qui avoient paru jusqu'alors.

Nota. Dans la Bibliothèque britannique, 1742, on trouve l'Histoire des principales éditions du Télémaque jusqu'en 1742, avec la lettre de David Durand (*V.* 1731). Cette histoire n'est pas toujours exacte, mais on y apprend quelques anecdotes curieuses.

1743. *Fata Telemachi*, etc. Berolini, sumptibus Jo.-Andr. Rudigeri, et on lit à la fin : Typis Ludovici Kunstii, 1743, 2 vol. *in* 8.°, figures. Cette traduction en vers latins, et dont on ignore l'auteur, est peu estimée. Les gravures sont très-médiocres. Dans un Avis, l'auteur prie le lecteur d'excuser sa témérité. L'ouvrage est rare en France.

Nota. Vers le même temps, ou un peu plus tard, le célèbre M. Le Beau (Charles) donnoit à ses écoliers la traduction, en vers latins, de plusieurs morceaux du Télémaque. Ces fragments n'ont point été publiés dans ses OEuvres. La latinité en est exquise, mais c'est quelquefois une paraphrase, plutôt qu'une traduction. J'ai en manuscrit le commencement du Télémaque, en y comprenant la description de la grotte de Calypso, et j'ai aussi le long récit des aventures de Philoctète (1). Le

---

(1) Voici le commencement du Télémaque :

Saucia jamdudum memori sub corde Calypso
Absentis magnum servabat Ulyssis amorem.
Languentis nymphæ solatia nulla dolorem
Antiquum lenire valent. Non ampliùs ullas
Exercet viridi choreas in gramine molles.
Vox oblita modos; pro dulci carmine, tristes
Dat gemitus. Longis resonat singultibus antrum.
Affari timidæ curis ingentibus ægram
Vix audent comites. AEterno veris honore
Florentes frustrà spatiatur sola per hortos.

même M. Le Beau a aussi traduit quelques morceaux en prose. J'en ai des fragments.

1744. *Les Aventures*, etc. Londres, *in*-12, édition publiée par Durand.

Le Nouveau Télémaque, etc. La Haye (Paris), 1744, 2 vol. *in*-8.° (*Voyez* 1755).

1745. *Les Aventures*, etc., édition enrichie des Imitations des anciens, etc. Londres, Watts, 1745, *in*-12, figures. Durand a fait des augmentations dans cette édition (*Voyez* 1731). La Vie de Fénelon est tirée en partie de Ramsay. On y trouve quelques anecdotes sur le ministre Brunier, sur Bayle, etc. Le reste n'est qu'une déclamation contre Bossuet.

— Traduction allemande. Francfort, 1745. 2 vol. *in*-8.°, figures.

Ossibus affixam pestem, curasque sequaces
Non loca amœna levant; at præsens semper Ulyssis
Urit amor venas, et cara recursat imago.
Sæpè immota manet deserto in littore, amaris
Fletibus ora rigans, et vasti prospicit undas
AEquoris, ingrati fugiens quà puppis Ulyssei
Sollicitos visus, viduosque fefellit amores.
Talia dum tristi secum dea pectore versat,
En subito laceræ fluitare ad littora navis
Relliquias, remos, tabulas, fractosque rudentes,
Et jactata truces mali fragmenta per undas
Aspicit, et rapidis ferri ludibria ventis.
Parte aliâ apparent hominum duo corpora, quorum
Alter jam gravior crudâ viridique senectâ
Progreditur. Florens alter juvenilibus annis
Frontis honore nitet, totusque incedit Ulysses.
Olli eadem spirat facies; eadem insidet ori
Majestas, placido par vivit gratia vultu.
Haud mora, etc.

Suivent 96 vers, et les Aventures de Philoctète et d'Hercule en ont 299.

1747. *Il Telemaco in ottava rima, tratto dal francese, da Flaminio Scarselli.* In Roma, 1747. *in* 4.°

— Traduction russe, faite en 1734, et imprimée par ordre de l'impératrice Elisabeth. Saint-Pétersbourg, 1747, *in*-8.°, avec cinq ou six gravures.

Apollon Mentor, ou *le Telémaque moderne*, deux parties *in*-8.° Londres, 1748, avec figures. Cet ouvrage, qui renferme des conseils à un jeune poète, est de M. Palissot, qui n'avoit alors que dix-neuf ans.

Prosper Marchand donna : *Nouvelle Histoire*, etc., *de Fénelon*, etc., *publiée par ordre de feu M. le marquis de Fénelon* (tué à la bataille de Raucoux, le 11 octobre 1746), *sur l'édition procurée par les soins de M.d G.* (Milord Granville, qu'on prononce Grenville). A La Haye, chez Jean Néaulme, 1747, petit *in*-12 de 132 pages. L'éditeur avertit que l'*Examen de conscience* (autre pièce supprimée dans l'édition de 1734) vient d'être imprimé à La Haye, Néaulme, 1747, et que le même ouvrage, ainsi que la *Vie de Fénelon*, ont été imprimés à Londres, chez Clément Davis, en 1747, *in*-12, par les soins de M.d G. « C'est d'après cette édition, ajoute-t-il, que je reproduis ici cette nouvelle Histoire, d'autant plus curieuse et intéressante, qu'en rendant exactement justice au vrai mérite et à la solide vertu de M. de Fénélon, elle est toute propre à bien démasquer le fameux Bossuet, évêque de Meaux, son implacable persécuteur, etc., etc. » Tout le reste est écrit avec le même acharnement, et on peut dire avec la même insolence.

1748. Traduction italienne, *in ottava rima, da Flaminio Scarselli.* Venise, Tommaso Bettilini, 1748, 2 vol. *in*-8.°, superbe édition.

1749. Traduction anglaise, par Ls. Littlebury. Jena, Théodore-Ernest Guth, 1749, *in*-12.

— Traduction italienne, *in verso sciolto*, avec

notes, par Francesco Herman. Venise, Bettinelli, 1749, *in*-12.

Le Nouveau Télémaque, etc. La Haye, 1749, 2 vol. *in*-12. (*Voyez* 1755).

1750. *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, enrichie des Imitations des anciens, etc. (par Durand). Londres, Watts, 1750, *in*-12, figures.

1751. Traduction en vers allemands, par Benjamin Neukirch. Nuremberg, 1751, *in*-8.°, figures.

La Telemacomania, ovvero la Critica del Telemaco, tradotta dal francese. Venezia, 1751, *in*-12. Faydit ne méritoit guère l'honneur d'une traduction.

1752. *L'Elève de Minerve*, ou *Télémaque traduit en vers* (par M. de Junquières). Senlis et Paris, Duchesne, 1752. 3 vol. petit *in*-12. Il y a dans ce poëme de la gaîté et de la facilité.

Télémaque à Tyr, tragédie, par M. Félix. Berlin, 1752, *in*-12.

1753. *Nota*. Dans le journal de Verdun, août 1753, on trouve : « Essai de traduction de Télémaque en vers latins ». Un anonyme avoit envoyé d'Amiens cent trente-un vers, qui étoient la traduction du commencement du Télémaque. On en rapporte trente-deux vers, qui sont la description de la grotte de Calypso, afin de les comparer avec une autre traduction, par M. Charpentier, qui avoit paru dans le journal d'avril. (*Voyez* 1758).

1754. Traduction anglaise, 1754, *in*-12.

L'Elève de Minerve, etc. (*Voyez* 1752).

1755. *Les Aventures*, etc. Paris, Estienne, 1755, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction anglaise, par Des Maizeaux. Londres,

R. Ware, 1755, 2 vol. *in*-12. C'est la seconde édition. On y a joint le texte.

Le Nouveau Télémaque, ou *Voyages et Aventures du comte de *** et de son fils*, avec des notes historiques, géographiques et critiques, par l'auteur des Mémoires d'une dame de qualité (l'abbé Lambert). Londres, Pierre Van-Cleef, 1755, 4 tomes en deux vol *in*-12. Un père, pour retirer son fils du libertinage, le fait voyager dans toute l'Europe, et lui sert de Mentor. Les détails historiques et géographiques sur chaque royaume, sont interrompus par le récit de plusieurs aventures, qui offrent au jeune homme quelques bonnes maximes de morale, mais de très-mauvais exemples ; ce qui est le défaut de presque tous les romans. Aussi le jeune homme fait-il encore plusieurs étourderies. A la fin, il devient un peu plus raisonnable, et on le marie. Bientôt après, il perd sa femme, et se retire à la campagne, où il raconte ses aventures à un ami. J'ai peine à croire qu'il y ait eu plusieurs éditions, ou du moins quelques-unes de celles que nous avons annoncées, et celle-ci, entre autres, ne me paroît offrir qu'un nouveau frontispice.

1755. *Fr. de Salignac Fata Telemachi, filii Ulyssis.* Ulmæ, 1755, sumptibus Joannis Friderici Gaum. Ce titre, qui est au *verso*, est répété au *recto* suivant, excepté qu'on lit 1705 (faute), au lieu de 1755, petit *in*-8.° de 432 pages, sans la table qui est à la fin, et les sommaires qui sont au commencement. C'est une nouvelle édition de la traduction de Grégoire Trautwein. Elle est revue, mais il y auroit encore bien des changements à y faire pour la rendre digne de l'original. L'édition est à deux colonnes. Le texte est dans la première colonne, et en italique : le latin est dans la seconde, et en romain. On y lit à la fin : *Ulmæ ex officina Wagneri.* Les caractères sont beaux, et cette édition est rare (*Voyez* 1807).

1756. Traduction allemande, avec des notes, par

Ludwig Ern. von Faramond. Francfort et Leipsick, 1756, 2 vol *in*-8.°, figures.

1756. *Les Aventures*, etc. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1756, *in*-12. L'ouvrage n'est divisé qu'en dix livres.

— *Aventuras de Telemaco traducidas en spanuola lingua.* En Amberes (Lione, de Tournes); 1756, 2 vol. *in*-12.

1757. *Les Aventures*, etc. Paris, 1757, 2 vol. *in*-12, figures.

— *Les Aventures*, etc., avec des Remarques, etc. A Londres (ou plutôt Liége, chez Bassompierre), suivant l'édition faite, en 1725, à Rotterdam, chez Jean Hofhout, 1757, 2 vol. *in*-12, figures, avec la carte de Rousset, qui se trouve dans plusieurs éditions.

1758. *Fr. Fenelonii Fata Telemachi*, etc., *captui juventutis rectè accommodata.* Stutgard, Jos. Christop. Erhard, 1758, *in*-8.° On trouve à la fin : *Eslingœ, typis Theophili Mœntleri.* La traduction, qui est en prose, est de Trautwein, qui dit, dans la préface, qu'ayant examiné la version en vers latins d'un anonyme, il crut d'abord que c'étoit un plagiat, d'autant plus que Faramond, dans sa préface du Télémaque allemand, dit que le poète français Hérault (Hunault) traduisit, en 1729, les cinq premiers livres en vers latins; mais qu'après avoir lu quelques vers de l'anonyme, il fut bientôt convaincu que celui-ci n'étoit point plagiaire, vu qu'il n'y avoit, dans son ouvrage, ni élégance, ni pureté, ni harmonie. Il ajoute qu'il eût désiré que l'anonyme eût aussi bien réussi que Neukirchius. Quant à sa propre

traduction en prose, il eût bien voulu lui donner la dernière main, mais il n'a pas eu le temps, etc. Les notes allemandes sont d'Emmanuel Sincerus.

1758. Le premier livre de Télémaque, traduit en vers latins, dans le Recueil des odes sacrées et des poésies diverses de M. de Bologne, 1758. La traduction, qui mérite des éloges, est dédiée au savant cardinal Quirini. L'auteur en avoit envoyé, sous l'anonyme, un échantillon au journal de Verdun. (*Voyez* 1753).

Astarbé, tragédie, par Colardeau, représentée en 1758, le 27 février. Elle fut bien reçue; la versification en est excellente.

1759. *Telemach* (sic), *Ulyssis filius, seu exercitatio ethica moralis, ex linguâ gallica in carmen heroïcum translata, authore Josepho Claudio Destouches, J. U. licentiato, et serenis. Elect. Bav. consilii aulici advocato.* Monachii, typis Francisci Josephi Thuille, anno 1759, *in*-4.° de 262 pages, sans les pièces liminaires: 1.° le privilége de l'Electeur de Bavière, du 2 janvier 1759; 2.° l'Epître à l'Electeur Maximilien Joseph, dont le portrait est gravé en tête de l'épître; 3.° *Præfatio.* Il y a une gravure avant le frontispice. La traduction est très-médiocre, et ce n'est qu'une espèce d'abrégé du Télémaque en douze livres.

Télémaque dans l'île de Calypso, premier et second ballets héroï-pantomime, par Pitrat, représentés en 1759, sur le théâtre italien, et imprimés séparément la même année, *in*-8.°

L'Elève de Minerve, etc. Senlis, Desroques, 1759, 3 vol. petit *in*-12. (*Voyez* 1752).

1760. Traduction italienne du Télémaque, par

Jean-Baptiste de' Pagani. Francfort-sur-le-Mein, François Varrentrop, 1760, 2 vol. *in*-8.°

1761. *Les Aventures*, etc., avec cadres et figures, gravées par Dubourg et Folkema, d'après Picart. Leyde, 1761, *in-folio*, ou Amsterdam, Wetstein. Cette espèce de copie, ou contrefaçon de l'édition de 1734, est très-peu estimée; les caractères sont moins beaux, et les planches usées.

Calypso à Télémaque, **héroïde (par Jean Fontaine-Malherbe, auteur d'un Recueil de Fables).**

1762. *Les Aventures*, etc. Paris, 1762, 2 vol. *in*-12.

— *Les Aventures*, etc., avec les Remarques (de Limiers); nouvelle édition, corrigée plus exactement que toutes les précédentes, etc. Lausanne, 1762, François Grasset l'aîné, 2 vol. *in*-12, fig. Il est dit dans l'Avertissement, qu'on a suivi l'édition *in*-4.° de Paris, de 1730.

1764. *Les Aventures*, etc.; Rotterdam, J. Hofhout, 1764, *in*-12, figures.

— Traduction en vers latins, par Joseph-Claude Destouches. *Augustæ-Vindelicorum* (Augsbourg, Conrad-Henri Stage, 1764, *in*-4.°, belle édition.

1765. Traduction italienne. Venise, 1765, petit *in*-8°.

1766. Traduction allemande de von Faramond. Francfort et Leipsick, 1766, *in*-8.°, fig. (*Voyez* 1756).

***Maximes morales et politiques**, tirées de **Télémaque**,*

imprimées par Louis-Auguste, Dauphin (depuis le roi Louis XVI). Versailles, de l'imprimerie de Monseigneur le Dauphin, dirigée par Augustin-Martin Lottin, 1766, *in*-8.° On n'en tira que vingt-cinq exemplaires.

1767. Traduction italienne. Paris, Molini, 1767, 2 vol. *in*-12.

1768. *Les Aventures*, etc. Paris, Barrois, 1768, 2 vol. *in*-12, figures.

— *Les Aventures*, etc., avec les Remarques (de Limiers). Venise, Guillaume Zerletti, 1768, 2 vol. grand *in*-8.°, belle édition, avec vignettes à chaque livre, et un beau frontispice, gravé par Volpato.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Barbou, 1768, 2 vol. *in*-12, figures, belle édition.

— Traduction italienne. Venise, Savioni, 1768, 2 vol. *in*-12.

— Traduction italienne, avec des notes. Napoli, Giovanni Gravier, 1768, 2 vol. *in*-8°.

1770. Traduction hollandaise, par Isaac Verbury. Amsterdam, Jan (*sic*) Morterre, 1770, 2 vol. *in*-8.°, figures.

Télémaque, tragédie-parade, etc. (attribuée à Crébillon fils), 1770.

1771. Traduction allemande (par un anonyme), avec le texte. Ulm, Chrétien-Ulric Wagner, 2 vol. *in*-8.°, avec ou sans figures, au choix des acheteurs. La Préface est savante, et on y donne des échantillons d'imitations en vers allemands, ainsi que d'une traduction en prose latine, et d'une traduction en grec littéral.

1771. *Baléazar*, tragédie, par Pelletier, 1771, *in*-12.

Nota. L'Académie française devoit donner un prix, cette même année, pour le meilleur éloge de Fénélon. M de La Harpe fut couronné; M. l'abbé Maury obtint l'*accessit.* Ces deux discours furent imprimés, ainsi que celui d'un anonyme, que l'on croit le marquis de Pezay, et auquel Diderot, à ce que l'on prétend, fournit plusieurs pages. Dans l'ouvrage intitulé : *Parallèle des trois Discours qui ont concouru pour l'éloge de Fénélon*, etc. Aléthopolis, 1771, *in*-8.°, on attaque le jugement de l'Académie, et on préfère l'anonyme. L'abbé Remy composa aussi un Eloge de Fénélon, et le secrétaire de l'Académie en parla avec éloge.

1772. *Lettre à madame de Montaigu*, au sujet d'une lettre de Chesterfield, où M. de Fénélon est calomnié. Cette réponse, en anglais et en français, est de M. Desenfans. Londres, 1772, *in*-8.°

1773. *Les Aventures*, etc., avec des notes et des remarques, suivant l'édition faite à Rotterdam, en 1725. Leyde, 1773, *in*-12, figures.

Gravures de Jean-Baptiste Tilliard, d'après les dessins de Charles Monnet, peintre du roi, pour une édition de Télémaque, 1773. Ces gravures sont très belles, et peuvent se joindre aux éditions grand *in*-4.°

1774. *Eloge de Fénélon*, prononcé à une des séances de l'Académie française, par d'Alembert, et qui se trouve dans le premier volume de son Histoire de l'Académie. Les notes sont dans le troisième volume. L'auteur auroit dû indiquer les sources où il a puisé certaines anecdotes. Il a cherché à mettre du sentiment dans cet éloge, mais on voit que ce n'étoit pas son genre (Voyez *Vie de Fénélon*, à la fin). La lettre qu'il rapporte comme envoyée à Louis XIV par Fénélon, et dont il prétend avoir vu l'original, n'est certainement pas de lui. Il suffit de la lire pour s'en convaincre.

Le Télémaque français, ou *Aventures d'un jeune provincial à la Foire Saint-Ovide*, 1774, *in*-12.

1775. *Les Aventures*, etc. Paris, Aumont, 1775, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction en prose latine, par Trautwein. Ulm, 1775. Cette traduction, qui est très-médiocre, avoit paru quelques années auparavant, sous le titre suivant: *Reverendiss. ac illustriss. Dni Fr. Fenelonii, etc. Telemachus gallicè conscriptus, ob amœnissimam, tum tradendæ, tum addiscendæ christianæ politices methodum, in omnes ferè Europæ linguas transfusus, nunc lucidiore latinitate et indice satis copioso donatus à R. D. P. Gregorio Trautwein, canonic. reg.* (depuis archevêque de N). *Francofurti, sumptibus Wohleri, bibliopolæ Ulmensis, in*-8.°

1776. *Les Aventures*, etc. Bruxelles, 1776, *in*-4.°, figures de Drouet, d'après Cochin. Il n'y a que les deux premiers livres.

— *Les Aventures*, etc. Paris, compagnie des libraires, 1776, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction anglaise, par John Hawkesworth. Londres, Bladon, 1776, 2 vol. *in*-12.

1777. *Les Aventures*, etc. A Genève (Paris, et faisant suite aux éditions de Cazin), 1777, 2 vol. *in*-18, avec un joli portrait de Fénélon, gravé en 1761, par N. de Launay.

— Traduction italienne. Venise, Pierre Savioni, 1777, 2 vol. *in*-12.

— Septième livre de Télémaque, en vers français, par M. Pelletier, 1777, *in*-8.° Il donna le premier en 1778.

Raimondi donna à Amsterdam, en 1777, un concert dont le sujet étoit les Aventures de Télémaque. Il dura

une heure. Les rôles étoient remplis par des instruments : Télémaque, par le premier violon ; Mentor, par le violoncelle ; Calypso, par une flûte ; Eucharis, par un hautbois ; les autres nymphes, par des instruments à vent. On commença par une symphonie qui imitoit un orage. On entendit ensuite un *duo* avec accompagnement, entre le premier violon et le violoncelle. Télémaque et Mentor étoient censés exprimer la joie de leur délivrance. Calypso (la flûte) se fit entendre à son tour, et conduisit le jeune homme dans sa grotte. Les nymphes exécutèrent un morceau d'ensemble, interrompu par un *solo* de hautbois. C'étoit l'expression des sentiments d'amour d'Eucharis pour Télémaque. La scène étoit ainsi occupée, jusqu'à ce qu'une symphonie de tout l'orchestre annonça l'incendie du vaisseau. Gémissements d'Eucharis ; plaintes et larmes de Calypso, etc., etc. (Tiré des Mélanges de Kotzebuë, *Journal des Arts*, *avril* 1810, qui observe fort bien qu'il n'est pas facile de peindre l'incendie d'un vaisseau avec des coups d'archet).

1778. *Les Aventures*, etc., avec des notes, etc., suivant l'édition faite à Rotterdam en 1725. Leyde, J. de Wetstein, 1778, 2 vol. *in*-12, figures.

1779. Traduction anglaise, par Des Maizeaux. Londres, C. Rivington, 1779, 2 vol. *in*-12.

1781. *Les Aventures*, etc. Paris, imprimerie de Didot aîné, 1781, 4 vol. *in*-18, faisant partie de la collection du comte d'Artois. Le texte fut collationné sur trois manuscrits, dont un étoit original, et les deux autres des copies de cet original.

1782. *Les Aventures*, etc. Maëstricht, 1782, *in*-8.°, figures.

1783. *Télémaque*, pour l'éducation du Dauphin. Paris, de l'imprimerie de F. A. Didot l'aîné, 2 vol.

grand *in*-4.°, papier vélin, magnifique édition, tirée à 250 exemplaires. On peut y joindre les figures de Tilliard.

1783. *Télémaque*, pour le Dauphin, *ibid*, 1783, 4 vol. *in*-18, pap. vélin, jolie édition, tirée à 450 exempl.

1784. *Télémaque*, pour le Dauphin, *ibid*, 1784, 2 vol. *in*-8.°, papier vélin; édition tirée à 350 exemp. On en tira un sur vélin, en 4 vol.

— Traduction anglaise, par Des Maizeaux, cinquième édition. Paris, Delalain (ou Brocas, ou Nyon le jeune), 1784, 2 vol. *in*-12, *fig.*, avec le texte et la carte de Rousset.

La Ferme de Cambray, hommage à Fénélon, idylle, par l'abbé Carré. Jeux floraux de 1784.

1785. *Télémaque*, de l'imprimerie de Monsieur (chez Didot le jeune), 1785, 2 vol. *in*-4.°, très-grand papier vélin. Quatre exemplaires ont été tirés sur vélin. On peut joindre à cette édition, ou les figures de J. B. Tilliard, d'après Ch. Monnet, ou celles qui ont été gravées par Parisot, d'après Moette, dans le genre du lavis.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Barbou, 1785, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction italienne. Paris, Molini, 1785, 2 vol. petit *in*-12, très-jolie édition.

Télémaque travesti, etc., 1785, 3 vol. petit *in*-12 (*Voyez* 1755).

1787. *Œuvres complètes de Fénélon.* Paris, de l'imprimerie de Fr. Amb. Didot l'aîné, 1787-1792, 9 vol. *in*-4.° On tira 100 exemplaires en

grand papier d'Annonay. Le caractère est un peu maigre pour sa hauteur. La Vie de Fénélon (par l'abbé de Querbeuf, ou Kerbeuf, ci-devant jésuite), se trouve dans le premier volume (*Voyez* ce qu'en dit l'auteur de la Vie de Fénélon, publiée l'année suivante). Le *Télémaque* forme le cinquième volume. Le texte est celui des autres éditions des Didot.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Delalain le jeune, 1787, *in*-12.

1788. *Nouvelle Vie de Fénélon*, etc. Paris, Briand, 1788, *in*-12. L'Epître à M. de Bonat, évêque de Clermont, est signée *Chas*. Il est dit dans l'Avertissement, « que l'on donne l'Abrégé de la Vie de Fénélon qui vient de paroître dans ses OEuvres complètes; qu'on n'est point entré dans *quelques details qui ont paru froids et inutiles* »; ce qui regarde sans doute l'histoire du Quiétisme, beaucoup trop longue dans l'abbé Querbeuf.

Philoclès, ou *la Vertu d'Idoménée*, comédie en trois actes, 1785, *in*-12.

1790. *Télémaque*. Paris, de l'imprimerie de Didot le jeune, 1790, 2 vol. gr. *in*-8.°, papier vélin. On peut y joindre les figures d'après Marillier, ou celles de Tilliard.

Télémaque dans l'île de Calypso, ballet héroïque en trois actes, par Gardel, représenté sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le 3 février 1790.

Prospectus du Télémaque, poëme en douze chants et en vers, imité de la prose de Fénélon, par C. Vaudrey, Dijon, Causse, 1790, *in*-8.° de 16 pages.

1791. *Les Aventures*, etc., avec des Remarques, etc. Londres (Paris), 1791, 3 vol. petit *in*-12.

1791. *Les Aventures*, etc. Tulle, R. Chirac, 1791. 2 vol. *in*-12.

Essai sur l'Eloge de Fénélon, lu dans la séance publique de la Société nationale des Neuf Sœurs. Paris, Onfroy, 1791, *in*-8.° On lit à la fin, en forme de signature : *Edmond Cordier.*

1792. *Les Aventures de Télémaque*, par Fénélon, mises en vers français par Hardouin. Paris, Didot aîné, 1792, 6 vol. *in*-12. On y trouve les imitations des poètes grecs et latins, tirées de l'édition de Hambourg, 1732, par Durand. Le texte, en prose est en regard de l'imitation en vers. On cite mal-à-propos 1793, 6 vol. *in*-8.°

1793. *Les Aventures*, etc. Maëstricht, 1793, 2 vol. *in*-8.°, figures.

1795. *Les Aventures*, etc. Dijon, P. Causse, 1795, 2 vol. *in*-4.°, papier vélin. Quelques exemplaires sont sur papier fort.

— *Les Aventures*, etc., avec figures (il n'y en a que quatre). Paris, Devaux, 1795, 4 vol. *in*-18. On lit à la fin : Paris, de l'imprimerie de Gliseau.

— Traduction anglaise, par Hawkesworth. Londres, 1795, *in*-4.°, figures.

Télémaque dans l'île de Calypso, opéra, paroles de Derey, musique de Le Sueur, représenté au théâtre Feydeau, an III (1795).

1796. *Les Aventures*, etc. Paris, Déterville, de l'imprimerie de Crapelet, 1795, 2 vol. *in*-8.°, pap. vélin, figures d'après Marillier. Il y a un grand papier, et des figures avant la lettre.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Bleuet, de l'impri-

merie de P. Didot l'aîné, 1796, 4 vol. *in*-18, figures. Il y a un papier vélin et un très-grand papier, et des figures avant la lettre.

1796. *Adventures of Telemachus, translated from the french of Fenelon.* Copenhagen, 1796, 2 vol. *in*-12.

— *The Adventures of Telemachus, by Fenelon, translated from the french, to which are added the Adventures of Aristonoüs.* Vienna, Sammer, 1796, 2 vol. *in*-18, figures.

Télémaque dans l'île de Calypso, ballet héroï-pantomime, par d'Auberval, représenté sur le théâtre de Bordeaux, le 7 ventôse, an V (1796).

1798. Traduction italienne, avec le texte. Brusselle (sic), B. le Francq, 1798, 4 vol. *in*-12, fig.

1798 et 1799 (an VII). *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, ornée de figures, augmentée et corrigée sur le manuscrit original de l'auteur, avec des notes et des remarques pour l'intelligence de la mythologie et de ce poëme. Paris, Bossange, Masson et Besson, an VII (1798 et 1799), *in*-12. A Dijon, de l'imprimerie de L. N. Frantin. L'ouvrage n'est divisé qu'en dix livres.

— *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, enrichie de variantes, de notes critiques, de plusieurs fragments extraits de la copie originale, et de l'histoire des diverses éditions de ce livre (on ne parle que d'un très-petit nombre). Paris, Théophile Barrois, etc. Sallior, successeur de Didot le jeune, an VII (1798 et 1799), de l'imprimerie de Crapelet, in-18, 2 vol. On n'a tiré que 490 exemplaires, dont 200 sur papier ordinaire, 200 sur papier ordinaire de La Garde, 80 sur papier grand

raisin, pâte de vélin, 5 sur papier vélin rose satiné, fabriqué exprès par La Garde, autant sur papier vélin bleu grand-raisin. L'éditeur, Mr. B.-N., dit qu'ayant été séduit par l'annonce de quelques éditeurs, il s'est borné d'abord à faire, d'après les meilleures éditions, quelques corrections dans le texte qu'ils avoient donné, mais que ses doutes croissant à mesure que l'impression avançoit, il se détermina à conférer les éditions antérieures à 1717, qu'il trouva assez conformes à la copie originale de la Bibliothèque nationale, où il n'y a aucune des additions considérables dont sont enrichies celles imprimées depuis 1717. Il en conclut que Fénélon avoit abandonné ce premier manuscrit, et qu'on n'auroit pas dû le suivre, etc., etc. Il convient néanmoins que les manuscrits qu'ont eu ces éditeurs ont fourni quelques corrections importantes, mais qu'ils s'y sont trop attachés. Il leur reproche aussi d'avoir changé sans autorité des manières de parler propres à Fénélon, et qui indiquent le temps où il a écrit, etc. Quelle qu'estimable que soit cette édition, donnée par Mr. B.-N., et quoiqu'elle ait demandé un grand travail à l'éditeur, elle n'a pas eu tout le succès qu'on en attendoit. Plusieurs causes ont pu y contribuer : 1.° le caractère est trop petit, ce qui vient de ce que l'édition devoit d'abord n'être qu'en un seul volume et sans variantes; 2.° il s'est glissé plusieurs fautes dans l'indication des variantes, soit parce que l'éditeur n'a pas bien connu les premières éditions, ou du moins parce qu'il n'a pas assez spécifié l'édition dont il entendoit parler, entre plusieurs qui ont paru la même année, soit parce que l'imprimeur a mis souvent un chiffre ou un signe pour un autre; 3.° parce que l'éditeur, comme il en convient lui-même, avoit suivi un texte qu'il a reconnu défectueux. Il indique, dans

les variantes, les corrections qu'il n'étoit plus temps de faire dans le texte, et ces corrections proposées, sont, en général, très-judicieuses. Cependant il y en a quelques-unes qu'il est difficile d'admettre, la raison qu'il donne pour les préférer n'étant pas toujours suffisante. Quoi qu'il en soit, il a frayé la voie, et, à ce titre, il a des droits à la reconnoissance de tous ceux qui entreprendront de donner une édition correcte du Télémaque.

1799. *Les Aventures*, etc. Lyon, 1799, *in*-12, figures.

— *Les Aventures*, etc. Paris, Dufart, 1799, 2 vol. *in*-12, figures.

— *Œuvres choisies de Fénélon* (par M. l'abbé Jauffret), 6 vol. *in*-12, avec figures. Paris, Leclère, an VI (1799). Le *Télémaque* occupe les volumes 3 et 4. On trouve au premier volume une *Vie de Fénélon*, qui est bien écrite.

1800 (an VIII). *Les Aventures*, etc. Paris, édition stéréotype de Didot l'aîné, an VIII, 2 vol. *in*-18 (*Voy*. 1810). On en tira un exemplaire sur vélin, format *in*-12.

1801. Traduction italienne, avec le texte. Paris, Delalain fils, 1801, 2 vol. *in*-12, figures.

— Traduction anglaise de Des Maizeaux, septième édition. Paris, Delalain fils, 1801 (an X), 2 vol. *in*-12.

— Traduction en grec vulgaire, par Démétrius Panagioti (Toussaint) Goudelaas, avec des notes. Bude, 1801, 2 vol. *in*-8.°

Nota. Dans l'*European Magazine*, de janvier 1806, on affirme qu'il existoit, dans la Bibliothèque du marquis de Lansdown, un exemplaire d'un roman grec,

imprimé à Florence en 1465 (on n'a commencé à imprimer dans cette ville qu'en 1471), sous le titre d'*Athéné Skelcaté*, et où est contenue, presqu'en entier, la fable de l'ouvrage de Fénélon. Ce conte absurde doit être mis avec l'approbation prétendue, donnée par le président Cousin au Télémaque, comme fidèlement traduit du grec, ou avec celui que l'on fait, en assurant que la plupart des Grecs actuels, très-peu familiarisés avec la langue de leurs ancêtres, ont la simplicité de regarder la traduction grecque du Télémaque, donnée en 1742, comme un ouvrage original d'Homère, ou de quelque savant Grec qui aura voulu continuer l'Odyssée.

1801. *Les Aventures*, etc. Riom, de l'imprimerie de Salles, et Paris, Fuchs et Bleuet, an X-1801, 2 vol. *in*-12, gravures de Delaunay, d'après Quéverdo. On y a mis l'éloge de Fénélon par La Harpe.

— *Les Aventures*, etc. Avignon, 1801, *in*-12, figures.

1802. *Les Aventures*, etc., édition stéréotype de Didot. Paris, 1802, 2 vol. *in*-18. On peut ajouter 26 gravures, d'après Lefèvre, aux exemplaires sur papier vélin, format *in*-12.

— *Les Aventures*, etc. Paris, chez Ant. Aug. Renouard, an XI (1802). A Dijon, de l'imprimerie de L. N. Frantin, 2 vol. *in*-12.

1803. Fragment d'un poëme intitulé : *Télémaque dans l'île de Calypso*, par Jamme, fils, dans le journal des Arts du 10 février, an 12.

1805. *Les Aventures*, etc. Paris, Bachelier, 1805, 2 vol. *in*-12, avec figures d'après Quéverdo.

1806. *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, collationnée sur les manuscrits originaux. Paris, Barbou, 1806, *in*-12.

Prospectus, ou plutôt échantillon d'un Télémaque

Polyglotte. Voici le titre : *Les Aventures*. etc., publiées en langues française, grecque moderne, allemande, anglaise, espagnole et italienne, avec une courte Introduction à la grammaire de chacune de ces six langues, par Fl. Lécluse, professeur au Prytanée militaire français. Paris, de l'imprimerie de J. M. Eberhart, 1806, *in*-8.° Au *verso* de ce frontispice, on trouve le commencement du Télémaque dans les six langues indiquées. On voit que l'ouvrage seroit très-volumineux, surtout si on y joignoit, ainsi que quelques personnes ont paru le désirer, une des versions latines, et une traduction en grec littéral.

1807. ***Fata Telemachi***, etc., *latinitate donata à Gregorio Trautwein, C. R., editio nova et emendata*, 1807. Vindobonæ (Vienne), sumptibus Aloysii Doll. *in*-8.° Le texte n'y est point. On a fait plusieurs changements à l'édition d'Ulm, 1755. La traduction n'en est pas meilleure.

— Traduction italienne de G. B. de' Pagani. Vindobonæ, Doll. *in*-8.°, un vol. sans le texte, et 2 vol. avec le texte.

— Traduction italienne, avec le texte. Paris, 1807, 2 vol. *in*-12.

1808. ***Telemachiados libros XXIV*** (on pouvoit éviter cette mauvaise consonnance, en mettant *libri*, avec un point avant *transtulit*) *è gallico sermone in latinum carmen transtulit Stephanus-Alexandre Viel, presbyter, in Academiâ Juliacensi studiorum olim moderator*. Lutetiæ-Parisiorum, ex typis P. Didot, natu majoris, 1808, *in*-12. Les journaux ont parlé avec éloge de cette traduction, que l'auteur, depuis près de vingt ans, n'étoit plus à portée de corriger, et de rendre encore plus parfaite. Le père Viel, de l'Oratoire, né à la Louisiane, vers 1740, s'est retiré dans sa patrie vers 1790. On croit qu'il vit encore. On le fait connoître d'une manière très-avantageuse dans l'Avertissement, qui est signé : *Eusèbe Salverte*.

1808. *Les Aventures*, etc., avec des notes mythologiques de Fr. Noël, etc. (c'est-à dire avec des notes fort courtes et en petit nombre, tirées du Dictionnaire de la Fable, de M. Noël), nouvelle édition, ornée de 25 gravures et de la carte, etc. Paris, Dentu, 1808, 4 vol. in-18. Le libraire avertit qu'on a tiré un petit nombre d'exemplaires avec les notes critiques et historiques, publiées à Rotterdam, en 1719, par Hofhout. Les gravures sont de Villerey, d'après Quéverdo.

— *Les Aventures*, etc., avec des notes allemandes, par Johann Ludwig Kohler, Koln (c'est-à-dire, Cologne), 1808, *in*-8°.

Vie de Fenelon, etc., par M. de Bausset, etc. 1808, 3 vol. *in*-8.° C'est la première édition (*Voyez* 1809).

1809. *La Feneloniade*, poëme, 1809, *in*-8.°

Histoire de Fenelon, sur les manuscrits originaux, par M. de Bausset, etc. Paris, Giguet et Michaud, seconde édition, 1809, 3 vol. *in*-8.°. Si on en excepte un très-petit nombre de phrases dont la tournure pourroit paroître trop recherchée, et quelques expressions un peu néologiques, l'ouvrage est fort bien écrit. Les journaux lui ont donné les plus grands éloges, et il vient d'être désigné pour être couronné à la distribution des prix décennaux. Nous ne parlerons pas ici des critiques qui en ont été faites, surtout relativement à la manière dont l'affaire du Quiétisme y est présentée. Nous laissons à d'autres le soin d'examiner si ces critiques sont fondées, et de juger si l'auteur a tenu en effet d'une main ferme, la balance bien égale entre Fénélon et Bossuet. Pour nous, en nous renfermant dans ce qui est plus de notre ressort, nous observerons qu'un des plus grands services que l'auteur de cette Vie ait rendus au public, est d'y avoir inséré des lettres et des mémoires politiques, etc., qui n'avoient pas encore vu le jour, et qui sont de la plus grande importance. Cependant ces pièces, intercalées dans le corps de l'ouvrage, en interrompent quelquefois le récit, ce qu'il étoit aisé d'éviter, en les renvoyant à la fin. Dans cette seconde édition, on trouve des changements et des additions, qui obligent de réunir les deux éditions.

1810. *Les Aventures*, etc., édition stéréotype, faite au moyen de matrices mobiles en cuivre, d'après le procédé d'Herhan (différent de celui de MM. Didot). Paris, de l'imprimerie de Mame frères, 1810, 2 vol. *in*-12.

1810. *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, avec une Table géographique et mythologique. Avignon, Séguin frères, 1810, *in*-8.° Quelques exemplaires sont sur papier vélin.

1811. *Les Aventures*, etc., nouvelle édition, collationnée sur les manuscrits et les imprimés, et ornée de figures (gravées par Delaunay, d'après Charles Monnet), avec la Vie de l'Auteur, la Liste des Editions, les Variantes et la Table des Matières, par J.-F. ADRY. Paris, L. Duprat-Duverger, de l'imprimerie d'A. Egron, 2 vol. *in*-8.° Plusieurs exemplaires ont été tirés sur papier vélin.

C'est l'édition que le Lecteur a sous les yeux. Le texte a été tiré séparément *in*-12, avec la Table des Matières.

Nota. Sous l'année 1743, nous avons donné la traduction en vers latins du commencement de Télémaque, par M. le Beau. Nous placerons ici, pour remplir le vide d'une ou de deux pages, la traduction en prose latine, qu'il donna à peu près dans le même temps, de la description de la grotte de Calypso.

Antrum erat, ubi in rusticâ simplicitate nihil aberat venustatis. Non hìc quidem nitebat aurum, non argentum, aut marmor. Nullus ex columnis, ex pictis tabulis decor. At excisa rupes in fornices varios dividebatur, laqueata scrupis atque conchyliis, et serpente flexibilibus ramis hinc et inde labruscâ parietes vestiebantur. In medio solis æstu molle frigus aspirabant zephyri. Errabant inter amaranthos et violas leni cum susurro fontes, ac variis in locis balnea præbebant crystallo frigidiora. Humus circa viridis et stellata mille floribus. Cingebat amœnissimâ nocte nitentes campos opacum nemus solibus impervium. Ibi sacrum silentium, nisi cantus avium audiretur, ac rivuli sonitus, qui summâ

de rupe præcipitans fervebat spumis, et fugere per prata properabat. Ipsum vero antrum in medio collis clivo prospectum dabat in mare, quod modò stratis undis quiesceret, modò dementi fluctu illidebatur rupibus ingemens et tumenti mole insurgens ferociùs. Ibat aliâ de parte fluvius distinctus insulis, quas tiliæ florentes et populi aeriæ prætexebant. At interfusi insulis canales vario lusu per arva ferebantur. Alii currere pellucidis undis, alii stagnare desides, alii multiplici mœandro redire in sese, ac sua sæpè vestigia relegere, quasi amœni ruris desiderio retenti. Procul montes immixti nubibus, qui enormi figurâ et lætissimo prospectu visum terminarent. Vicini colles vestiti pendentibus pampinis quibus vindemia tegi vix poterat quin erumperet. Ibi ficus, oliva, punica malus cæterarumque arborum luxuries horti amœnissimi specie campos induerant.

La traduction du Télémaque, par Trautwein, commence ainsi dans l'édition de 1807 : *Calypso erat inconsolabilis ex Ulyssis discessu*, etc. La suite répond assez à ce début, et nous sommes persuadés que le lecteur n'aura pas la curiosité d'en voir davantage.

La meilleure traduction en prose latine du Télémaque seroit celle qui approcheroit de la description des Champs-Elysées, par Muret, V. 1. *Variæ lectiones*. Toutes les couleurs des peintres, toutes les figures des poëtes, n'enchériroient pas sur cette description, dit l'abbé d'Olivet, *Pensées de Cicéron*, *page* 112, *édition de* 1805.

Editions sans date, ou omises, ou dont nous ignorons la date.

Telemachi, *Ulyssis filii, peregrinationes, opus epicum, gallico sermone ab archiepiscopo cameracensi editum, nunc in latina carmina, quâ par est fidelitate, redactum, operâ Josephi et Joachimi Henriquez de Luna et Roxas, clarissimorum fratrum in Complutensi* (Alcala de Hènarès), *lycœo, jurisprudentiœ professo-*

rum. Matriti, apud Joachimum Ibarra, C. R. M. typographum, in-4.° de 173 pages. Il n'y a que les six premiers chants, en deux parties. L'ouvrage finit à la guerre que les alliés vont faire à Idoménée. J'ignore si le reste a paru. L'impression doit être de 1770 ou 1775 environ. Ibarra est mort le 23 novembre 1785.

Nota. Dans une nouvelle relation d'un Voyage de Perse, il est dit que ce n'est que depuis peu que le Télémaque est connu dans ce pays, et que l'empereur actuel, ravi des fragments que plusieurs Européens, admis dans sa familiarité, lui ont fait connoître, a ordonné qu'on traduisît le Télémaque en persan.

— On estime une traduction espagnole du Télémaque, qui parut vers 1780; 2 vol. *in-8.°* Elle est précédée d'un Discours préliminaire très-bien fait, et où le Télémaque est dignement apprécié.

— Dans la Bibliothèque Britannique, tome 19, on fait entendre que les notes satiriques (de Limiers) parurent dès 1717, et on ajoute qu'en 1718, Jean-Armand Dubourdieu donna à Londres une assez belle édition du Télémaque *in-8.°*, dans laquelle il ajouta ces mêmes notes; mais il y a sûrement une erreur dans la date de cette édition de Londres, et je ne connois aucune édition où ces notes aient été insérées avant celle d'Amsterdam, 1719.

1701. *Le Télémaque moderne*, ou *les Intrigues d'un grand Seigneur pendant son exil.* Cologne (Rouen), 1701, *in-12.*

1706. Critique d'un livre intitulé : *La Télémacomanie.* Amsterdam, Marret, 1706, *in-12.*

ADDITION.

PORTRAITS GRAVÉS DE FÉNÉLON.

POUR faire plaisir aux Amateurs, nous terminerons ce catalogue des éditions du Télémaque, par donner la liste des portraits de Fénélon qui ont été gravés, de ceux du moins que nous avons été à portée de voir.

1.° *In-folio*, par Bonnart. Fénélon est assis, et assez mal gravé.

2.° *In*-4.°, par N. Habert.

3.° *In*-12, par Et. Desrochers, avec quatre vers français au bas, 1699.

4.° *In*-8.°, par Crespy.

5.° *In-folio*, par Benoît Audran, d'après Vivien. Très-beau et le plus ressemblant; on y voit les armes de Fénélon : d'or, à trois bandes de sinople. Joseph Vivien, peintre au pastel, élève de Le Brun, étoit né à Lyon en 1657, et mourut en 1735, à Bonn, dans l'électorat de Cologne, à soixante-dix-huit ans.

6.° *In*-12, par Dupin, pour la collection d'Odieuvre.

7.° *In*-4.° Portrait en couleur, par Le Grand; assez beau.

8.° *In*-4.° Portrait en couleur par madame de Carnel; beau.

9.° *In*-4.° Dans le genre du crayon, par de La Naux; beau.

10.° *In*-4.°, par Pierre Drevet, à la tête du Télémaque de 1734; très-beau.

11.° *In*-12, par Delvaux; beau.

12.° *In*-4.°, sans nom de graveur. On lit seulement au bas : *Fénélon*, avec les armes.

13.° *In*-12, par Ficquet; très-beau, surtout avant la lettre.

14.° *In*-12, par J.-B. Grateloup, dans un genre de lavis particulier à cet amateur, qui vit encore à Dax, sa patrie, âgé de plus de soixante-quinze ans; très-beau : c'est une véritable miniature. On peut le voir au cabinet des gravures.

15.° Par Picart, 1717. Je ne l'ai pas vu.

16.° *In*-4.°, par Augustin de Saint-Aubin, d'après Vivien, à la tête des Œuvres complètes; très-beau, quand les épreuves sont bonnes.

17.° *In*-8.°, par C. E. Gaucher, d'après Vivien; à la tête des Œuvres choisies; beau.

18.° *In* 8.°, par Savart, d'après Vivien, très-beau.

19.° *In*-8.°, Médaillon, avec attributs, pour le Télémaque de 1717, par Cl. Duflos, d'après Bailleul. Le portrait est très-ressemblant.

20.° *In*-4.°, Médaillon, avec attributs, pour le Télémaque de 1730, par N. Tardieu, d'après N. N. Coypel. Les ornements sont bien gravés, mais le portrait ne ressemble en aucune manière.

21.° *In*-8.°, Médaillon, avec attributs, par Et. Fessard, 1759, d'après Charles Monnet, 1756, pour l'édition de Lausanne, 1762.

22.° *In*-8.°, Médaillon, avec attributs, pour le Télémaque de Venise, 1768, par Volpato.

23.° *In*-4.°, Frontispice pour une édition du Télémaque, gr. *in*-4.°, par J. B. Tilliard, d'après Ch. Monnet. Le médaillon, qui est très-beau, est gravé par A. de Saint-Aubin, et les ornements par P. Choffart. Au bas, sont ces quatre vers français :

Sous le voile charmant d'un roman enchanteur,
Ton cœur d'un peuple entier prépare le bonheur.
Loin du vice, Mentor, tu guides ton élève :
Tu conseilles le bien : ton exemple l'achève.

24.° *In*-12, par N. Delaunay, joli portrait, gravé en 1761.

25.° *In*-8.°, Médaillon, avec attributs, Johann Mansfeld, *Sculp. Viennæ*, 1806, pour la version latine ; peu ressemblant. On croiroit que c'est le portrait du chanoine Trautwein.

26.° *In*-8.°, Buste de Fénélon, avec les attributs de Minerve, par M. et mademoiselle Delaunay, d'après Ch. Monnet, pour servir de frontispice à la présente édition.

LES AVENTURES

LIVRE I.er

SOMMAIRE.

Télémaque, conduit par Minerve sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédémone, son naufrage sur la côte de Sicile, le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise, le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste dans une incursion de Barbares, et le soin que ce roi eut de reconnoître ce service en leur donnant un vaisseau tyrien pour retourner en leur pays.



Télémaque raconte ses aventures à Calypso.

Monnet Inv. Del.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

Calypso ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant: les Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordoit son île; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes; et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux.

Tout à coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte: puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque, fils de ce héros: mais, quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso.

Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et sans faire semblant de savoir qui il est: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir, sous ces paroles menaçantes, la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit: O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser

son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous cherchez? reprit la Déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque : c'est un des rois qui ont, après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce et dans l'Asie par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; et si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant; et elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père. Mais l'histoire en est longue : il est tems de vous délasser de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous serez ma consolation dans cette solitude; et je ferai votre bonheur pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans

une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace, le feu qui sortoit de ses yeux et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur: des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal : mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer: là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un

rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline : de-là on découvroit la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux qui formoient ces îles sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante : d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Reposez-vous; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez : ensuite nous vous reverrons; et je vous raconterai des his-

toires dont votre cœur sera touché. En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés; et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens?

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la

mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs; craignez ce poison caché : défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse: un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre. En même temps quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène, la course d'Hippomène et d'Atalante, qui fut vaincue par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides : enfin la guerre de Troie fut aussi chantée, les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des Nym-

phes, qui s'appeloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres.

Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chère Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous; mais, hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête : son vaisseau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui : consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre.

La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du cyclope Polyphême, et chez Antiphates, roi des Lestrigons; elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille du Soleil, et les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur; je ne puis maintenant que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon père; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle; il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-temps. Enfin, il ne put lui résister, et il parla ainsi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siége de Troie des nouvelles de mon père. Les amants de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ : j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein : il me représentoit d'un côté les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre, la flotte d'Énée et les Troyens, qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs; mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque : peut-être que votre père, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même.

Ces paroles étoient salutaires; mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter : je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils; et les Dieux permirent que je fisse une faute qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses : ainsi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Énée : ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut, dans ce danger, non-seulement ferme et intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit ; je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils! Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent! Oh! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor, en souriant, me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté. La poupe en étoit couronnée de certaines fleurs : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables ; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens ; il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte : ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus. Nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller assez long-temps avec eux : enfin nous demeurâmes un peu derrière ; et, pendant que les vents impétueux les pous-

soient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir : nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'étoit là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troie. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos; et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel étoit notre pays et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux.

Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement; sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse, roi des Ithaciens : je cherche mon père dans toutes les mers; si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse dont les artifices avoient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte : vous, et celui qui vous mène, vous périrez. En même temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros : Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise : on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux : on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie : c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

O Aceste! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut

vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours; si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les bœufs mugissants, et les brebis bêlantes, venoient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pou-

voient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés: c'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Acragas, où règne un hiver que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs: nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les Dieux vous ont envoyés pour nous sauver: je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance; il range les soldats d'Aceste; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut, dans sa vieillesse, le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit, dans le combat, à l'immortelle égide. La mort couroit de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la

cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis; il déchire, il égorge, il nage dans le sang; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient, tremblants, pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares, qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi; car ce peuple venoit d'une race de géants qui étoient de la même origine que les Cyclopes: il méprisoit un ennemi aussi foible que moi. Mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste, touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile: il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays; il nous combla de présents, et nous pressa de partir, pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit: mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent

trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissés en Ithaque. Mais les Dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

TÉLÉMAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaisseau tyrien par la flotte de Sésostris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, et la sagesse du gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même, Télémaque, fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris, prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers; qu'il l'avoit rappelé, étant persuadé de son innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque; mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés et secourus par les Tyriens.



Télémaque étouffe un Lion entre ses bras.

Monnet Inv. Del.

LIVRE SECOND.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Sésostris, qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes; et ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu le massacrer à son retour au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile : le port et la terre sembloient fuir derrière nous et se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Egyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus temps; leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favorisoit; leurs rameurs étoient en plus grand

nombre : ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignèrent-ils m'écouter; ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient; et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée, sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez

régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présents. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du geure humain. Ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner; il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénélope: et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise; mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse! s'écrioit-il, quoi donc! vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Pénélope. Vous verrez même dans sa première gloire

celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. Oh! s'il pouvoit apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes; la bonne éducation des enfants, qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion; le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque père inspiroit à ses enfants. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte, c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, et je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes pour être présentés au roi Sésostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avoient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, et ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des manières des peuples éloignés.

Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui.

Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté: il jugeoit tous les jours les peuples, avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires et à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savants, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur; il me demanda ma patrie et mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche.

Je lui répondis: O grand roi! vous n'ignorez pas le siége de Troie qui a duré dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang à toute la Grèce. Ulysse mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville: il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque qui est son royaume. Je le cherche, et un malheur semblable au sien fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfants, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père!

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer, de ceux qui avoient pris notre

vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge; si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux; car j'aime la Grèce, plusieurs Egyptiens y ont donné des lois. Je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous; et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse: mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire avoit l'ame aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris étoit sincère et généreux. Cet officier se nommoit Métophis; il nous interrogea, pour tâcher de nous surprendre: et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion et avec défiance: car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara; et depuis ce temps-là je ne sus point ce qu'étoit devenu Mentor.

Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément il pourroit nous faire dire des choses contraires; surtout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin, il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre inno-

cence, et malgré la sagesse du roi, il trouva moyen de le tromper.

Hélas! à quoi les rois sont-ils exposés! les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent. Les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs; les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guère les aller chercher; au contraire les méchants sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience pour contenter les passions de celui qui règne. Oh! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants! Il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisois dans mon malheur; et je rappelois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis, avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.

En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant: Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude?

Télémaque répondit: mon malheur croissoit toujours; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort; il fallut être esclave, et épuiser pour ainsi dire toutes les rigueurs de la fortune; il ne me restoit plus aucune espérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit

vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux: on y voit des sables brûlants au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; et on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là, je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion: la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines.

En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes et les pins sembloient descendre du sommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience: les princes qui ont toujours été heureux ne sont guère dignes de l'être; la mollesse les corrompt, l'orgueil les

enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et sa gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant comme eux; prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie; et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, et qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels; je me levai tranquille : j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme: la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert : ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaisèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et

qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; et l'ennui, qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture!

Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé : une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture; sa taille étoit haute et majestueuse; son teint étoit encore frais et vermeil; ses yeux vifs et perçants; sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appeloit Termosiris. Il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient consacré au dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux.

Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimoit-il

les jeunes gens lorsqu'ils étoient dociles et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appeloit son fils. Je lui disois souvent : Mon père, les Dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux : il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellents poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions, venoient le flatter et lécher ses pieds ; les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui,

frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre et les abymes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte; et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait et faire des fromages : toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les zéphirs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse

folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces, suivoient par-tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des jours de fête: on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphirs qui se jouoient dans les rameaux des arbres; ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher; ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon: défrichez cette terre sauvage; faites fleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils,

un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons: il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux et riant: la politesse des habitants sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de laurier en l'honneur du Dieu: les bergères y alloient aussi, en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins: nos siéges étoient les gazons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paroissoient pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissements qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir : car il aimoit les muses ; et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. Oh ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui

commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer à Ithaque avec des vaisseaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amants. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie.

Pendant que je retardois un peu mon départ pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement ; et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte ; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi ! jamais elle n'en aura de semblable ! O Dieux ! il falloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ! Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Egypte est détruite ; nos pères ont été heu-

reux de passer leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris ; chacun vouloit en conserver l'image ; plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Boccoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son père avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux ; il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avoit ménagés avec tant de soins, qu'à tourmenter les peuples, qu'à sucer le sang des malheureux, enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son père. C'étoit un monstre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gémissoit ; et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte ; et un prince si indigne du trône ne pouvoit long-temps régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour à

Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse, où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe ; j'étois abîmé dans la plus amère douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier : souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre !

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient ; l'onde étoit écumante sous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus ; j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Chypre ; car mes malheurs commençoient à me

rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux : je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang couloient autour de lui, les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussoit au hasard, et la sagesse ne modéroit pas sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égaloient son courage : mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même : son orgueil furieux

en faisoit une bête farouche; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr: le dard d'un Phénicien perça sa poitrine; les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés et éteints; ce visage pâle et défiguré; cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées; cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux; et si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le successeur de Boccoris rendant tous les prisonniers tyriens, lui-même Télémaque fut emmené à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion, leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice ; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau cyprien pour aller par l'île de Chypre à Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, et voulut le faire prendre ; qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé, maîtresse du tyran, l'avoit sauvé pour faire mourir à sa place un jeune homme dont le mépris l'avoit irritée.



Télémaque S'instruit du Commerce de Tyr.

Monnet Inv. Del - Duranton, aquâ forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE TROISIÈME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus étoit de voir que Télémaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor : elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque ; il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours : Les Egyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au roi étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Chypre, se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour ; je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de

mon cœur. Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires; les mariniers poussoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines et les montagnes s'aplanissoient peu-à-peu. Nous commencions à ne plus voir que le ciel et l'eau, pendant que le soleil, qui se levoit, sembloit faire sortir du sein de la mer ses feux étincelants; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon; et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous? me dit-il. Je ne suis point Phénicien, lui dis-je; mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie : j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien; c'est sous ce nom que j'ai long-temps souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainsi : Je suis Télémaque, fils d'Ulysse, roi d'Ithaque en Grèce.
père s'est rendu fameux entre tous les rois qui on
siégé la ville de Troie : mais les Dieux ne lui ont
accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plus
pays; la fortune me persécute comme lui : vous v
un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheu
retourner parmi les siens, et de retrouver son pèr

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincère et généreux; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurois en douter; la douceur et la vertu peintes sur votre visage ne me permettent pas de me défier de vous: je sens même que les Dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salutaire; et pour récompense, je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier: quoique je sois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talents sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras; c'est ainsi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre: O mon fils! que les Dieux me préservent

de te revoir jamais; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu! O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher; ayez soin de son enfance: si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère, et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur: je me les redis souvent à moi-même.

Des amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret; j'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable et sûr: on m'entretenoit secrètement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance; par-là je me croyois

déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'a échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendants tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir: mais je savois bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens; ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux: le commerce qu'ils font jusques aux colonnes d'Hercule leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissants. Le grand roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches et trop puissants pour porter patiemment le joug de la servitude; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas le temps à Sésostris de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse, encore plus que de sa puissance: mais, sa puissance passant dans les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays, pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous

avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion, notre roi : il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour : les Dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner.

On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis mêmes n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des pi-

ques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche; et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche; ils sont sans cesse errants de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi, je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidèle au roi qu'ils m'ont donné; j'aimerois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre : pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous

êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse, retournant à Ithaque, lui paieroit quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux : il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue ; il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il étoit berger, comme je l'étois naguère, il seroit aussi heureux que je l'ai été : il jouiroit des plaisirs innocents de la campagne, et en jouiroit sans remords ; il ne craindroit ni le fer ni le poison ; il aimeroit les hommes, il en seroit aimé : il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il le fasse : il fait tout ce que veulent ses passions féroces ; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte et par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de désirs violents.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir, car on

ne le voyoit point ; et on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien et n'avoit rien à craindre : il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfants : celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes ; au contraire, le bon roi Sésostris étoit en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison, environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Chypre qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me fit passer en revue parmi les soldats cypriens ; car le roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses.

Le défaut des princes trop faciles et inappliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens : il ne savoit point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement ; aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point cher-

cher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu, depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y a aucune vertu sincère sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à-peu-près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchants les plus déclarés, parce qu'il les croyoit aussi méchants et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert : il lui en eût coûté la vie et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable : mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la

mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front, des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte, que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'a-

vancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer-Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de

faire des dessins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, long-temps avant l'âge de Tiphys et des Argonautes tant vantés dans la Grèce : ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes ; qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et des Babyloniens ; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers ; ils ont une exacte police ; ils sont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettoient entre eux ; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté ; si les premiers de la nation méprisoient le travail et l'économie ; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville ;

s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font.

Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera : il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme cer-

taines sources : si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous ; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il use de supercherie pour surprendre les marchands et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulents; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce; et tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit; les étran-

gers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu; et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissants sur la mer : car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux; et nous les réservons avec soin pour cet usage: on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles.

Comment, lui dis-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers?

Il me répondit : Ils se sont formés peu-à-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre; on estime fort un habile astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction: on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé et bien traité. Les bons rameurs mêmes ont des récompenses sûres et proportionnées à leur ser-

vice; on les nourrit bien; on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfants; s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille: on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut: le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier; et, dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais de bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville: mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour

Cyprien: le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port; et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris et effrayé, répondit: Je vais chercher cet étranger qui est de l'île de Chypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque! nous sommes perdus! le roi que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Chypre; il ordonne qu'on vous arrête: il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous? O dieux! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père; et peut-être que le roi sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondis à Narbal: Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre. Je sais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir; je ne suis point Cy-

prien, et je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voient ma sincérité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit: Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à deux innocents; il ne trompe le roi, que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour ne pas être digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les Dieux et se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer: s'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie: la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste!

Nous demeurâmes long-temps dans cette espèce de combat; mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre officier du roi, qui venoit de la part d'Astarbé.

Cette femme étoit belle comme une déesse; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel et plein de malignité; mais elle savoit cacher ses sentiments corrompus, par un profond artifice. Elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, et par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha, son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé: l'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeste que son infâme avarice. Mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût: elle cachoit ses vrais sentiments; et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même où elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire pas-

ser Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, et qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal.

En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Lydien dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte: il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, et ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire; et l'officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensoient notre sincérité, et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu.

Nous regardions avec horreur un roi livré a l'avarice

et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien et s'abandonne à des scélérats : il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion ; il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchants pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Chypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous ! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines : n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amants. Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse ; et qu'il trouve en vous un fils qui égale sa sagesse ! Mais, dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes

larmes sans lui répondre : de profonds soupirs m'empêchoient de parler : nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau ; il demeura sur le rivage ; et quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

CALYPSO interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de l'achever, puisqu'il l'a commencé. Télémaque raconte que, pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'île de Chypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus et Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'île de Chypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur, et les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crète; et que, dans ce trajet, ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.



Télémaque est près d'être Séduit par la beauté des jeunes filles de Cythère.

Monnet Inv. Del.-Jubé De Launay, aquà forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE QUATRIÈME.

Calypso, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici : tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie; goûtez la paix et tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amère, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage : ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Thésée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre; de vous

faire redire ce que je sais déja, et de vous demander ce que je ne sais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu, allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et poussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appeloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré : par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a

fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parler long-temps sans rien dire; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir: tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité; et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je suis le seul qui vous connoît, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre père!

Quoi donc! répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter: mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez: et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà dans son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver!

Mais que ferai-je donc? continua Télémaque d'un ton modéré et docile. Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures: elle en sait assez pour ne point être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore; votre réserve ne serviroit

qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange.

Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déesse qui appeloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil. Allons, retournez à Calypso: mais défiez-vous de ses douces paroles; ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive? Crûtes-vous ce qu'elle disoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même: elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Chypre:

dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe, semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir : les yeux de l'assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme.

Télémaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire :

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon cœur.

Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendoit les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur

l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage, la tendresse, les graces, l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçants qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant : son ris étoit malin, moqueur, et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avoit point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage et dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ! tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire.

A ces mots, l'Amour irrité s'envola; et Vénus, remontant vers l'Olympe, je vis long-temps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs-Elysées. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser; mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, et je connus que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames; le pi-

lote, couronné de fleurs, laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vidée : lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient, à l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés au plaisir manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux pour leur faire des sacrifices si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles : ils ramèrent vigoureuse-

ment : nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Chypre au mois du printemps, qui est consacré à Vénus. Cette saison, disent les Cypriens, convient à cette déesse : car elle semble ranimer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit presque inculte, tant les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles, vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les graces, la joie, les plaisirs, éclatoient également sur leur visage; mais les graces y étoient trop affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité, et une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable : à force de vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la Déesse; elle en a plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement

adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle : les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au-dessus de l'architrave et de la frise sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes.

On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or ; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de

jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux Prêtres et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord, j'eus horreur de tout ce que je voyois; mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence; ma retenue et ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient. Je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés; j'avois même une mauvaise honte de la vertu. J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu et sa force l'abandonne; ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne.

Ainsi, mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance; je ne pouvois plus rappeler ni ma raison ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs-Elysées achevoit de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparoit de

moi. J'aimois déjà le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine et qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes amères; je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse! disois-je : ô Dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie ou de fièvre ardente? Oh! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte, mon aïeul! la mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé que ma douleur s'adoucissoit, et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur; puis je me voyois replongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le sacré bocage; semblable à une biche qu'un chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par-tout; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'apperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste et si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, m'écriai-je, ô mon cher ami, mon unique espérance? est-ce vous? quoi donc! est-ce vous-même? une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? est-ce vous, Mentor? n'est-ce point votre

ombre encore sensible à mes maux ? n'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs-Élysées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder ? ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles je courois vers lui, tout transporté, jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux, vous le savez, quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ! je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor ! C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosai son visage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? en quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence ! et que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez ! me dit-il d'un ton terrible ; fuyez ! hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison : l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infâme, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez ! que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez jusques au moindre souvenir de cette île exécrable.

Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais

qui se dissipoit sur mes yeux et qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avoient été d'abord empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses et de cuisants remords : l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste ; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser ; plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! peut-on la voir sans l'aimer ! peut-on l'aimer sans être heureux !

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc ? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave grec pour connoître les mœurs de la Grèce et pour s'instruire de nos sciences.

En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'île de Crète pour étudier les sages lois de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Chypre. En attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple : le voilà qui en sort; les vents nous appellent; déjà nos voiles s'enflent. Adieu, cher Télémaque : un esclave qui craint les Dieux doit suivre fidèlement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi : si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu : souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope; souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître syrien est-il impitoyable? est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas! Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes : puisqu'il aime la sagesse et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous; je lui of-

frirai de me donner à lui; s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appela Mentor; je me prosternai devant lui. Il fût surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grèce qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les lois du roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage; mais mes premiers malheurs n'étoient que de faibles essais des outrages de la fortune : maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux, voyez mes maux; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas,

me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs, la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre père jusqu'à ce que vous ayiez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami fidèle : l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre ; vous le serez aussi : je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un instant, je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays ; je trouvois un secours pour y retourner ; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu ; enfin, je trouvois tout, en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le sable du rivage ; nous le suivons : on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles : un zéphyr léger se joue dans nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Chypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me

demanda ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénuement en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puissance et celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels : mais souffrez que je déteste l'infâme mollesse des habitants de votre île et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite, il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre ; de cette lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année ; il croit être sage, et il est insensé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt, n'ayant jamais rien vu ; tout au plus il apperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan de lumière : nos

esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime : mon cœur en étoit échauffé ; et la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs-Élysées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs

épaules et flottoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage serein, et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenoient en silence les fiers aquilons et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et un reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

TÉLÉMAQUE raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses lois; et que les vieillards, juges de l'île, et tous les peuples, voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.



Télémaque Vainqueur au Combat du Ceste.

Monnet Inv. Del.-Charon, aquâ forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE CINQUIÈME.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida qui s'élève au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Chypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montroit fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée; partout la charrue avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les

moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin, les montagnes ornées de pampres, et de grappes d'un raisin déja coloré qui promettoit aux vendangeurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, dit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse; on suppose que

toute volupté amollit le corps et l'esprit ; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belle couleur, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosses viandes sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des Dieux : et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des Immortels. Les

grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi; et il me répondit : Il peut tout sur les peuples; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples :

c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public.

Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement, et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta :

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent

que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune: O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser: malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port désiré; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et surtout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive: à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils: il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père répond si mal à sa tendresse; il le

voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous détournez vos yeux de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtèrent sa main.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature : offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblants. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer; n'attirez pas sur vous sa colère : je meurs content, puisque

ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel un beau lys au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, ou-

blient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendants combattront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres; et si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattants; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa foible santé.

Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse; je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; et plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étoient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut

se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse! et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup et que son bras s'allongeoit, je le surprenois dans cette posture penchée : déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu

par terre que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême; mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottants; et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta, par sa chute, à son maître, l'espérance de régner.

Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux et leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre

la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer : il ne lui restoit d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous!

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple et gardes de nos lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail, leur don-

noit de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, c'étoit le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite, celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit

un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays sans jamais être assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un barbare qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à la raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse étoit précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni bien, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme

qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

A ces mots toute l'assemblée se récria : on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, et les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda : Lequel des deux est préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix? La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A

quoi sert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient, au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa gloire propre : il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se déréglent pendant ce temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie: elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts, languissent : les meilleurs princes

même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, et qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple, en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises; mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : Il est juste, modéré et commode à l'égard de ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le

craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors.

Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie; surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera

peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés : ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les Dieux mêmes combáttront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls.

Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre, est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

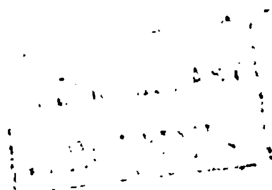
Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avoit consulté le Dieu pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les lois qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois. Nous avions craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'île de Crète ; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montre le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi?

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé roi au même moment; qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son île.





Télémaque refuse la Royauté de Crete.

Moreau Inv. Del. – Julie De Launay, aquà forti – Robert De Launay, Direxit.

LIVRE SIXIÈME.

Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré; et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois!

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner.

Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un

étranger entrera dans cette île, et y fera régner les lois de ce sage roi : mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette île; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre estime et votre compassion; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois, vous voyez le fond de mon cœur : il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois

point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces lois; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse et non pas la mienne qui vient de parler, et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur

Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi dès que j'avois cessé de suivre ses conseils.

D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions. On le questionna, il fut admiré : on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, et qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de

vous gouverner. Celui qui désire la royauté ne la connoît pas : et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point? Il la cherche pour lui : et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël avec lequel Mentor et moi étions venus de l'île de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie, pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux;

mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayiez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'étoit, on m'a répondu qu'il s'appeloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux fils étoient du nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, et qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable

l'un de ces enfants qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siége de Troie : il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services : il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses. Mais, content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux. Par leur frugalité et par leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte, il les instruit ; il juge tous les différends de son voisinage ; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé : il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez

savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît et que vous connoissez; qui sait la guerre; qui a montré son courage non-seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisième, que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'après ma mort, on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes

des lois sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands Dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos, écrites de la main de Minos même; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis Saturne et l'âge d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque : ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront; et ces champs fortunés où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh! si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il versoit des torrents de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi; souvenez-vous des dangers où vous

m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème : et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflóit nos voiles nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages disparoissoient; les côtes du Péloponèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident, toutes les eaux de votre empire! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythère, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ses beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor,

instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la sentent, et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis souffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel : et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât; et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés

regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles : de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui ?

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus; et s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles, et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, et nous nous tenions ferme, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Men-

tor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non: les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux, et non pas la m r, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois et j'admirois ce discours qui me consoloit un peu: mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetoit. Enfin, les vents commencèrent à s'appaiser: et la mer, mugissant, ressembloit à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'ori nt étoit tout en feu; et les étoiles, qui avoient été si long-temps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit: alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons: selon les apparences, ils perdirent cou-

rage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât : et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse qui habitez cette île; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans son île, en l'engageant dans sa passion. Mentor, par ses remontrances, soutient Télémaque contre les artifices de cette Déesse et contre Cupidon, que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque et la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre ces deux amants. Elle jure, par le Styx, que Télémaque sortira de son île. Cupidon va la consoler, et oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor, qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.



Télémaque prend l'Amour sur ses Genoux et le Caresse.

Monnet Inv. Del. Julie De Launay, aqua forti. Robert De Launay, Direxit.

LIVRE SEPTIÈME.

Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux ? a-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse et quelle grandeur ! Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher : ses yeux errants alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures ; puis tout à coup elle l'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de

myrtes, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; et s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor; et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes, assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siége de Troie. Il répondoit à toutes avec douceur; et ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces.

Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation; elle revint : et pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor; mais elle sentoit toujours je ne sais

quoi qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient : tout ce qu'elle s'imaginoit tenir lui échappoit tout à coup; et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque; et une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine du ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Chypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le père des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes.

Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à

Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils; et la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île; je parlerai à Calypso. Elle dit, et fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présente à Calypso, qui, dans ce moment, étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri parmi les Nymphes de l'île de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, et remontant dans ce nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu et plus

gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir; et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire.

Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'auroit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes? disoit-il à Mentor : combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Chypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Télémaque, les dangers de l'île de Chypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse : en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et insensiblement on se laisse aller aux appâts trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces Nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeunesse : mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour, que Vénus, sa mère, est venu apporter dans cette île, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a blessé le cœur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir.

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette île ? Ulysse ne vit plus ; il doit être depuis longtemps enseveli dans les ondes : Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pourrions y

tourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout à coup en prospérités ? Quelle main incônnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais, que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux ! menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor ; sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant : mais une passion naissante, et qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc ! disoit-il à Mentor les

larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compte pour rien, répondoit Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie seroit encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île : quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, et aucune n'y étoit constante : son cœur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant : à le voir pâle, abattu et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'en-

fuyoient loin de lui. Il périssoit, tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperduement Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes! Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble

né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui : il lui montroit seulement un visage triste et abattu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit; et elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi.

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O Divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse Déesse! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité! ou plutôt que tu périsses en la voyant de loin au milieu de la mer, et

que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés : ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit; ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante et entrecoupée.

Mentor observoit tous ses mouvements, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne; il jetoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux de peur de rencontrer ceux de son ami dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou et de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, et il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux et les Déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie, inséparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, et elle étoit vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes; ensorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, en déclarant que je veux être de cette chasse! En serai-je? irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor; je le prierai d'enlever Télémaque : il le remènera à Ithaque. Mais que dis-je? et que deviendrai-je,

quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que reste-t-il à faire ? O cruelle Vénus ! Vénus, vous m'avez trompée ! ô perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant ! Amour empesté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir ! Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir ! Je me vengerai de tes ingratitudes : ta Nymphe le verra ; je te percerai à ses yeux. Mais je m'égaré. O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abyme de malheurs ! C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée ! Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie, plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t'en au-delà des mers : laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte : mais tout à coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous, ô Mentor ? dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télé-

maque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parents ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur! et vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instruments nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté, elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre, elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amants : mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups

de hache et de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même, elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? Oh! que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais, après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, et le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la

soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, et à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur, et qui seroit jaloux si vous deveniez immortel.

Mentor m'abandonne ! c'est fait de moi ! s'écria Télémaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeuroit derrière, toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle alloit. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce

jeune insensé. Et vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx; serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis : ingrat, tu ne sortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'île de Chypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est pas mort, mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie !

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso, tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces

paroles : mais on voyoit sur son visage les Furies peintes ; et tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas ? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse. Semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlements, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses Nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux ; car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes ; il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion,

et lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse et la violence de ses passions n'est point encore sage ; car il ne se connoît point encore, et ne sait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous cherchiez à me tromper et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : et voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux ! Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour et revoir votre chère patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser. Le vaisseau est tout

prêt : que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter.

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa noble démarche. Il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyoit; elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux : il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir, que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon père! ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur; je ne sens que de l'amitié et de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire adieu encore une fois, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous, répondit Mentor : votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort ! vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez ! vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? pourquoi voulez-vous mourir ? pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez ! on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans délibérer ; et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous

parler ! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû ; j'ai dévoré ma peine : j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles ; rendez-moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux ; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télémaque, qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit escarpé : c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque : il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui

dit: Vous êtes Déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel qui est captif dans votre île! pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans un abyme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même, le père des Dieux, avec toute sa puissance, n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon île: sors aussi, pernicieux enfant; tu m'as fait plus de mal que lui!

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras! laissez-moi faire; suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour; et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissants que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle: elle s'ar-

rêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour; et en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes, qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussitôt elles allument des flambeaux; elles accourent sur le rivage; elles frémissent; elles poussent des hurlements: elles secouent leurs cheveux épars, comme des Bacchantes. Déjà la flamme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine : des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des Nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir, car son cœur n'étoit pas encore guéri; et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens! Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, et qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'île, parce que tous les pilotes connoissoient que l'île de Calypso

étoit inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui étoit assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les Nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

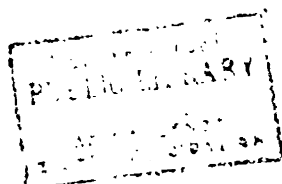
A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il sentoit avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience : on ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête ; je ne crains plus que mes passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

ADOAM, frère de Narbal, commande le vaisseau tyrien où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnoissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé; puis l'élévation de Baléazar, que le tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides, et les autres divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air et les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.





Télémaque et Mentor sont reçus dans le Vaisseau Phénicien.

Monnet, Inv. Del - Duranton, aquâ forti - Robert De Launay, Diraxit.

LIVRE HUITIÈME.

Le vaisseau, qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau ; nous irons partout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que, ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avoient nagé long-temps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phé-

niciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez? elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jetés : nous sommes Grecs; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire : nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole; et Télémaque, gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien, arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble

que je me souviens de vous avoir vu : votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard : je vous ai vu, je vous reconnois ; mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte : il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. Oh ! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire,

et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même.

Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchants croyoient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne: il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres: comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes; et, sur le moindre soupçon, il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance, et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné

de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce ; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée ; il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar, elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à

perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un par qui elle seroit trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il préparoit ses repas; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi, non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires ne pouvoient être de son usage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés, et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du

contrepoison, qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout-à-coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu; il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte, et le presse de manger; elle avoit déjà jeté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance.

Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le roi mourant; elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes; car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jeta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau

royal, lui ôta le diadême, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire étoient des esprits bas et mercenaires qui étoient incapables d'une sincère affection : d'ailleurs, ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés; enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour sa propre sûreté, désiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent : Le roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes : tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La Renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne fut point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi croyant qu'il l'étoit : mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avoient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il auroit tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre : tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Ba-

léazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son père, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne sais quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités, et qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, et les prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche et infâme Joazar. Tous les méchants dont elle s'étoit servi pendant la vie de Pygmalion l'avoient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, et quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais : ces scélérats n'osèrent pas résister long-temps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astar-

bé, déguisée en esclave, voulut se sauver; mais un soldat la reconnut: elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra, avec sa beauté, une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrents de larmes; elle se jeta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar: elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné et étouffé Pygmalion : toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie ; c'est d'être brûlé à petit feu : mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance de salut, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle, pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant : on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées : ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jetoient des regards farouches ; un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur ; tout son visage, tiré et rétréci, faisoit des grimaces hideuses ; une pâleur livide et une froideur mortelle avoit saisi tout son corps. Quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlements. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux

qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion tourne à jamais sa roue; où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres; où Sysiphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; et où Titye sentira éternellement dans ses entrailles, toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus: il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même: il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassés par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité: ainsi, ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui: il craint de charger trop ses peuples;

ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens : il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents, car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque, s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présents! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'île de Chypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes; et de l'action de Mentor, qui avoit jeté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et, pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûte. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même sortoient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que de la neige, dansèrent long-temps les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel, semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif et sensible, goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocents, lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Men-

tor; il cherchoit sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant : Je comprends ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amollissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam tous les plaisirs qu'il vous offre : réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumèrent, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût

apperçu sa haine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût, dans ce moment même, enlevé l'âme de tous les assistants. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence et de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des Dieux et des hommes, qui, d'un signe de sa tête, ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse, que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoit je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit:

C'est Orphée : c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère, qu'il suspendit les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit : Non, c'est Linus, fils d'Apollon. Un autre répondoit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guère moins surpris que les autres, car il ignoroit que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre.

Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous

un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tiédes, et les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans:

car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorces d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent leurs maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez

les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? vivent-ils plus long-temps? sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit

de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action ; mais, avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui s'est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres, ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux.

Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte ! et il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges

qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin?

Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur: il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin: avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, en ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidé-

lité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables, mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différents : le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques; le mari règle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins.

La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes vers le nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations. ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leur différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux

les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de si loin : ils laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès, nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les aliments qui soutiennent leur vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? ce qui suffit au besoin de la nature ne leur suffit-il pas? ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'ava-

rice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, et se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. Oh! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils emploient une Divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur, consultant les entrailles des victimes, fait tout éspérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.



Idoménée Offre un sacrifice à Jupiter ; prédic-
tions du grand prêtre Théophane.

Monnet Inv. Del.–Julie De Launay, aqua forti–Robert De Launay, Direxit.

LIVRE NEUVIÈME.

PENDANT que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Chypre : elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu, ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé: les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui

couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, et elles leur paroissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes Divinités que misère et foiblesse.

C'est dans cette demeure, si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile: ses yeux percent jusques dans l'abyme, et éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs: ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers. Au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre: les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les Graces; les cheveux de la déesse étoient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue; et leurs yeux en furent éblouis

comme ceux des mortels le sont quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus; mais ils apperçurent que les yeux de cette déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, et, se levant, il l'embrassa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoissez ma tendresse et ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O père des Dieux et des hommes, vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de Troie que je défendois, et de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troie. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Chypre pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels : il

a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célèbre en mon honneur; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma prière, a irrité les vents et les flots contre lui : Télémaque, jeté par un naufrage horrible dans l'île de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso et de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue; un enfant triomphe de moi!

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers; mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace et de majesté. Un éclat de lumière, semblable aux plus perçants éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'Olympe fut parfumé. La Déesse

ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux : malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des Destins : mais si nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages et laborieux dans le commerce; ils répandent partout la commodité et l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller.

Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les Grâces, les Jeux et les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux Songes, excepté que les Songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant, environné d'une foule innombrable de Mensonges ailés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà assez près de lui les rochers escarpés.

Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des lois nouvelles; la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà, il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrètement dans une petite île qui est auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amants de Pénélope, conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils dont cette côte de la mer est bordée; et il lui sembloit entendre l'horrible mu-

gissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils : puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné ; et l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe.

Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'aurore annonçoit le jour ; déjà les étoiles, qui craignent les rayons du soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque ! Télémaque, réjouissez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas ! où sommes-nous ? dit-il : ce n'est point là ma chère Ithaque ! Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connois-

sez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port ! j'en connois jusques aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue ? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse, votre père.

Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie : j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux ! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes !

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme se rompit ; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque ! s'écria-t-il : quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Ithaque, et son image toute entière se présentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville ; c'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de fonder dans l'Hespérie : j'apperçois des murs qui s'élèvent et qui ne sont pas encore achevés ; je vois un port qui n'est pas encore entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages

nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte : au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience et par votre courage, lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son île. Que tardons-nous? entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'est chez des Grecs que nous arrivons : Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante. Semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir, elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses

feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers et des coups de marteaux: les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit; et le roi Idoménée, donnant partout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse! s'écria-t-il, d'Ulysse, ce cher ami! de ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie! Qu'on l'amène ici, et que je lui montre combien j'ai aimé son père! Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. Voilà Ulysse lui-même; voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard est si ferme; voilà son air, d'abord froid et réservé, qui cachoit tant de vivacité et de graces: je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole

douce, simple et insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse; mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle aventure vous amène sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre père? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui et moi: il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi.

Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: O roi, pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un temps où je ne devrois vous marquer que de la joie et de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir retrouver mon père. Il y a déjà long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amants. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète, j'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jeté sur vos

côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots, Idoménée embrasse tendrement Télémaque; et, le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télémaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois !

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur : vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troie; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs, je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes

bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en conçois clairement la cause; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que tous les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps.

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent; environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien différents! Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable; toutes les graces de la beauté et de la jeunesse sont répandues

sur son visage et sur son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé : avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux ; mais, quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu, avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, et son passage en Crète au travers des flots : ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos ; enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des lois à toute son île pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siége de Troie, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus, que Diomède venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'A-

chille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblée; enfin, sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux; il changea de couleur; son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous les vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfants, choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottants sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses et parfumées; ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés: on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux et prêtre du temple, tenoit, pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre: ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitoient encore; puis s'étant mis sur le trépied sacré: O Dieux! s'écria-

t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux? Sans eux, la guerre entreprise nous seroit funeste, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondements. Je vois un jeune héros que la sagesse mène par la main.... Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche et ses yeux étincelants; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui; son visage étoit enflammé; il étoit troublé et hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que vois-je! quels malheurs évités! quelle douce paix au-dedans! Mais au-dehors quels combats! quelles victoires! O Télémaque! tes travaux surpassent ceux de ton père; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déesse, que son père.... O jeune homme, tu reverras enfin.... A ces mots, la parole meurt dans sa bouche, et il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée, tremblant, n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même, surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces

hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux; profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télémaque, plus prompt, dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles, tu reverras? est-ce mon père, ou seulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon père, seroit-ce vous-même que je dois revoir? seroit-il vrai? Mais je me flatte. Cruel oracle! tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine.

Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement,

commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers :

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner quand je revins en Crète, après le siége de Troie. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande île, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire et à me rendre plus modéré! Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux et des hommes poursuit : toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse et plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette île fortunée où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois! il faudroit me montrer à tous ceux qui règnent dans le monde, pour les instruire par mon

exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes. Eh ! c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre ! J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes sujets ; je commandois à une nation puissante et belliqueuse ; la Renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés ; je régnois dans une île fertile et délicieuse ; cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays ; ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les lois les rendent si puissants et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs désirs et aux conseils des esprits flatteurs.

Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai et plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errants comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Tandis que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrents de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain, je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur disoit-il, à Ithaque, dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jeté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'île de Crète; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même, dans son plus grand courroux, n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer

sur tant de mers; le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau phénicien qui vous a portés jusqu'ici, et ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre père. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce, charmée, croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste, Troyen et ennemi de la Grèce, ne serons-nous pas encore plus ardents et plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des héros grecs qui ont renversé l'injuste ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie où il a fondé sa ville; qu'ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards avec lesquels il avoit réglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoctète, Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, et va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.



Mentor retient Télémaque qui veut partir, et continue de donner des Conseils à Idomenée.

Monnet Inv. Del. - Julie De Launay aquâ forti - Robert De Launay Direxit.

LIVRE DIXIÈME.

Mentor, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siége de Troie, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie : il est tombé lui-même au pied des murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens ; et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes et superbes tours, qui menacèrent, pendant dix ans, toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrète et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous

expliquer premièrement si votre guerre est juste; ensuite, contre qui vous la faites; et enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes : ils se retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles : du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errants, dispersés et plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur : mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple, que vous nommez grossier et sauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent

la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes: ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de temps après ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents: c'étoit des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi:

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix ou la guerre; choisis. Nous aimerions mieux la paix; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits: c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les

provinces, et répand le sang des hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et d'esprit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les four-

rures qui leur servoient d'habits étoient nouées sur l'épaule, et laissoient voir des bras plus nerveux et mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés que je désirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoin, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents.

Mais les Dieux, qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés lorsqu'ils revenoient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos serments.

Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, (de Messapie) et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore leur ori-

gine, et sont plus humains que les autres; mais ils ont joint, à l'exacte discipline des troups grecques, la vigueur des barbares, et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre.

Voilà, Mentor, ce que vous désirez de savoir : vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les

armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée.

D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de colonies grecques fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir? Ah! Idoménée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter, et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont point encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux; mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer, avec leurs ambassadeurs, quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu, sans bassesse, rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peu-

ples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage ou de ressources contre vous ? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte et une fausse

gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril.

Le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué; quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours, qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie.

Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir.

Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siége de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu, dès sa naissance, les a épouvantées. Ces Grecs, aussi bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte désirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! répartit Mentor: pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance; et, pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu instruire qu'à demi! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois? Laissez-moi faire, et

racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les appaiser, et qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père, ni mère, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Lacouiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète, qui a eu une si grande gloire au siége de Troie en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts! Nestor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom : ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me

rendre le tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse : il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance : c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée, et c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire.

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissoit et ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! J'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous; j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide! Mentor, vous êtes le maître, toute la sagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hen-

nissants, d'hommes qui poussoient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés ! les voilà qui viennent assiéger Salente ! Les vieillards et les femmes paroissoient consternés. Hélas ! disoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers des mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie ! On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes ; on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentoient de ne vous point secourir ; les voilà qui ont pris les armes contre vous, et, si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur,

sont des troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous; il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient; il la fait ouvrir, et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montre de loin une branche d'olivier en signe de paix; et quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi :

O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie.

Quelles divisions entre les chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée ; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux, c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition ! O peuples hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai ; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète, si long-temps malheureux et abandonné dans l'île de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines et des soldats qui allèrent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs que causa la guerre de Troie.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis, pour la première fois, dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais,

par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer; mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire ensorte qu'on puisse se confier à lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son père; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'île de Chypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous

sommes arrivés ici tout-à-propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui vous seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siége de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel : sa voix seule se faisoit entendre à tous ces héros; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche ; il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche Discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse; mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur : il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sem-

bloient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés.

Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifioient leurs gestes et l'air de leur visage.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE XI.

SOMMAIRE.

Télémaque, voyant Mentor au milieu des alliés, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et sa présence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, et on fait un sacrifice commun entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance.



Mentor présente Télémaque pour servir d'Otage aux alliés, et comme garant de la bonne foi d'Idoménée.

Monnet, Inv. Del - Duranton, aqua forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE ONZIÈME.

Cependant Télémaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti, il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas lent et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin, il s'écrie : O mon père! je ne crains pas de vous nommer ainsi; le malheur de ne retrouver point mon véritable père, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre : mon père, mon cher père, je vous revois! ainsi puissé-je revoir Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put, à ces paroles, retenir ses larmes; et il fut touché d'une secrète joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard

qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un ôtage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père, et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, et que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; elles s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses

discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor, qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jeter la division dans les esprits de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui font sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi nous vous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi; y en a-t-il encore quelque autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ! Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs serments. Nation insensée ! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte ! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez : vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue; il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang ral-

lumer dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour ôtages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze des plus notables et des plus vaillants Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi, de votre côté, des ôtages ; car Idoménée, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte et sans bassesse. Il désire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez désirée, par sagesse et par modération, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix : il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentiments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur, et vous,

ô chefs si sages et si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor, et vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion, vous vous êtes déclarés contre Idoménée : ainsi, vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura, pour sûreté réciproque, les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce

de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée, et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres; c'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi, nous combattrons pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour

montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlevoit les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout-à-coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tigres qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer; il se faisoit croire; chacun étoit avide et comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un

bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation ; c'étoit, au contraire, un murmure doux et favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante, avec ses Lacédémoniens, furent surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler, dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement, et tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : O sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix ! la paix !

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : La paix ! la paix !

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentiments se changent en amitié et en désirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même

temps, tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation.

Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déjà on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée, et toute la jeunesse crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit ; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins et les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles et innocents, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance ; qu'il soit détesté des Dieux et des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage et son désespoir ; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; que son corps soit la proie des chiens et des vautours ; et

qu'il soit aux enfers, dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion et les Danaïdes ! Mais plutôt, que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas qui soutient le ciel; que tous les peuples la révèrent et goûtent ses fruits de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix, fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre; et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie!

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part et d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite et de celle de ses conseillers, jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola, entre la ville et l'armée, cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir, jusques dans les montagnes voisines, les mugissements affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs

brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déjà de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siége de Troie, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, et se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés : Désormais, sous divers noms et divers chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang !

La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois, ne dites point

qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se trouve que dans la modération et la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement: Il a d'autant moins mérité la gloire qu'il l'a désirée avec une passion injuste: les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi!

Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale où tous les rois, qui sont ici présents, se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance; au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

LIVRE XII.

SOMMAIRE.

NESTOR, au nom des alliés, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens, leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait ensorte qu'il se contente d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port; s'informe de tout; fait faire à Idoménée de nouveaux réglements pour le commerce et pour la police; lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs et la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.



Mentor donne des conseils à Télémaque qui va partir pour l'Armée.

Monnet Inv. Del.- Julie De Launay, aqua forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE DOUZIÈME.

Toute l'armée des alliés dressoit déjà ses tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume; et chacun conclut que, la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissants, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes.

Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient; il le prit en particulier, et lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inu-

tiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, et d'égaler la sagesse de Minos, votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite.

A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi :

Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que, quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un

langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné, et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit: C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, et les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez

maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc que ce qui vous attire tant de louanges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de votre puissance; avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencements, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville; laissez en paix respirer vos peuples; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et

qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux et disciplinés; faites que ces peuples vous aiment; vous êtes plus puissant, plus heureux, et plus rempli de gloire que tous les conquérants qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois? répondit Idoménée : leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte : je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi, ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens?

Ne soyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire; ils feront deux choses à-la-fois: l'une de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils: ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme son père. Les amants de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée s'écria : Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, et qui en sait profiter par le bon usage des sages conseils ! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami, qui flattoit mes passions dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse que ce roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais, de peur que toute la nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin, dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente contents d'Ido-

ménée, et charmés de la sagesse de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, et il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de vous sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux : accoutumez-vous à mon absence; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son égide; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble.

Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez.

Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et périssez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions.

Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. Autrement, c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un ca-

pitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat; car le soldat doit conserver, dans le combat, la présence d'esprit et la modération nécessaires pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des châtiments et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aillent toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir : cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur.

Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence; consultez-les; priez les plus habiles de vous instruire; et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre

jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes que les mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris, pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les piéges innombrables et les embarras inséparables de la royauté ? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hau-

teur; mais quel philosophe pourroit se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance; mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guère.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paroître un homme

digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violents contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencements. La royauté porte avec elle toutes ces misères : l'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois, et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes dont les

besoins sont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'homme semblable à eux: car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu, par sa faute, le royaume de ses ancêtres en Crète; et, sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent: les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez, sans doute. La Grèce,

l'Asie, et toutes les îles des mers, l'ont admiré malgré ses défauts : mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

Accoutumez-vous donc, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérience, se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort; sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui, peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si long-temps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé.

Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois

font; mais aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque; c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : Il est temps que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris, pendant votre enfance, pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil s'élevoit déjà, et doroit le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants.

On voyoit de tous côtés briller le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduisoit dans la campagne les rois alliés, qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin, ils se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre des marques d'une vraie amitié; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit: c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots: c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il y portoit; celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau

pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres; les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidèlement observées; enfin, les hasards du naufrage et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces. Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; et la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entière : bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux et reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté et en sortoit librement. Tout ce qui y entroit étoit utile; tout ce qui en sortoit laissoit, en sor-

tant, d'autres richesses à sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, sembloient, du haut de ces superbes tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent, et il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayiez une certaine majesté dans votre extérieur; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre; que les principaux de l'état, après vous, soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les diffé-

rentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois, seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle sera assez excitée, et l'on aura assez d'empressement à servir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille; les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille d'argent; les quatrièmes, d'un jaune d'aurore; les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de rose; les sixièmes, de gris de lin; les septièmes, qui seront les derniers

du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seroient employés à ces arts pernicieux, serviront, ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que les hommes, destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs: il ramenoit toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame et ruinent incessamment la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la

santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposoit lui-même; et chacun se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée, qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportements et d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples, les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les

frontons, les portiques; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie et commode pour une famille nombreuse; ensorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logements. Ces divers modèles de maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voisine de la Grèce fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maî-

tres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on n'y doit admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres sont nés pour les arts moins nobles, et ils seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculpteurs et les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie.

Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autorisât tous les grands bâtiments destinés aux courses de chevaux et de chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes et d'animaux; enfin, des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de manière à durer long-temps. Ensorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues; mais c'étoit des ri-

chesses trompeuses qui les appauvrissoient, et ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, et que de diminuer ses besoins, en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre, étoient en bon état; car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier et sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée et des flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette île où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux; et, par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi, par la négligence et la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes et de bœufs, manquoient aussi de courage et de moyens pour mettre l'agricul-

ture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants ; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeler à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront ; ils pourront, dans la suite, en posséder une partie, et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfants au travail, et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au tra-

vail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez pas en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple : presque tous les hommes ont de l'inclination pour se marier; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement; elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas : car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit courir des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tous les soirs, en attendant le doux sommeil : elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits con-

servés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec sa flûte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue; et ses bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des Dieux, répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain.

Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, pour des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Mais que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples, que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver?

Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans

prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement : en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre : au contraire, donnez des graces et des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez à proportion la culture de leur terre. Bientôt les familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres, pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira ; Cérès se couronnera d'épis dorés; Bacchus, foulant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le nectar; les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissants

paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim et le désespoir.

O heureux le roi assez aimé des Dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles, dans son règne, un si charmant spectacle! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompromt, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données.

Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient: c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir, pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse; et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages

et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement; mais ils n'auront que du pain et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler, dès-à-présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions; il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à les bien cultiver. Si dans une longue suite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient la puissance de cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne jamais laisser le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc réservé comme

une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple.

D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfants. Il faut établir des écoles publiques où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs et à la vie même.

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau; par-là, vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes : ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à-propos, on en épargne beaucoup, et on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur.

Mais quelle détestable maxime, que de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'état; mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friche et presque désertes, les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'état; elle contraint tous les membres de ces corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions, se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ces discours, Idoménée, persuadé par Men-

tor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.